

BULLETIN DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

publié trimestriellement
par
LE CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES
DE L'UNIVERSITÉ DE LYON II

SOMMAIRE

Avis	3
Gide et Uzès, par Daniel Moutote	5
La Maturité d'André Gide, par Claude Martin.	23
Gide à haute voix (2).	29
Deux lettres de Jules Romains et d'André Gide.	35
André Gide critique de Georges Simenon	39
Les citations de M. Berl	45
Les dossiers de presse de Geneviève et de Thésée	63
Chronique bibliographique.	83
Varia.	88
Nouveaux Membres	91
Librairie.	92
Appel.	95
Cotisations et abonnements	96

Le N° : 7 F Ab. un an : 30 F (Etranger : 30 F)
Payable à : Association des Amis d'André Gide,
CCP Paris 25.172.76

ASSOCIATION DES
Amis d'André Gide

COMITÉ D'HONNEUR

M. Jean DELAY, de l'Académie française ;
M^{mes} Marie-Jeanne DURRY, Anne HEURGON-DESJARDINS
et Elisabeth VAN RYSSELBERGHE ;
MM. Auguste ANGLÈS, Jacques DROUIN, Jean HYTIER,
Marcel JOUHANDEAU, Pierre KLOSSOWSKI, Robert MALLET
et Robert RICATTE.

Membres décédés :

André MALRAUX (1901-1976), *Président d'honneur*
François MAURIAC (1885-1970), *de l'Académie française*
Jean PAULHAN (1884-1968), *de l'Académie française*
Jean GIONO (1895-1970), *de l'Académie Goncourt*
Julien CAIN (1887-1974), *de l'Institut*
Marc ALLÈGRET (1900-1973)
Gaston GALLIMARD (1881-1975)
Jean SCHLUMBERGER (1877-1968)

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Présidente : M^{me} Catherine GIDE.

Vice-Présidents : MM. Marcel ARLAND, de l'Académie française,
Georges BLIN, professeur au Collège de France,
et Daniel MOUTOTE, professeur à l'Université Paul-Valéry.

Membres : MM. François CHAPON, Claude GALLIMARD, Bernard
HUGUENIN et Jean LAMBERT.

Trésorière : M^{me} Irène de BONSTETTEN.

Secrétaire général : M. Claude MARTIN.

Membres décédés :

Justin O'BRIEN (1906-1968), *professeur à Columbia University*
(New York), vice-président
Jean DENOËL (1902-1976)

DÉLÉGUÉ GÉNÉRAL POUR L'AMÉRIQUE DU NORD

Prof. Jacques COTNAM, French Dept., York University,
4700 Keele Street, Downsview, Ont. M3J 1P3 (Canada).

AVIS

A partir du 10 mars, a été expédié à tous nos Membres ayant acquitté leurs cotisations pour 1976 et 1977 le gros volume qui est le "cahier double" publié par l'AAAG au titre de ces deux années, *La Maturité d'André Gide*. Les Sociétaires qui n'auraient pas reçu leur exemplaire dans un délai raisonnable sont priés d'en informer le Secrétaire général. Rappelons à nos Amis d'outre-mer que, comme d'habitude et pour des raisons évidentes d'économie, l'expédition a été faite par voie de surface et non par avion.

Le tome IV et dernier des *Cahiers de la Petite Dame*, notre "cahier" pour 1975, doit paraître dans le courant du mois de mai et sera envoyé à tous nos Membres ayant acquitté leur cotisation pour cette année-là.

A nos NOUVEAUX MEMBRES (dont l'adhésion à l'AAAG commence avec l'année 1977) est proposé le choix entre deux formules : — ou bien acquitter rétrospectivement une cotisation pour l'année 1976, et ils recevront *La Maturité d'André Gide* (ainsi, d'ailleurs, que les huit numéros de 1976 et 1977 du BAAG), — ou bien choisir, à titre de "cahier" pour 1977, l'une des publications antérieures de l'AAAG (l'un des sept premiers *Cahiers André Gide*, l'un des quatre premiers volumes du *Bulletin des Amis d'André Gide*, ou les trois volumes parus de la collection consacrée à *La N.R. F.* : qu'ils fassent leur choix en consultant les dernières pages du présent BAAG et le fassent connaître au Secrétaire général).



Vue partielle d'Uzès, prise d'une des tours du château ducal. On reconnaît, au premier étage du palais de l'Évêché, à droite, tout contre la cathédrale, les hautes fenêtres de la "Bibliothèque André-Gide". A droite, les arbres de l'esplanade en contre-bas de laquelle s'amorce le chemin qui descend vers la Fontaine d'Eure et la garrigue et auquel fut donné en 1969 le nom de "Chemin André Gide" (v. Le BAAG n° 4, p. 6).

GIDE ET UZÈS

par

DANIEL MOUTOTE

Le samedi 19 février dernier (vingt-sixième anniversaire de la mort d'André Gide), la "journée culturelle" organisée par la Municipalité d'Uzès s'est déroulée avec un heureux succès, le public ayant été nombreux à répondre à l'invitation lancée par M. le Maire d'Uzès et son Conseil municipal.

Au premier étage de l'ancien palais de l'Évêché — une grande et belle bâtisse du XVII^e siècle, en cours de restauration — fut inaugurée, le matin à 10 heures, la "Bibliothèque municipale André-Gide" : après de brèves allocutions de M. le Maire, Conseiller général du Gard, puis de M. Gally, Directeur régional des Affaires culturelles, et une évocation du passé, du présent et de l'avenir de la Bibliothèque André-Gide par Mme Mireille Vallat, Conservateur, les salles toutes neuves restèrent jusqu'à 16 heures "portes ouvertes" ; on y pouvait rencontrer des auteurs locaux qui signaient leurs livres, et visiter deux expositions, l'une de textes et dessins d'enfants, l'autre consacrée à Gide (et réalisée par Georges A. Borias, Conservateur du Musée municipal et Membre de l'AAAG).

L'après-midi, à 16 heures, le public vint emplir une grande salle de l'Hôtel de Ville pour y écouter une causerie de M. Daniel MOUTOTE, professeur à l'Université Paul-Valéry de Montpellier, membre de l'Académie des Sciences et des Lettres de Montpellier et Vice-Président de l'AAAG. C'est le texte de cette conférence, longuement et chaleureusement applaudie, que nous avons le plaisir d'offrir ici à nos lecteurs, et nous en remercions vivement notre ami Daniel Moutote.

GIDE n'est qu'à demi l'enfant d'Uzès. Son œuvre n'est pas enracinée dans un terroir. On connaît l'apostrophe célèbre à Barrès :

Né à Paris d'un père Uzétien et d'une mère Normande, où voulez-vous, Monsieur Barrès, que je m'enracine ? J'ai donc pris le parti de voyager. (1)

Uzès sera une étape de ces voyages, et une étape privilégiée. Gide foncièrement fidèle n'a jamais renié aucune de ses deux origines. Il n'évoque jamais l'une sans l'autre, refusant d'opter pour l'une ou pour l'autre :

Entre la Normandie et le Midi je ne voudrais ni ne pourrais choisir et me sens d'autant plus Français que je ne le suis pas d'un seul morceau de France, que je ne peux penser et sentir spécialement en Normand ou en Méridional, en catholique ou en protestant, mais en Français et que, né à Paris, je comprends à la fois l'Oc et l'Oïl, l'épais jargon normand, le parler chantant du Midi, que je garde à la fois le goût du vin et le goût du cidre, l'amour des bois profonds, celui de la garrigue, du pommier blanc et du blanc amandier. (2)

Ou plutôt il ne voit l'une qu'à partir de l'autre, nullement déchiré, mais composant ainsi les deux côtés de son univers imaginaire, les deux faces de son Moi, inséparables et contraires, complémentaires vraiment :

Du bord des bois normands j'évoque une roche brûlante — un air tout embaumé, tournoyant de soleil, et roulant à la fois confondus les parfums des thym, des lavandes et le chant strident des cigales. (3)

C'est ainsi qu'il grave le blason d'Uzès, berceau de sa famille paternelle et paradis de son enfance :

J'évoque à mes pieds, car la roche est abrupte, dans l'étroite vallée qui fuit, un moulin, des laveuses, une eau plus fraîche encore d'avoir été plus désirée. J'évoque un peu plus loin la roche de nouveau, mais moins abrupte, plus clémente, des enclos, des jardins, puis des toits, une petite ville rian- te : Uzès — c'est là qu'est né mon père et que je suis venu tout enfant. (4)

L'Uzès de Gide est presque tout entier dans ces quelques lignes : un nom musical, au bout d'une longue phrase comme la petite ville aimée au terme d'un pèlerinage, la paisible vallée où coule une eau fraîche, la roche abrupte, le pays paternel, le refuge d'un enfant poète, peut-être le meilleur de son âme.



Quand André Gide est-il venu à Uzès ? Cette question n'est pas sans embarrasser parfois le chercheur, soit que les récits qui évoquent Uzès datent d'une époque où l'homme était bien loin de l'enfant qui les avait vécus, soit que les documents se dissimulent au hasard du *Journal* ou des *Correspondances* de l'écrivain.

Le plus ancien souvenir d'Uzès est relaté à la seconde page de *Si le grain ne meurt* perdu dans les brumes de

l'enfance. André Gide le rappelle avec d'autant plus d'empressement que c'est un de ses premiers exploits, et des plus caractéristiques, ennobli d'ailleurs par un illustre précédent littéraire, celui de Stendhal : c'est le "grand coup de dents" dont l'enfant gratifie l'épaule de sa belle cousine de Flaux. "Je ne devais avoir guère plus de quatre ans ; cinq ans peut-être" (5) : Confirmation de l'âge est donnée par l'*Album de famille* exposé à Uzès pour le Centenaire en 1969, où l'on pouvait revoir en particulier M^{me} de Flaux, et André Gide à quatre ans (6). Ce premier contact eut donc lieu sans doute vers Pâques 1874, si l'on tient compte des indications que Gide donne par ailleurs :

Les vacances du nouvel an, nous les passions à Rouen dans la famille de ma mère ; celles de Pâques à Uzès, auprès de ma grand'mère paternelle. (7)

... et longtemps encore, ensuite, nous retournions à Uzès, ma mère et moi, aux vacances de Pâques... (8)

Il est malaisé de distinguer l'un de l'autre les premiers séjours à Uzès. Non seulement André Gide a du mal à localiser ses souvenirs : "Comme je le disais déjà, je les situe moins aisément dans le temps que dans l'espace (...)" (9), mais encore le souci littéraire le porte au bariolage des temps dans *Si le grain ne meurt*. Tous les événements de son enfance à Uzès y sont réduits à l'unité d'une vision globale, aussi peu analysable que l'amour profond qu'il porta à ces lieux charmants. On peut rattacher à la petite enfance la promenade aux "abords du Gardon" dans le lit duquel il découvre "une flore quasi tropicale"... C'est la petitesse de l'enfant qui lui fait voir la végétation si importante. De même la présence de Paul Gide, mort en octobre 1880, localise ces souvenirs avant cette date. Egalement celle de Charles Gide jeune, "un grand jeune homme aux cheveux noirs longs et plaqués en mèche derrière les oreilles, un peu myope, un peu bizarre, silencieux et on ne peut plus intimidant" (10). Ce souvenir est nommément rattaché, dit l'auteur, "au temps de ma première enfance". D'après 1880 datent peut-être les souvenirs comme la remise en marche des pendules de grand'mère, si l'on en juge par l'attendrissement de cette dernière sur son petit-fils désormais livré en principe à lui-même et dont elle se plaît à saluer avec tendresse le savoir-faire : "Eh ! dites-moi, Juliette ! ce petit..." (11). Peu avant cette date, sans doute, les premières promenades avec Marie sur le "mont Sarbonnet". Peu après, les promenades solitaires : "(...) je gagnais en courant la garrigue". Le goût manifesté un temps pour l'entomologie peut dater du passage en cinquième au Lycée de Montpellier. Et il n'est pas certain

que les cures à Lamalou, puis à Gérardmer aient détourné André Gide et sa mère d'Uzès au printemps de 1881, non plus qu'à la fin de l'année 1882 le séjour sur la Côte d'Azur, à Hyères et à Cannes.

Mais le premier séjour qui ait été noté immédiatement est celui du 14 au 25 avril 1889 (12). Ce séjour studieux, lié à la préparation de la *Nouvelle Éducation sentimentale*, marque la naissance de l'écrivain et nous y reviendrons. C'est d'alors que datent les souvenirs célèbres sur la fontaine d'Eure et la garrigue :

14 avril.

Je revois Uzès (...). Cette après-midi course folle partout (...).

J'ai vu un endroit charmant près de la rivière (...). Je me souviens de m'être étendu sur une pierre plate (...) au ras de l'eau.

Il faisait très chaud ; le soleil avait chauffé la dalle — ma main plongeait dans l'eau très profonde. (...) sur la garrigue le vent soufflait (...) c'était un grand étourdissement.

Il revoit la grotte où, il y a deux ans dit-il, "*j'avais lu René*". Ce qui authentifie un séjour au printemps de 1887. En avril 1889, il note qu'il y a "*lu quelques pages de Stello*", ce qui date par ricochet la parenthèse sur le grenier où il passait son temps les jours de pluie : "*C'est là que plus tard je lus Stello*" (13). Il renonce bien vite à prendre des notes, tant il est requis par le charme des lieux :

Je renonce à transcrire la sensation au moment où elle m'émeut. L'esprit est distrait de l'émotion lorsqu'il l'analyse, et le charme est rompu.

Il vaut mieux s'abandonner tout entier aux choses présentes — à la perception seule rendue plus intense encore par le désir d'en jouir — et laisser plus tard l'imagination en évoquer l'ivresse toute transposée pour être décrite. (14)

Le reste du séjour est vécu dans une ivresse sensible qui se passe de mots et laisse l'émotion se poétiser dans l'âme par le souvenir. Cette vibration poétique du quotidien reparaitra en 1916 dans le chapitre II de *Si le grain ne meurt*. Mais elle aura, entre temps, été transposée toute fraîche dans les paysages de Lamalou, de la Côte d'Azur, et plus tard de la Tunisie et de l'Algérie, pour *Les Nourritures terrestres* et *Amyntas*.

L'achèvement des *Cahiers d'André Walter* à Menthon-Saint-Bernard de mai à juillet 1890 écarte André Gide

d'Uzès en 1890. C'est le futur Pierre Louÿs qui assiste à sa place aux fêtes du sixième centenaire de l'Université, à Montpellier, où il rencontre Paul Valéry. Mais 1891 ramène André à Uzès. Il s'en excuse auprès de Valéry, donnant du même coup la raison des séjours : "ma grand'mère que surtout nous allions voir à Montpellier s'en est revenue à Uzès" (15). Et surtout ce projet, qui prolonge peut-être celui de 1889 :

Combien de temps resterai-je là-bas ? Je ne sais encore. J'y veux reprendre l'énergie qui relèvera ma tête et recommencer quelque noble travail que je rêve.

En fait, André Gide sera à Uzès durant la première quinzaine de juin 1891 et y préparera son *Voyage d'Urien* (16).

La note du *Journal*, page 30 : "20 janvier (1892). A Uzès de nouveau" permet de préciser un souvenir de *Si le grain ne meurt* qu'André Gide reporte avec hésitation à sa "dix-huitième (?) année" (17) : c'est l'heureuse mésaventure du jeune lecteur de Balzac qui oublie de changer de wagon, est remisé sur une voie de garage et n'a d'autre ressource que d'aller frapper à un *mas* du voisinage. Il tombe sur une famille chrétienne qui l'accueille comme un des siens à sa table et à son culte et l'héberge pour la nuit. L'auteur rapporte son étourderie à la lecture du *Cousin Pons*, ajoutant : "(...) ce jour-là, je le découvrais. J'étais dans le ravissement, dans l'extase, ivre, perdu..." Or le *Cahier de lectures* d'André Gide, tenu de 1889 à 1893, donne cette date sans erreur possible : "Le Cousin Pons (18 au 25) janvier 1892" (18). Gide est en fait dans sa vingt-troisième année.

Nouvelle visite à Uzès en octobre 1893, au départ du grand voyage pour l'Afrique du Nord avec P.-A. Laurens :

Je suis arrivé à Uzès lundi soir, un jour plus tôt qu'on ne m'attendait ; j'aime mieux cela, car ma grand'mère en a vingt-quatre heures de moins d'inquiétude. C'est la première visite, je crois, que je lui fais tout seul. (19)

Cette lettre déborde, non moins que d'humour sur la vieillesse de sa grand'mère, d'une tendresse qui explique rétrospectivement les voyages annuels à Uzès.

André Gide conduisit-il sa jeune femme au pays de son père, quand, en octobre 1895, au début de leur voyage de noces, tous deux font un crochet par Bellegarde, où les Charles Gide les reçoivent dans leur propriété des *Sources* ? Il y a tout lieu de penser que ce pèlerinage aux sources s'en tint là (20). Nous serions tenté d'admettre que la mort de sa grand'mère marque, pour André Gide, le terme de ses séjours annuels à Uzès.

André Gide conduisit-il sa jeune femme au pays de son père, quand, en octobre 1895, au début de leur voyage de noces, tous deux font un crochet par Bellegarde, où les Charles Gide les reçoivent dans leur propriété des *Sources* ? Il y a tout lieu de penser que ce pèlerinage aux sources s'en tint là (20). Nous serions tenté d'admettre que la mort de sa grand-mère marque, pour André Gide, le terme de ses séjours annuels à Uzès.

Désormais ces passages ne seront plus qu'exceptionnels. Notons celui de 1903, qu'atteste une lettre à Marc Lafargue :

(...) cet été, une heureuse nécessité me rappela dans la petite ville d'Uzès, que je n'avais pas revue depuis douze ans. *(En fait, dix !)* Depuis bien plus longtemps encore, je n'avais plus entendu crisser les cigales. J'aime Uzès, comme vous pouvez aimer Toulouse ; à chaque pas j'y revois quelques souvenirs, dont les plus anciens sont ceux de ma première enfance. Située un peu à l'écart des trafics, Uzès s'est mieux préservée que d'autres villes, et mériterait plus que beaucoup d'autres d'être préservée. (21)

Le dernier passage date de 1939. Gide en fait mention dans sa lettre à André Rouveyre du 4 février 1940 :

Oui, cette petite ville est charmante entre beaucoup ; les environs immédiats m'ont, hélas ! paru un peu abîmés lorsque j'y suis retourné l'an passé, en particulier les chemins qui descendent vers la Fontaine d'Eure et ce qu'on appelait la Font de biau. Me trompé-je ? Ou n'a-t-on pas donné à une rue ou à un boulevard le nom de mon oncle Charles Gide ? (22)

L'éditeur ajoute que ce n'est qu'en 1944 que fut donné au boulevard le nom de Boulevard Charles Gide...

La présence d'André Gide à Uzès est ainsi largement attestée. Elle se situe de façon privilégiée pendant la jeunesse de l'écrivain. Voilà qui ne manquera pas de donner sa signification à Uzès dans l'œuvre et la pensée d'André Gide.



Faut-il regretter qu'Uzès ne tienne pas une place de premier plan dans une œuvre qui a noué tant de liens avec l'existence de son auteur ? Toute grande œuvre tend à l'universel. Même un Charles Gide, malgré le vœu qu'il avait fait de se fixer à Uzès, dut composer avec sa vocation d'économiste et se rendre à Bordeaux, Montpellier, Paris. A plus forte raison André Gide, qui, nouveau Fils Prodigue, pratiqua et prêcha toute sa vie le "nomadisme" et restera sans doute comme le poète des départs et des quêtes lointaines, au delà des horizons connus. Tout gé-

nie, dans sa grandeur, et celui d'André Gide est éminent, a quelque chose de parfois monstrueux. Félicitons-nous qu'Uzès y occupe une place préservée, incarnant à la fois l'exigence et la poésie de l'enfance.

Tous les lieux qu'a connus André Gide sont liés à l'une de ses œuvres. C'est le propre d'une œuvre authentique, fondée sur une expérience personnelle, que de poser ses bases sur un sol connu. *Les Nourritures terrestres* sont essentiellement les poèmes de l'Afrique du Nord, de l'Italie et de la grasse Normandie ; *L'Immoraliste* est le livre de La Roque ; *La Porte étroite*, le livre de Cuverville ; *Isabelle*, celui de Formentin ; *Les Caves du Vatican*, celui de Rome et de Naples ; *La Symphonie pastorale*, celui de La Brévine ; *Les Faux-Monnayeurs*, le livre de Paris... Chacune doit à un paysage ce que Gide nomme son "imagination" c'est-à-dire son cadre réel. De tous les lieux chers à Gide, Uzès est l'un des rares à ne pas avoir été lié à une œuvre de fiction. Sa part est plus secrète.

D'abord, Uzès fut bel et bien choisi pour être le lieu d'élaboration du second projet littéraire d'André Gide, la *Nouvelle Education sentimentale*, — le premier, comme on sait, *Allain* en préparation depuis 1887, devant en 1890 aboutir aux *Cahiers d'André Walter*. Dans les cahiers inédits de son *Journal*, André Gide note, à la date du 8 avril 1889, que l'*Education sentimentale* est encore à faire et qu'il compte en écrire à Uzès quelques pages "qui me demanderont moins de temps à composer que celles d'*Allain*". La patrie de son père est un lieu de rigueur et de poésie, dont le futur écrivain attend un style :

Quand je relis certaines de mes pages, je m'en veux de les avoir écrites ; il faut que j'apprenne à ne rien dire que sous une forme qui me satisfasse.

Je veux la soigner à Uzès : écrire peu, quelques pages seulement, mais parfaites, sur des sensations qui me sont chères.

Je veux trouver des phrases frissonnantes, des chuchotements de mots qui murmuraient doucement comme les feuilles de saules au bord des rivières, alors que le soir tombe et que le vent s'élève...

de ces sonorités étranges qui semblent des voix endormies dont on se souvient vaguement, comme dans un rêve et qui par le mystère des songes font trembler dans les secrets du cœur des larmes de deuils ignorés... (23)

Il est facile de reconnaître la voix secrète d'Uzès, endormie au cœur de Gide, au cœur de l'écriture de Gide dans ces "chuchotements de mots qui murmuraient douce-

ment comme les feuilles de saules au bord des rivières, alors que le soir tombe et que le vent s'élève"... Ce sont eux que nous retrouverons à propos d'Uzès dans *Si le grain ne meurt* en 1916. Mais on reconnaît aussi dans ce projet la voix dolente d'Allain, celle d'André Walter, qui est celle d'un André Gide décadent et toujours en deuil de son père, attentif à "ces sonorités étranges qui semblent des voix endormies dont on se souvient vaguement (...) des larmes de deuils ignorés"... Cette voix de sa poésie, André Gide la cultivera bientôt en Bretagne et ce sera celle des *Cahiers d'André Walter*. Mais l'autre, la voix d'Uzès, Gide l'élève, légèrement orchestrée de quelques harmoniques normands, dans *Fragment de la "Nouvelle Education sentimentale"*, qui a été recueilli en tête de toute la production dans les *Œuvres complètes* d'André Gide en quinze volumes :

Il aimait, quand la chaleur était grande, descendre jusqu'à la rivière. La fraîcheur de l'eau l'attirait. Il savait un endroit, qu'il croyait connu de lui seul ; l'eau semblait y couler plus fraîche et plus limpide, sur un fond de sable que dorait le soleil ; du haut des coudriers qui l'abritaient tombait un grand mystère ; il lui semblait qu'en approchant très doucement, il pourrait surprendre je ne sais quelle intimité secrète, quel amour de fleur et de papillon... (24)

La suite du texte, avec sa rêverie d'une "hamadryade se baignant toute nue sous les rameaux penchés" et la baignade du personnage "nu dans cette paix de la nature", n'a déjà plus la réserve qui est le charme d'Uzès dans l'œuvre d'André Gide. Elle annonce la poésie plus sensuelle des *Nourritures terrestres*. Mais la pureté de ce premier texte me semble se rattacher au thème uzétien de l'enfance préservée et pure, qui mettra une note si claire, en opposition à la perversité enfantine, dans le second chapitre de *Si le grain ne meurt*. Cette *Nouvelle Education sentimentale* tourne court, et l'on en devine la cause : la sensualité, qui déjà trouble ce premier texte, devait s'épancher d'une manière plus dramatique dans *Les Cahiers d'André Walter* et, se cultivant d'œuvre en œuvre, éclater avec la force que l'on sait dans *Les Nourritures terrestres*. Mais il est bon de conserver dans l'oreille cette note si pure de son enfance que Gide entendit pour la première fois à Uzès et qui restera l'harmonique le plus irremplaçable de sa poésie. Toujours dans ses œuvres, même les plus troubles, au départ s'entendra un accent :

La brise vagabonde
A caressé les fleurs
Je t'écoute de tout mon cœur
Chant du premier matin du monde...

Toujours paraîtra un enfant, comme Jérôme que blesse son équivoque cousine au début de *La Porte étroite*,... Et ce sera, en contrepoint dans l'ardente symphonie poétique, la note gidienne par excellence, la note cristalline de l'enfance, celle d'Uzès.

Uzès reparait dans l'œuvre à l'époque de la controverse sur l'enracinement. Sans reprendre ces textes célèbres, on se souvient qu'Uzès y est invoqué pour faire contrepoids à Paris et à la Normandie dans la supputation de ses origines à laquelle se livre l'écrivain, pour équilibrer le sang catholique et le sang protestant dans l'économie de son être spirituel, bref pour fonder sa liberté humaine. C'est bien à se libérer qu'il avait employé sa jeunesse, ainsi qu'en fait foi son journal, et il poussera cet effort jusqu'au grand manuel poétique de délivrance que sont *Les Nourritures terrestres* en 1897, puis contre Barrès et l'enracinement. D'où le recours à Uzès contre Cuverville et La Roque, durant toute la jeunesse. Uzès déprend de la Normandie et assume un rôle d'étape vers l'Afrique du Nord émancipatrice.

Mais plus profondément Uzès joue un rôle dans la vocation artistique d'André Gide, ainsi que ce dernier le reconnaîtra dans *Si le grain ne meurt*. C'est en effet dans les "mémoires", comme on pouvait s'y attendre, que paraît pour la dernière fois une évocation importante d'Uzès dans l'œuvre. (On ne notera, par exemple, que pour l'anecdote la mention faite par Gide du nom, d'ailleurs étonnant, de ce bateau sur lequel il descend le Chari jusqu'au lac Tchad : le *Jacques-d'Uzès* (25).) Les "mémoires" ne sont pas tant qu'il veut bien le dire le récit naïf de son existence que la suite des efforts et des chances par lesquels s'annonce un libre esprit et se compose une personnalité d'écrivain. C'est pourquoi il les intitule *Si le grain ne meurt*, titre qu'il emprunte à l'Évangile (Jean XII, 24). C'est moins un livre de souvenirs qu'une leçon de morale en action, où il y a plus de logique qu'il ne semble, en dépit de l'affectation de désordre. Ainsi après avoir rappelé que sa famille maternelle est normande, sa famille paternelle uzétienne, il commente :

Rien de plus différent que ces deux familles ; rien de plus différent que ces deux provinces de France, qui conjuguent en moi leurs contradictoires influences. Souvent je me suis persuadé que j'avais été contraint à l'œuvre d'art, parce que je ne pouvais réaliser que par elle l'accord de ces éléments trop divers, qui sinon fussent restés à se combattre, ou tout au moins à dialoguer en moi. (...) les produits de croisement en qui coexistent et grandissent, en se neutralisant, des exigences opposées, c'est parmi eux, je crois, que se recrutent

les arbitres et les artistes. (26)

Uzès fait donc entendre sa voix dans le dialogue intime de l'écrivain, entre comme composante ou pôle dans la personnalité ambivalente de l'artiste. Et l'on sait que ce dernier s'est plu à cultiver l'antithèse de ses deux origines, qu'il oppose par le parler, les goûts, la religion.

Il les oppose aussi par la tendresse délicate et poétique qu'il a toujours gardée pour Uzès. Uzès est bien resté un lieu préservé de son cœur, le sanctuaire de son âme habituée pourtant à se pencher sur les abîmes intérieurs, et de son esprit habile pourtant à tourner en dérision les valeurs reçues. Dans l'universelle remise en question gidienne, deux êtres du moins sont restés et se sont éloignés sans qu'il y pût mordre : Em., son épouse et inspiratrice, et Uzès. Dans *Si le grain ne meurt*, après les aveux liminaires sur l'enfant pervers dans le chapitre I, le second chapitre s'ouvre comme une oasis de fraîcheur. D'abord l'arrivée à Uzès venant de Nîmes :

(...) c'était la Palestine, la Judée. Les bouquets des cistes pourpres ou blancs chamarraient la rauque garrigue, que les lavandes embaumaient. Il soufflait par là-dessus un air sec, hilarant, qui nettoyait la route en empoussifiant l'alentour. (27)

Puis c'est la promenade au bord du Gardon, qui révèle un Paul Gide aimant la poésie. La description de l'appartement de la grand'mère est l'occasion de noter la bizarrerie de l'oncle Charles Gide, mais c'est pour mettre en valeur Paul Gide qui *"avait accaparé toute l'aménité dont pouvait disposer la famille"*. Il y a certainement plus d'admiration que d'ironie sur l'austérité de Tancrède Gide, comme le prouve l'anecdote de la nuit passée au mas dans une famille chrétienne. De même, malgré l'ironie légère sur leur surdité, l'évocation à la fois tendre et admirative des vieux protestants d'Uzès. Et toute la gentillesse et même l'esprit dont est créditée la grand'mère qui *"se mettait en quatre"* pour son petit-fils. On peut croire que, pour Gide comme pour Proust, par une mystérieuse tendresse, la grand'mère reste une figure sacrée de son enfance. De même enfin l'âme pieuse de Gide reportée sur le paysage environnant l'admiration respectueuse, un peu mystique, qu'il éprouve pour les habitants :

J'aimais passionnément la campagne aux environs d'Uzès, la vallée de la Fontaine d'Eure et, par-dessus tout, la garrigue. (28)

Longtemps dans l'œuvre, comme dans *Les Nourritures terrestres*, s'entendra le bruit des laveuses non loin

d'une petite rivière sous un ciel très pur dans une petite ville qui n'est pas nommée : c'est bien l'écho discret d'Uzès.

o o

Quelle place tient donc finalement Uzès dans la pensée intime d'André Gide ? Uzès ramène à une couche première du psychisme gidien : à un type d'homme, à un paysage élémentaire et à la vertu fondamentale de l'art classique d'André Gide : la réserve.

Autant Gide a toujours regimbé contre l'autorité de sa mère, autant il a toujours aimé et regretté ce père savant, humain et poète dont il rappelle que ses collègues l'appelaient *Vir probus*. Cette probité est la marque d'Uzès. Gide la vénère en son grand-père Tancrède Gide, quoique sous un masque de rudesse, et la porte jusqu'à la mysticité, dans le portrait admirable que lui en donne sa mère :

Elle m'en parlait comme d'un huguenot austère, entier, très grand, très fort, anguleux, scrupuleux à l'excès, inflexible, et poussant la confiance en Dieu jusqu'au sublime. (29)

Sans doute André Gide ne serait-il pas sincère s'il n'ironisait pas un peu sur les excès de ce mysticisme, quitte à corriger en note ce que le trait a d'excessif, après une remise au point sans équivoque de son oncle Charles (30). Mais il étend cette confiance en Dieu, qui rappelle les temps bibliques, à Uzès et à sa région :

Certains s'étonneront peut-être qu'aient pu se conserver si tard ces formes incommodes et quasi paléontologiques de l'humanité ; mais la petite ville d'Uzès était conservée tout entière ; des outrances comme celles de mon grand-père n'y faisaient assurément point taches ; tout y était à l'avenant ; tout les expliquait, les motivait, les encourageait au contraire, les faisait sembler naturelles ; et je pense, du reste, qu'on les eût retrouvées à peu près les mêmes dans toute la région cévenole, encore mal ressuyée des cruelles dissensions religieuses qui l'avaient si fort et si longuement tourmentée. (11)

Le ton de respect auquel s'élève le texte au souvenir des persécutions montre que Gide, "*le petit de Monsieur Tancrède*", se retrouve aux côtés de ses rudes ancêtres :

Ceux de la génération de mon grand-père gardaient vivant encore le souvenir des persécutions qui avaient martelé leurs aïeux, ou du moins certaine tradition de résistance ; un grand raidissement intérieur leur restait de ce qu'on avait voulu les plier. Chacun d'eux entendait distinctement le Christ lui dire, et au petit troupeau tourmenté : "Vous êtes le sel de la ter-

re ; or si le sel perd sa saveur, avec quoi la lui rendra-t-on ?"

C'est à de tels souvenirs, au fond de sa conscience comme un granit cévenol, que Gide doit d'avoir été inébranlable dans son attitude contre les abus de son temps : les grandes compagnies de *Voyage au Congo* en 1927, contre le stalinisme dans *Retour de l'U.R.S.S.* en 1936 et dans bien d'autres discussions morales redoutables qui sont au cœur des remises en cause de notre temps. Chaque fois qu'il est question de la liberté et de l'intégrité humaine, André Gide se dresse avec une force qu'on n'attendrait pas d'un artiste, ferme jusqu'au martyre et comme son Thésée capable de vaincre les monstres. C'est aux "tutoyeurs de Dieu" qu'il le doit.

Nulla pose d'ailleurs dans cette attitude. On connaît bien la tendre ironie sur le spectacle savoureux de la petite chapelle d'Uzès. Mais un bel exemple de ces "méga-thériums" nous est donné par l'oncle Charles près de mourir, au cours d'un mémorable dialogue que son neveu rapporte dans son *Journal*. C'est sans doute le plus bel éloge de ce type d'homme sous l'humour de la peinture, qu'on peut lire à la date du 16 janvier 1932 :

Je retourne voir mon oncle, qui a beaucoup baissé depuis ma dernière visite. Je le trouve tout diminué par la fièvre. Mais son esprit reste toujours le même ainsi que son immaliabilité, si je puis dire. Cherchant quoi d'agréable à lui dire, à lui crier plutôt, car il entend de plus en plus mal, et tandis qu'il prend un peu d'orangeade — toute nourriture solide lui étant défendue :

- On en faisait de bien bonne à Uzès.
- De bien bonne quoi ?
- Limonade.
- Où ?
- A Uzès.
- Qu'est-ce qui t'a dit ça ?
- Mais personne ; je me souviens...
- Alors, qu'est-ce que tu en sais ?
- Mais c'est moi-même qui la buvais.
- Tu y es donc retourné ?
- Non ; je me souviens de celle que je buvais quand j'étais enfant.
- On ne faisait pas de limonade.
- Mais si ; je me souviens fort bien. C'était une limonade au riz.
- Pourquoi au riz ?
- Pour enlever l'âcreté du citron ; on faisait bouillir du riz et on jetait l'eau bouillante sur du citron coupé.
- Mais on ne faisait cela que pour les dérangements d'entrailles. Tu n'étais pas malade à Uzès ; pourquoi en aurait-on

fait pour toi ?

— Ce qui est certain, c'est que j'en ai bu et que je la trouvais très bonne.

Mon oncle finit par accorder que, en effet, ce n'était pas mauvais. (32)

Je laisse à décider qui se révèle le plus têtue, de l'oncle ou du neveu. André Gide d'ailleurs constatera bien des fois qu'on le confond avec son oncle Charles Gide. Il fait suivre ce dialogue d'un commentaire qui est un bel éloge de cet esprit :

Toujours égal et conséquent et fidèle à lui-même, il ne pouvait comprendre autrui que par la pensée et comprendre d'autrui que des pensées. Au demeurant fort capable d'émotions, et des plus sublimes et des plus vives, mais d'ordre général ; il restait on ne peut moins soucieux du particulier et de ce qui différencie. (...) Même l'amour et l'amitié devaient se dépersonnaliser pour trouver accès dans son cœur, qui ne battit jamais si fort que pour le collectif.

Ajoutons que la grand'mère, elle, compensait le goût du collectif par une attention toute particulière à la santé de son petit-fils, en des repas particulièrement soignés, avec *"quelque tendre aloyau aux olives..., un vol-au-vent de quenelles, une floconneuse brandade, ou le traditionnel croûtilon au lard"*. Ces gourmandises font aussi partie d'Uzès, comme un sourire sur toutes ces austérités.

Uzès, c'est aussi un paysage, et le plus profond de l'imagination d'André Gide. Paysage double, de douceur et d'austérité lui aussi. D'abord paysage d'eau, le plus connu peut-être :

La Fontaine d'Eure est cette constante rivière que les Romains avaient captée et amenée jusqu'à Nîmes par l'aqueduc fameux du Pont du Gard. (...) O petite ville d'Uzès ! Tu serais en Ombrie, des touristes accourraient de Paris pour te voir ! (...) Des terrasses de la Promenade ou du Jardin Public, le regard, à travers les hauts micocouliers du duché, rejoint de l'autre côté de l'étroite vallée, une roche plus abrupte encore, déchiquetée, creusée de grottes, avec des arcs, des aiguilles et des escarpements pareils à ceux des falaises marines...

André se plaît à évoquer *"la rivière à la Fon di biau"*, le moulin, une métairie, une sorte d'ilot, où il venait lire, *"délicieusement assourdi par le ronflement de la meule, le fracas de l'eau dans la roue, les mille chucho-tis de la rivière, et plus loin, où lavaient les laveuses, le claquement rythmé de leurs battoirs"* (33). C'est le côté humain, vivant de l'univers d'André Gide, attentif à la fraîcheur de l'eau, à la luxuriance de la flore, au grand élan de la sève universelle.

Mais il est un autre côté d'Uzès, plus typique, plus lié à la rigueur de la religion ancestrale : "*la garrigue rauque, toute dévastée de soleil*". C'est là sans doute l'appel de la ferveur gidienne dans la symphonie intérieure des voix d'Uzès :

Mais le plus souvent, brûlant la Fon di biau, je gagnais en courant la garrigue, vers où m'entraînait déjà cet étrange amour de l'inhumain, de l'aride, qui, si longtemps, me fit préférer à l'oasis le désert. Les grands souffles secs, embaumés, l'aveuglante réverbération du soleil sur la roche nue, sont enivrants comme le vin.

Nous touchons là le tuf de l'imaginaire gidien, bientôt retrouvé dans les paysages d'Afrique du Nord que le poète des *Nourritures terrestres* et d'*Amyntas* devait chanter, avec la ferveur que l'on sait :

Âpre terre ; terre sans bonté, sans douceur ; terre de passion, de ferveur ; terre aimée des prophètes — ah ! douloureux désert, désert de gloire, je t'ai passionnément aimé. (34)

Qui douterait que le désert matériel des *Nourritures terrestres* ne soit investi d'un amour qui en fait l'ardente poésie ? C'est l'épanouissement poétique de l'austère amour d'un autre "désert" qu'André Gide adolescent avait découvert dans les garrigues d'Uzès.

Car pour André comme pour Charles et pour tous les Gide, Uzès fut un refuge spirituel, un haut lieu de l'âme, le *Désert* enfin, comme le nomment les Protéstantes cévenols. Après les persécutions dont André Gide se crut victime au Lycée de Montpellier en 1881, les vacances à Uzès étaient bien un tel Refuge. Uzès est également lié aux vacances. C'est pourquoi Uzès constitue une enclave printanière de paix dans l'existence d'André Gide. Une enclave d'affection et de fierté. Tout le monde ne bénéficie pas d'un grand-père comme Tancrede Gide, d'un père comme Paul Gide, d'un oncle comme Charles Gide. Si bien que même lorsqu'à la fin de sa vie André prit ses distances par rapport à la foi de son enfance, l'éminente dignité humaine de sa famille paternelle ne laissa jamais de s'imposer à lui. Et ce n'est pas désaffection, mais bien plutôt respect, si André Gide ne retourne plus guère à Uzès dans les derniers temps de sa vie. Uzès lui reste comme un sanctuaire lointain, comme son amour pour *Em*. Un peu comme un remords. Mieux même : il put avoir l'impression qu'*Em*. l'abandonnait après qu'il l'eut abandonnée. La mesure de sa douleur paraît dans *Et nunc manet in te*, en date du 1^{er} juillet 1927 :

Le lent progrès du catholicisme sur son âme ; il me semble assister à la marche d'une gangrène. (35)

Rien de tel dans l'amour d'Uzès et d'André Gide. Il y retourne comme au Dieu de sa jeunesse dans *Les Nouvelles Nourritures* :

Je reviens à vous, Seigneur Christ, comme à Dieu dont vous êtes la forme vivante. Je suis las de mentir à mon cœur. C'est vous que je retrouve partout, alors que je croyais vous fuir, ami divin de mon enfance. (36)

Reste de la religion, mais aussi de la pureté de son enfance, Uzès est pour lui un lieu que n'ont pas encore gâté les méfaits de la civilisation. "Il semblait que le progrès du siècle eût oublié la petite ville ; elle était sise à l'écart et ne s'en apercevait pas." (37) Il risque même ce mot : "la petite ville d'Uzès était conservée tout entière". Uzès est un ensemble de souvenirs tenus comme un rêve de Paradis : "Le son angélique des cloches", "le chant micacé des cigales", "le claquement rythmé des battoirs", la voix de la grand'mère : "Eh ! dites-moi, Juliette !...", la lecture de la Bible, le Notre Père et le baiser du soir...

A mesure que le temps passe le rêve se laïcise. Signe des temps, il se matérialise et vire à l'écologie. Au temps du *Retour de l'U.R.S.S.*, dans *Les Nouvelles Nourritures*, André Gide remplace les regrets par la réprobation contre le gâchis qu'introduit l'homme dans son univers :

Mais ce que les hommes ont fait de la terre promise — de la terre accordée... il y a de quoi faire rougir les dieux. (...) O triste abord des villes ! laideur, désharmonie, puanteur... (38)

C'est en ce sens qu'il faut entendre les regrets formulés par André Gide sur Uzès en 1939 : "les environs immédiats m'ont, hélas ! paru un peu abîmés (...), en particulier les chemins qui descendent vers la Fontaine d'Eure et ce qu'on appelait la Fon di biaou." Heureux serait-il, s'il revoyait Uzès en 1977, maintenant que ses concitoyens ont réparé les dégâts, donné son nom au chemin aimé, désormais la Promenade d'André Gide, et à la Bibliothèque Municipale, désormais Bibliothèque André Gide...



Uzès, petit trésor spirituel que se réserve une âme de poète dans le fond silencieux de son cœur, a laissé de soi un délicat symbole dans les dernières lignes qu'André Gide consacre à la maison de sa grand'mère dans *Si le grain ne meurt*. C'est le fameux morceau de la billette que Gide a dû trouver assez significatif pour l'enregistrer. C'est ce morceau que nous pouvons entendre pour conclure, de la voix même de Gide, comme son ultime hom-

mage à Uzès et son adieu. En voici le texte :

Avant de quitter Uzès, je veux parler de la porte de la resserre, au fond de la salle à manger. Il y avait, dans cette porte très épaisse, ce qu'on appelle un nœud de bois, ou plus exactement, je crois, l'amorce d'une petite branche qui s'était trouvée prise dans l'aubier. Le bout de branche était parti et cela faisait, dans l'épaisseur de la porte, un trou rond de la largeur du petit doigt, qui s'enfonçait obliquement de haut en bas. Au fond du trou, on distinguait quelque chose de rond, de gris, de lisse, qui m'intriguait fort :

— Vous voulez savoir ce que c'est ? me dit Rose, tandis qu'elle mettait le couvert, car j'étais tout occupé à entrer mon petit doigt dans le trou, pour prendre contact avec l'objet. — C'est une bille que votre papa a glissée là quand il avait votre âge, et que, depuis, on n'a jamais pu retirer.

Cette explication satisfait ma curiosité, mais tout en m'excitant davantage. Sans cesse je revenais à la bille ; en enfonçant mon petit doigt, je l'atteignais tout juste, mais tout effort pour l'attirer au dehors la faisait rouler sur elle-même, et mon ongle glissait sur sa surface lisse avec un petit grincement exaspérant...

L'année suivante, aussitôt de retour à Uzès, j'y revins? Malgré les moqueries de maman et de Marie, j'avais tout exprès laissé croître démesurément l'ongle de mon petit doigt, que d'emblée je pus insinuer sous la bille ; une brusque secousse, et la bille jaillit dans ma main.

Mon premier mouvement fut de courir à la cuisine et de chanter victoire ; mais, escomptant aussitôt le plaisir que je tirerais des félicitations de Rose, je m'imaginai si mince que cela m'arrêta. Je restai quelques instants devant la porte, contemplant dans le creux de ma main cette bille grise, désormais pareille à toutes les billes, et qui n'avait plus aucun intérêt dès l'instant qu'elle n'était plus dans son gîte. Je me sentis tout bête, tout penaud, pour avoir voulu faire le malin... En rougissant, je fis retomber la bille dans le trou (elle y est probablement encore) et allai me couper les ongles, sans parler de mon exploit à personne. (39)

Daniel MOUTOTE.

NOTES

Nous remercions très vivement Mme Catherine Gide et M. François Chapon, Conservateur de la Bibliothèque Littéraire Jacques-Doucet, ainsi que les Éditions Gallimard, de nous avoir autorisé à citer deux extraits des cahiers inédits d'André Gide.

1. *L'Ermitage*, février 1898. Recueilli dans *Prétextes* (Paris : Mercure de France, 1947), p. 45.

2. *L'Occident*, 15 juillet 1902, p. 64 (*Prétextes*, éd. citée, p. 61).
3. *Ibid.*, p. 62.
4. *Ibid.*, p. 67.
5. *Si le grain ne meurt*, *Pléiade* p. 350.
6. N° 8 du catalogue *André Gide*. Exposition du Centenaire, Ville d'Uzès : Musée Municipal, 12 juillet - 17 août 1969.
7. *Si le grain*, éd. citée, p. 358.
8. *Ibid.*, p. 376.
9. *Ibid.*, p. 370.
10. *Ibid.*, pp. 371-2.
11. *Ibid.*, p. 382.
12. Carnet inédit, *Bibl. litt. J.-Doucet*, γ 1558, pp. 35-6.
13. *Si le grain*, p. 382.
14. Ms. γ 1558, p. 36 (inédit).
15. GIDE-VALÉRY, *Correspondance*, p. 81.
16. Lettres des 2, 5 et 11 juin 1891, *ibid.*, pp. 88-93.
17. *Si le grain*, p. 373.
18. V. le "Subjectif" d'André Gide, publié par Jacques COTNAM, *Cahiers André Gide* 1, p. 54.
19. Lettre d'André Gide à sa mère, Uzès, 10 octobre 1893, citée par Jean DELAY, *La Jeunesse d'André Gide*, t. 1, p. 102.
20. V. Claude MARTIN, *La Maturité d'André Gide*, pp. 86-7.
21. Lettre d'André Gide à Marc Lafargue, 1903, inédite, citée par Geneviève DONNADIEU dans son mémoire de Maîtrise, *André Gide et le Bas-Languedoc* (Université Paul-Valéry, 1969), p. 39.
22. GIDE-ROUYEPE, *Correspondance*, pp. 150-1.
23. Ms. γ 1558, p. 34 v° (inédit).
24. *Œuvres complètes*, t. I, p. 3.
25. *Voyage au Congo*, *Pléiade* pp. 825-6 (28 et 30 janvier 1926).
26. *Si le grain*, p. 358.
27. *Ibid.*, p. 370.
28. *Ibid.*, p. 380.
29. *Ibid.*, p. 372.
30. *Journal*, 1932, *Pléiade* pp. 1101-2.
31. *Si le grain*, pp. 372-3.
32. *Journal*, 1932, *Pléiade* pp. 1103-4.
33. *Si le grain*, pp. 381-2.
34. *Les Nourritures terrestres*, VII, *Pléiade* p. 238.
35. *Journal 1939-1949*, *Pléiade* p. 1158.
36. *Roman, récits...*, *Pléiade* p. 266.
37. *Si le grain*, pp. 369-70.
38. *Roman, récits...*, *Pléiade* p. 284.
39. *Si le grain*, pp. 383-4. Disque *André Gide vous parle*, réf. FLD 4 M Festival (coll. "Leur œuvre et leur voix", publiée sous la direction de Georges Beaume).

"SOUS TOUTES RÉSERVES..."

R | LUNDI

4 AVRIL

● LUNDIS DE L'HISTOIRE
9.7 France-Culture
La maturité d'André Gide.

soprano,
Mélod-
Motivos
percus-
sion

(, émis-

9.00 **LETTRE AU MARIAGE**, émission de Jean
Yanowski et Cendrine de Porthal. — 9.
JOURNAL, météo.

9.7 Les lundis de l'HISTOIRE

« LA MATURE D'ANDRÉ GIDE - 1895-
1902 », de Claude MARTIN. Avec l'au-
teur et Madeleine GIDE (sous toutes
réserves). Matinée composée par Pierre
Sipriot.

10.45 **LE TEXTE ET LA MARGE**, émission
de Denise Alberti et François Favier.
Avec Henri Troyat, auteur de « Le front
(1914-1918) »

forme
nique
vers
Gravi
19. JOU
qués.
19.25 PR
Franc
évén
fixion
thias
Redo

20 "

(Lu dans les programmes de France-Culture publiés par
TÉLÉRAMA, n° 1420 du 30 mars 1977, p. 117.)

(Note BAAG : A notre connaissance, la communication mé-
diatique n'a pu être établie.)

PRÉSENTATION DE
"LA MATURITÉ
D'ANDRÉ GIDE"

par
CLAUDE MARTIN

Sur la suggestion de quelques-uns de nos lecteurs et au lendemain de la publication de *LA MATURITÉ D'ANDRÉ GIDE*, nous reproduisons ci-dessous le texte du court exposé que fit l'auteur lors de la soutenance de cet ouvrage comme thèse pour le doctorat d'État ès Lettres, le 23 novembre 1973 en Sorbonne, devant un jury composé des Professeurs Michel Décaudin (président), V.L. Saulnier (rapporteur), Auguste Anglès et Michel Raimond, et le nombreux public qui emplissait ce jour-là la salle-Louis-Liard (v. *BAAG* n° 21, pp. 55-6 et 58)

Monsieur le Président, Messieurs les Professeurs,

"On n'écrit pas les livres qu'on veut" : cette phrase des Goncourt, Gide l'a rendue célèbre en en faisant la conclusion de son *Prométhée*. La citation est d'ailleurs fautive, mais peu importe, elle est bien mieux ainsi. Pour moi, plus modestement, j'ai fait l'expérience qu'on n'écrit pas les thèses qu'on veut. Celle que je soumetts aujourd'hui à votre tribunal, avec crainte et tremblement, n'est pas celle dont j'avais rêvé, dont j'avais esquissé le mouvement, voilà déjà nombre d'années, certain après-midi de printemps où, en allant et venant le long des grilles du Luxembourg (en somme, juste sous les fenêtres de l'appartement où Gide est né, il y a eu hier cent quatre ans), M. Saulnier voulut bien se laisser persuader d'être mon "directeur"...

En ce temps-là, mon propos était de montrer que Gide, prodigieux inventeur de formes, ne l'avait été que sous la contrainte de son propre développement personnel ; qu'il n'avait successivement réinventé le roman, la sortie, le récit, le drame, le traité, et ne s'était succes-

sivement servi de tant de formes et de techniques différentes que parce que, indépendamment de la fiction et de l'anecdote, elles traduisaient, ou plutôt créaient les structures dont il avait besoin, existentiellement. Bref, je pensais que le plus sûr niveau où l'on pût voir se dessiner l'itinéraire créateur de Gide, sa figure en mouvement, était celui des techniques, des formes et des structures — car en ce temps-là j'étais ingénu et j'usai du mot *structure*...

Mais ce projet n'était réalisable qu'en référence constante à la biographie de Gide. Or, celle-ci est très mal connue, la chose est incontestable, même si elle est paradoxale, s'agissant d'un homme qui n'a cessé de parler de lui, d'illustrer la "vertu d'indiscrétion" et de proclamer qu'il aimait mieux "être haï qu'aimé pour ce qu'il n'est pas". Des livres tout entiers consacrés à Gide, il s'en est écrit plus de trois cents, de par le monde ; et beaucoup sont dociles à la chronologie ; tel d'entre eux, en anglais, porte le titre trompeur de *critical biography*. Mais de biographie véritable, au delà de l'admirable livre du Professeur Delay sur la jeunesse, c'est — à dire au delà du 31 décembre 1895, point.

Il me fallait donc établir moi-même cette biographie. Bien vite, il m'est apparu que l'intégrer à mon projet originel était une solution impraticable. Et j'ai résolu de faire d'abord et séparément ce qui devait être fait d'abord et séparément. Je dois d'ailleurs dire que des circonstances personnelles favorisaient la réalisation d'un projet que je n'eusse jamais osé envisagé dix ans plus tôt : la confiance que m'accordait M^{me} Catherine Gide, les liens établis avec de nombreux amis de l'écrivain, ma tâche même de secrétaire d'une société visant à favoriser la connaissance de l'homme et de son œuvre, ainsi s'ouvrait pour moi l'accès à presque tous les documents originaux indispensables. Je tiens donc à dire — c'est un devoir, mais un devoir très agréable — ma gratitude à celle et à ceux qui ont aidé, ou plutôt même ont permis mon travail.



Entre le livre de Jean Delay, sur Gide entre 0 et 26 ans, et celui, qu'on est fort impatient de voir publié, d'Auguste Anglès qui suit pas à pas notre homme entre la fin de 1908 et la mort provisoire de *La Nouvelle Revue Française* en août 1914 (1), s'écoulent quatorze années

(1) Trois ans et demi ont passé depuis que cette phrase fut prononcée, et le manuscrit d'Auguste Anglès (thèse soutenue en Sor-

particulièrement riches, 1895-1909, années qui constituent ce qu'on a le droit d'appeler la maturité, ou à tout le moins la maturation d'André Gide. C'est sur cette période que, apprenti biographe, j'ai d'abord jeté mon dévolu. Si je n'en présente aujourd'hui que la première moitié (1895-1902), c'est naturellement par souci de décence et de pitié pour mon Jury : mille pages sont probablement suffisantes pour qu'apparaissent les défauts dont souffre l'ensemble... Quant aux autres tomes d'une biographie complète de cet homme mort octogénaire, ma foi, si le loisir m'en est donné...

Ce n'est pas le lieu ici, je pense, d'un plaidoyer pour le genre de la biographie, souvent contesté aujourd'hui, et à juste titre, lorsqu'il prétend remplacer la connaissance et la critique de l'objet littéraire. Mais il est peut-être convenable de souligner la pertinence particulière de l'entreprise biographique, s'agissant d'André Gide, c'est-à-dire d'un homme dont la vie et les œuvres forment une indissociable totalité, où les actes, les événements, les comportements, et les pensées, les écrits, les œuvres sont pris dans la même mouvance pour former une *figure*, un ensemble où tout importe, où tout interfère, où tout fonctionne. Je ne sais si Gide connaissait l'imprécation lancée par Nietzsche contre certains de ses critiques : "Je les appelle des canailles parce qu'ils s'occupent de ma personne afin de ne pas s'occuper de mes écrits", mais je gage qu'il aurait récusé, en ce qui le concernait, cette exclusive, et cette vaine opposition entre ses écrits et sa personne. Chez lui, l'acte le plus banal, l'écrit le plus objectif s'inscrit et prend son véritable sens dans un projet totalisant qui est la création de ce que Philippe Lejeune appelait heureusement "l'espace autobiographique".

Mais dire cela, c'est dire qu'une biographie d'André Gide se doit d'être *totale* — autant que faire se peut, bien sûr... A la limite, rien n'est indifférent, nul détail n'est inutile. Je n'ignore pourtant pas la maxime de Voltaire, pour qui "le secret d'ennuyer est celui de tout dire" ; j'avoue que cette mise en garde ne m'a pas obsédé, même si je n'ai pas délibérément visé à être ennuyeux... Dans l'immense matériau dont je disposais, en grande partie inédit ou difficilement accessible, j'ai dû choisir, mais je ne l'ai fait, le plus souvent, qu'en

bonne onze mois plus tôt, le 22 décembre 1972), malgré l'impatience, l'étonnement, l'indignation manifestés de divers côtés, dort toujours inexplicablement dans les tiroirs de l'Éditeur qui a accepté de publier cette histoire des origines de sa propre Maison...

préférant au connu le peu connu ou l'inconnu, en cédant le moins possible à la tentation du dessin, des grandes lignes clairement dégagées, en respectant au maximum l'imprévu, le complexe, le touffu, voire le discontinu et l'incohérent du vécu. L'objectivité, pour un biographe, c'est de reconstituer une succession subjective.

o°o

Le milieu de l'année 1895, pour Gide, a été incontestablement une étape : la publication de *Paludes*, la mort de sa mère, son mariage avec Madeleine. C'est d'ailleurs le terme qu'il a choisi pour *Si le grain ne meurt*. Janvier 1902 n'est pas un moment aussi cardinal : j'ai même beaucoup regretté que Gide ait alors renoncé, *in extremis*, au grand voyage en Russie qu'il devait faire pour rejoindre son ami Fédor Rosenberg et qu'il annula le jour même où il venait d'acheter son billet et un opulent manteau de fourrure *ad hoc* ; ce voyage eût rendu plus sensible le bien-fondé de cette date-charnière que j'ai proposée. Mais enfin Gide n'est pas parti pour Pétersbourg, et il est inutile d'ajouter nos regrets aux siens, qui furent vifs. Reste que l'achèvement de *L'Immoraliste* est sur son chemin un jalon assez important pour qu'on en fasse une limite. Il n'est pas douteux que le premier livre sur la couverture duquel Gide fait imprimer le mot *roman* clôt une période et laisse s'en ouvrir une autre. On a dit et redit qu'après *L'Immoraliste* Gide vécut une longue période creuse, d'apathie, voire d'impuissance : la vérité vraie est loin d'être telle..., mais il faut bien constater qu'en face des sept années 1895-1902, où naissent *Paludes*, *El Hadj*, *Les Nourritures terrestres*, *Saül*, *Le Prométhée mal enchaîné*, *Le Roi Candaulé*, *L'Immoraliste* et toute la matière des *Prétextes*..., les sept années suivantes, 1902-1909, ont une densité moindre, qui n'apporteront qu'*Amyntas*, *Le Retour de l'Enfant prodigue* et *La Porte étroite*. Et puis, enfin, il est évident qu'entre 1895 et 1902 s'accomplit en Gide la transformation de la véritable maturité. *L'Immoraliste* est sa première œuvre classique, et son classicisme est une victoire progressivement conquise.

Ce n'est pas un hasard, en effet, et c'est bien significatif, si nous trouvons au centre de cette période, en février 1898, les entretiens capitaux, déterminants, que Gide eut à Rome avec Maurice Denis, fréquentation quotidienne que le peintre résumait alors en écrivant à son ami Vuillard : "Nous devenons classiques ensemble." Gide maîtrise et formule alors l'esthétique qui demeurera la sienne, faite d'ordre, de raison et de volonté. De même qu'il a été Naturaliste avant la lettre, et a fait avec

les *Nourritures*, pour son propre compte, le plongeant ré-générateur dans le sensualisme (dans "un abîme de sensualisme"), — de la même façon il laisse derrière lui le mouvement qui s'est figé, qui s'est donné des chefs et des étiquettes. *L'Immoraliste*, esthétiquement, représente pour Gide la conquête d'un équilibre sur un plan supérieur.

Les années 1895-1902 sont d'autre part celles de sa véritable découverte de deux maîtres : Nietzsche et Dostolevski. Découverte, influence ? C'est vrai pour le second, encore que la période "opérationnelle", si j'ose dire, du dialogue avec Dostolevski ne doive s'ouvrir que plus tard. En Nietzsche — dont il ne lit d'ailleurs que des fragments, ici et là, et qu'il connaît surtout grâce à ses conversations avec Marcel Drouin et d'autres —, il trouve un éveillé, un catalyseur, un exemple qui l'autorise et l'enhardit à être lui-même, ou plutôt à développer une partie de lui-même.

N'est-ce pas, d'ailleurs, ce que Gide attend de tous ses amis ? Que chacun l'aide à mettre au jour l'une de ses possibilités particulières. A aucune autre époque de sa vie, sans doute, l'amitié n'a joué un rôle plus grand que dans ces années-là ; or, si d'importantes publications ont fait que nous connaissons bien ses relations avec Valéry, avec Jammes, avec Martin du Gard, nous n'avions jusqu'ici qu'une image indirecte de son amitié avec Marcel Drouin et avec Henri Ghéon, et presque pas d'image du tout de celles qui le liaient à André Ruyters, à Fédor Rosenberg, à Eugène Rouart..., c'est-à-dire tous ceux qui, ces années-là, sont les compagnons les plus constants, les confidentes privilégiés, les catalyseurs les plus efficaces. J'ai essayé de faire revivre, au fil des pages, ces oubliés, de faire entendre le timbre de leurs voix, de les rendre directement présents comme ils l'étaient pour Gide, — surtout, naturellement, grâce à leur abondante correspondance, mais grâce aussi à d'autres documents et à leurs propres œuvres, dont plusieurs mériteraient bien d'être exhumées aujourd'hui d'un oubli explicable mais injuste.

Car Gide, ce n'est pas le seul André Gide. Sa figure déborde largement non seulement sa bibliographie, mais aussi sa vie d'individu ; nul n'a été plus entouré, plus lié aux autres, plus présent aux autres et par les autres que cet individualiste, au point que ne pas le voir, lui, vivre et s'exprimer dans ceux qui constituent autour de lui une sorte de réseau, ce serait se condamner à n'avoir de lui qu'une image mutilée. Sa conférence de 1900 sur *L'Influence*, il semble bien l'avoir entièrement construite pour prouver ce mot qu'il empruntait à Nietzsche : "Un

homme grand n'a pas seulement son esprit, mais aussi celui de tous ses amis." Comme dit Lafcadio, de Fleurissoire qu'il vient de défenestrer : "Ces vieillards sont mieux ramifiés qu'on ne croit..."

De là, je crois, ce caractère propre à une biographie de Gide, qui doit non seulement traiter ses actes comme des œuvres et ses œuvres comme des actes, mais aussi le retrouver dans la vie et dans les œuvres de ses amis. J'espère n'avoir pas été si maladroit que les pages que j'ai consacrées à *La Villa sans Maître* d'Eugène Rouart, au *Consolateur* d'Henri Ghéon, au *Mauvais Riche* d'André Ruyters, par exemple, puissent apparaître comme des hors-d'œuvre : ce qui est important, ce n'est pas que ces livres aient été écrits sous l'influence de Gide, mais qu'ils se situent à l'intérieur de sa figure, qu'ils incarnent un moment ou une voix de l'"être de dialogue" qu'il était. Dans l'introduction de sa thèse, sur les origines de *La N.R.F.*, Auguste Anglès a heureusement montré comment le groupe de ceux qu'il a appelés les six "Pères fondateurs" de la revue avait peu à peu pris forme et force. A la fin de 1901, deux n'ont pas encore rejoint le noyau déjà solidement constitué, Jean Schlumberger et Jacques Copeau ; mais Gide a déjà pris conscience de l'utilité et de la nécessité d'un groupe dont il est non pas le chef, en vérité, mais je dirais presque le générateur, fonctionnant dans ses rapports avec ses amis comme un romancier avec ses personnages. Ceci soit dit, bien entendu, du point de vue du biographe de Gide, et ne retirant nullement leur existence autonome à Ghéon, à Ruyters et à Drouin !

Gide, en "s'élargissant" ainsi, en se précisant à lui-même son esthétique et son éthique, consacrait à 32 ans sa maturité. Lorsque, après l'avoir interrompu pendant six ans, il recommença à tenir son Journal, ce fut pour y écrire une phrase qui, à elle seule, mériterait que, à la date du 5 janvier 1902, l'apprenti biographe lève le nez et sente (et fasse sentir) qu'un pas essentiel était franchi : "L'important", écrivit Gide ce jour-là, "L'important, c'est de croire à son importance."

GIDE A HAUTE VOIX

(2)

En 1905, Georges LE CARDONNEL (romancier et critique, né en 1874) et Charles VELLAY (historien et poète) menèrent une vaste enquête auprès des écrivains français sur le présent et l'avenir de la littérature. Les quatre-vingt-dix-sept réponses qu'ils recueillirent ainsi (comptes rendus d'entretiens pour la plupart, et quelques réponses sous forme de lettres) constituèrent un volume publié en octobre de cette même année 1905 (ach. d'impr. le 15 octobre) par le Mercure de France, sous le titre : *La Littérature contemporaine (1905). Opinions des écrivains de ce temps* (vol. 18,5 x 12 cm de 333 pp., 3 fr. 50). La préface dessinait les intentions des auteurs :

Le monde littéraire est si varié et si mouvant qu'il semble presque inutile de justifier et d'expliquer les enquêtes qu'on y peut faire. En réalité, chaque tendance, chaque évolution d'idées, chaque polémique, chaque affirmation de doctrines est un prétexte suffisant pour rassembler, coordonner et confronter des opinions diverses.

Mais, à l'heure présente, cet intérêt permanent est plus évident que jamais.

Les groupements littéraires, qui avaient, hier encore, une vie active, semblent dispersés et oubliés. Chaque poète, chaque écrivain affirme aujourd'hui son isolement avec fierté. Si des influences s'exercent encore, celles par exemple de M. Moréas ou de M. Maurice Barrès, elles ne suffisent cependant pas à constituer des écoles. On nous a parlé successivement de naturisme, d'humanisme, de renaissance classique, d'intégralisme. Mais, derrière ces vocables, il ne semble pas que des groupes distincts et cohérents se soient formés.

Cependant il y a, dans la littérature présente, des tendances qu'il importe de dégager. Tendances confuses, contradictoires, incertaines sans doute. Mais c'est précisément pourquoi il convient de les rechercher avec plus de patience et de les définir avec plus de clarté. C'est ici que l'enquête littéraire a sa place. Elle délimite, explique et mesure les influences, les tendances, les conceptions d'art. C'est la littérature elle-même qui s'analyse, se confesse et se juge.

Et un post-scriptum précisait "sur quels points principaux" avait porté l'enquête :

Nous demandions aux poètes : "Quelle est, selon vous, la tendance dominante de la poésie actuelle ? Entrevoyez-vous déjà quelle sera la poésie de demain ?"

Aux romanciers : "Quelle est, selon vous, la tendance dominante du roman actuel ? Croyez-vous à la décadence du genre, ou ne pensez-vous pas qu'il évolue vers une transformation ?"

Aux auteurs dramatiques : "Quelle est, selon vous, la tendance dominante du théâtre actuel ? Que sera le théâtre de demain ?"

Nous posions les mêmes questions aux critiques. Mais pour eux nous ajoutions : "Parmi tant de livres qui chaque matin vous parviennent, vous opérez un choix, car vous ne sauriez certes tout lire. Comment opérez-vous ce choix ? Quelle est votre méthode critique ?"

André Gide est cité neuf fois dans l'ouvrage : par Francis James (p. 55), Francis Vielé-Griffin (p. 70), Henri Ghéon (pp. 96-7), Marcel Schwob (p. 115), Marius-Ary Leblond (p. 132), Paul Adam (p. 145), Maurice Beaubourg (p. 191), Edmond Jaloux (p. 237) et Édouard Ducoté (p. 273). Et l'on peut lire, rapportés pp. 86-90, ces propos tenus en réponse aux questions des enquêteurs :

M. ANDRÉ GIDE

L'œuvre tout entière de M. André Gide révèle un esprit tourmenté, sans cesse à la recherche de soi-même. *Paludes, Les Nourritures terrestres, Philoctète, Le Prométhée mal enchaîné, Le Roi Candale, L'Immoraliste, Saül* marquent les étapes de cette analyse intérieure. L'influence de Nietzsche y circule obscurément.

C'est avec la même recherche laborieuse, le même effort de précision et de clarté, la même douleur, peut-on dire, que M. André Gide travaille, devant nous, à formuler sa pensée.

"Ce sont surtout les jeunes qui croient aux écoles. En réalité je ne peux pas croire qu'elles aient beaucoup d'importance. Voyez le symbolisme. On a fait tout ce qu'on a pu pour prouver que cette école n'existait pas. Ceux qui sont venus après lui se sont efforcés d'en fonder une eux-mêmes, et ont cru nécessaire pour cela d'affirmer que le symbolisme était une chose mort-née. Cependant le symbolisme a été une école, si jamais il y en eut. Mais parce qu'ils n'en approuvaient pas les théories, ils ont nié son existence ; ils n'ont pu nier son

existence qu'en cessant de considérer comme symbolistes Gourmont, Rognier, Griffin, moi-même, sitôt que nos individualités se furent nettement accusées.

"Un esprit, cependant, n'a besoin de la tutelle d'une école que tant qu'il est encore en formation. Quand il est formé, il semble aux yeux d'autrui se dégager d'elle ; mais c'est de l'ingratitude de sa part s'il la renie.

"Ce qui me paraît avoir dominé le symbolisme, c'est un effort vers le classicisme. Mais ce qui lui a peut-être manqué, c'est de n'être arrivé à formuler aucune éthique derrière son esthétique. Je me demande si ce n'est pas le vrai reproche qu'on pourrait lui faire.

"Quant au naturisme, ce n'est pas une école, c'est un boniment. D'ailleurs, une école n'a jamais d'importance que par la qualité des figures qui en font partie, et non par les théories.

"Au fond, cette question d'écoles ne m'intéresse absolument pas. Un esprit ne commence à être intéressant et ne devient personnel que par les côtés où il se dégage de l'école."

Et, revenant à une des idées qu'il venait de formuler, M. André Gide continua :

"Il est impossible, aujourd'hui surtout, de séparer les questions éthiques des questions esthétiques. Si le romantisme a été une école si puissante, c'est précisément parce qu'il était une éthique, éthique que je juge déplorable au point de vue de l'art, mais éthique tout de même. Le romantisme ne représente pas seulement une manière de se comporter en face de l'art, mais encore une manière de se comporter devant la vie. Si Goethe a été si puissant, c'est parce qu'il apportait une éthique indissociablement liée à son esthétique. KK

"Humanisme et Naturisme ont au moins le mérite d'avoir compris cela. Vous me demandez si je crois à une renaissance classique. Mais qu'entend-on par classicisme ? Il ne s'agit pas tant de savoir ce qui est classique que ce qui est foncièrement français. J'estime d'ailleurs qu'au fond c'est la même chose et que la littérature française est essentiellement classique. Et c'est précisément pour cela que les efforts anti-classiques ont, semble-t-il, toujours avorté dans notre littérature, ou, du moins, donné des œuvres très médiocres.

"Le classicisme français n'est qu'une forme du cartésianisme. C'est une littérature déductive et aprioristique. Et l'effort le plus antifrançais qui ait été tenté

est celui qu'on a appelé *naturaliste*, et que j'appellerais plutôt *empiriste*. Non pas celui de Zola, qui n'a jamais été *naturaliste*, mais celui des Goncourt. On devrait laisser cela à l'Allemagne. Les œuvres françaises que nous admirons sont toutes des œuvres de déduction, des œuvres d'*aprioristes*.

"C'est ce côté raisonnable de l'œuvre française qui m'apparaît comme une chose très particulièrement française. Si on cherchait à dire ce que doit être l'œuvre classique, il faudrait dire qu'elle doit être *humaine, raisonnable* et *belle*. Il faut et il suffit qu'elle ait ces trois qualités pour être classique.

— Croyez-vous à l'avenir du vers libre ?

— Je crois à la mort prochaine de l'alexandrin, et comme je ne crois pas pour cela à la mort de la poésie, il me faut bien croire à l'avenir du vers libre. Il existe dans des pays réputés plus poétiques que le nôtre. On ne peut pas ne pas croire au vers libre ; il suffit de poètes comme Verhaeren et Vielé-Griffin pour qu'on soit bien forcé d'y croire. Ce qui fait sa valeur, ce sont les poètes qui l'emploient.

"Croire à sa mort, c'est une absurdité anti-historique. Il implique une surabondance d'afflux poétique, au lieu d'en montrer une diminution.

"Jusqu'à présent, nous avons de grands poètes en vers libres, nous n'avons pas de prosodie libre. Une prosodie libre : voilà qui a l'air d'un non-sens. Mais c'est parce qu'on s'est trouvé contraint de nommer *libre* la poésie qui n'était plus codifiée comme avant. Il est évident que Vielé-Griffin et Verhaeren obéissent à des lois intimes et à une prosodie stricte, quoique personnelle, et que leur poésie ne paraît libre que parce qu'elle s'est échappée de la gaine où la Poésie était enfermée.

— Et le roman ?

— Dans la lettre qu'il vous a écrite, Boylesve affirme que le roman est un genre. Je le veux bien. Mais, tandis qu'on voit très bien pourquoi le théâtre, la poésie épique, un sermon, sont des genres, le roman ne répond à aucun besoin précis. De là la difficulté d'en faire un genre. Ce qui a fait que la nouvelle de Maupassant est devenue un genre, c'est la nécessité de la faire tenir dans trois colonnes du journal.

"Le roman actuel tombe en défaillance ; un signe de sa faiblesse, c'est précisément l'impuissance des romanciers à créer des caractères neufs. Je crois que le signe des grandes époques est d'avoir su en créer. Ces caractères

res nouveaux n'apparaissent que lorsque l'état des mœurs leur permet de se former. On peut vivre longtemps sur une *bibliothèque* de caractères déjà connus : le rôle des romanciers, à cette époque, consiste alors à feuilleter les œuvres précédentes. Ainsi, un Bourget ne donne plus rien de nouveau. Il est fatal que lorsqu'on veut vivre avec le répertoire déjà connu, on tombe dans une analyse psychologique toujours plus ténue, ou dans des intrigues toujours plus gratuitement compliquées.

"Nous avons à présent suffisamment scruté les caractères que nous avaient laissés les époques précédentes. Les jeunes gens naissent avec d'autres étoiles sur leur tête et nous sommes à une époque où de nouveaux caractères sont possibles. Rien de neuf, en littérature, ne se fait sans de nouveaux caractères. Je crois les jeunes romanciers très pénétrés de cette vérité, et c'est pourquoi j'ai confiance dans l'avenir du roman. Et puis le roman a tant de façons et de raisons d'être que, lorsqu'une d'elles fait défaut, les autres y suppléent..."

"Mais c'est au théâtre que le manque de caractères est encore plus ruineux. Ce que je vous disais tout à l'heure pour le roman est encore bien plus vrai pour le drame. Car, après tout, le roman peut à la rigueur se passer de caractères, et je ne crois pas qu'il y en ait un seul dans toute l'œuvre de Zola. Mais c'est pour le drame une condition sine qua non que la formation de caractères nouveaux."

"Actuellement, il y a deux théâtres : un théâtre important, qui est écrit et qui n'est pas joué ; et un théâtre joué, qui n'est pas important du tout. Les pièces de Claudel, celles de Ghéon, sont plus importantes que toute la production de Capus et de Donnay. Et on s'en rendra compte très prochainement."

"Quant au théâtre social, que dire, sinon qu'au-dessus de la question sociale il y a la question morale ? L'artiste est perdu quand il ne comprend pas que l'homme est plus intéressant que les hommes. C'est toujours en tant que phénomène individuel que l'art s'occupe de l'homme."

A propos de la critique, M. André Gide nous dit :

"C'est l'homme seul qui fait la valeur de la critique. Il n'y a pas de critique intéressante en tant que genre, et il y a des critiques intéressants. C'est ainsi qu'il y a peu de méthodes critiques aussi peu intéressantes que celle de Brunetière, et peu de critiques plus intéressants, plus passionnants que lui."

PUBLICATIONS DU
CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

(1908 - 1943)

TABLES ET INDEX

Volumes brochés, 20,5 x 14,5 cm,
tirés à 250 exemplaires numérotés

BRÈVE HISTOIRE DE LA REVUE
DOCUMENTS RARES OU INÉDITS
LISTE CHRONOLOGIQUE DES SOMMAIRES
INDEX ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS
ET DE LEURS CONTRIBUTIONS
INDEX ALPHABÉTIQUES DE LA RUBRIQUE DES REVUES
(PAR AUTEURS ET PAR PÉRIODIQUES CITÉS)

1. LA PREMIÈRE N.R.F.
Novembre 1908 - Août 1914 (des 2 n° 1 au n° 68)
En préparation.
2. LA N.R.F. DE JACQUES RIVIÈRE
Juin 1919 - Juillet 1925 (du n° 69 au n° 142)
1975, 160 pp. 15 F
3. LA N.R.F. DE GASTON GALLIMARD
Août 1925 - Décembre 1934 (du n° 143 au n° 255)
1976, 248 pp. 33 F

VIENT DE PARAÎTRE

4. LA N.R.F. DE JEAN PAULHAN
Janvier 1935 - Juin 1940 (du n° 256 au n° 321)
1977, 166 pp. 30 F
5. LA N.R.F. DE DRIEU LA ROCHELLE
Décembre 1940 - Juin 1943 (du n° 322 au n° 352)
1975, 90 pp. 15 F

Commandes à adresser au Secrétaire de l'AAAG, accompagnées de leur règlement par chèque bancaire ou postal libellé à l'ordre de l'Association. Factures établies sur demande.

JULES ROMAINS, ANDRÉ GIDE
ET LES CONFÉRENCES
DU VIEUX COLOMBIER
SUPPLÉMENT A LA
CORRESPONDANCE
ANDRÉ GIDE — JULES ROMAINS

Trois mois ne s'étaient pas écoulés depuis la publication, en décembre dernier chez Flammarion, de *L'Individu et l'Unanime*, premier volume des *Cahiers Jules Romains* qui contenait la correspondance échangée entre André Gide et Jules Romains de 1908 à 1946 (1)... que notre ami Olivier Rony, jeune Secrétaire général adjoint de la Société des Amis de Jules Romains (et membre de l'AAAG), préparant l'édition de la *Correspondance Jacques Copeau - Jules Romains* (2), faisait au cours de ses recherches dans les dossiers (non encore inventoriés) de la Bibliothèque de l'Arsenal une importante trouvaille — qu'il a eu l'obligeance de nous communiquer aussitôt. Deux lettres, l'une de Jules Romains, l'autre d'André Gide, celle-ci répondant à celle-là ! et qui portent donc à trente le nombre des pièces connues de cette correspondance. Que Lise Jules Romains et Olivier Rony soient ici remerciés de nous permettre de publier dans le présent BAAG ce petit complément à la *Correspondance André Gide - Jules Romains*, le texte de ces deux lettres qui feront d'ailleurs l'objet d'une présentation plus détaillée dans un prochain numéro du *Bulletin des Amis de Jules Romains*.

o

Directeur de l'École théâtrale du Vieux-Colombier et, à ce titre, responsable de l'organisation des conférences, causeries, récitations... qu'offrait au public le théâtre de Jacques Copeau, Jules

(1) Voir BAAG n° 33, p. 80. Prix du volume en librairie : 50 F.

(2) Cette *Correspondance* — quatre-vingts lettres environ, dont la lecture est réellement passionnante — constituera l'hiver prochain le n° 2 des *Cahiers Jules Romains*. Rappelons ici l'adresse de la Société des Amis de Jules Romains : 50, rue Corvisart, 75013 Paris, et le taux de ses cotisations annuelles (qui donnent droit au *Bulletin* et aux *Cahiers*) : 100 F (Fondateur), 35 F (Titulaire) et 20 F (Étudiant).

Romains avait accueilli, pour six samedis consécutifs, du 18 février au 25 mars 1922, le cycle des causeries de Gide sur Dostoïevski. Le succès obtenu (3) lui fit naturellement souhaiter la participation de Gide à la saison suivante, et il dut essayer d'obtenir de celui-ci, dès avant l'été 1922 (sans doute au moment de la création de *Saül*, en juin), l'assurance qu'on pouvait "compter sur lui" pour une nouvelle série de "six entretiens familiaux" sur sa conception du roman. Mais Gide est encore à Cuverville, en octobre, lorsque Jules Romains lui écrit pour lui demander à la fois un engagement formel et quelque précision de calendrier :

Paris le 9 octobre 1922 (4).

Cher André Gide,

Vous savez que nous organisons cette année, à l'école du Vieux Colombier, toute une suite de causeries sur l'art du roman, l'art de la critique et l'art du théâtre, et vous savez aussi que nous comptons sur vous pour une série.

Ce que nous vous demandons, en somme, c'est d'exposer en six entretiens familiaux votre conception personnelle de l'art du roman, des problèmes techniques ou autres qui s'offrent au romancier d'aujourd'hui, etc...

Dès que vous serez rentré à Paris, je me mettrai à votre disposition pour vous fournir toutes les précisions complémentaires que vous pourriez souhaiter. Mais vous me rendriez grand service en me faisant savoir dès maintenant si les dates que je vous indique ci-dessous vous conviennent et en me donnant le titre général sous lequel vous désirez que nous annoncions votre suite de causeries, et, s'il y a lieu, le sous-titre de chacune de ces causeries.

Voici les dates qui nous seraient les plus commodes : 21 - 23 - et 28 février, 2 - 7 et 9 mars.

Croyez, cher André Gide, à mon respectueux attachement.

Jules Romains.

(3) On sait que ces six conférences, avant d'être recueillies dans le *Dostoïevsky* paru chez Plon en juin 1923, furent publiées dans six numéros de *La Revue hebdomadaire*, du 13 janvier au 17 février 1923.

(4) Cette lettre et la réponse de Gide sont à insérer, dans leur correspondance, entre les pièces que nous avons numérotées XI (Romains à Gide, 27 octobre 1920, p. 57) et XII (Gide à Romains, 20 décembre 1929, p. 71) dans *L'Individu et l'Unanime*.

Que Gide soit tenté de donner suite à la proposition, c'est certain. Mais les raisons qui l'y inclinent sont les mêmes qui l'en peuvent aussi détourner : il est alors plus que jamais préoccupé, obsédé par toutes les questions concernant la technique et la définition même du roman... mais c'est aussi qu'il sent le moment enfin venu d'écrire *Les Faux-Monnayeurs*, de s'y consacrer tout entier et toutes affaires cessantes. "A travers tout ce que dit Gide," notera la Petite Dame le 21 octobre, "quel que soit l'auteur dont il parle, on sent qu'il pense à son roman, pour le comparer, pour l'opposer" (5). Le 7 octobre, il a écrit à Roger Martin du Gard : "je me réjouis immensément d'aborder aux *Faux-Monnayeurs*", et, quelques jours plus tard : "Les premiers jours ça a été très difficile ; j'ai bien fait une demi-douzaine de faux départs ; mais maintenant l'appareil est en marche et il ne s'agit que de maintenir la pression." Le 4 novembre, il justifiera son désir de ne rentrer à Paris que plus tard : "je voudrais bien n'y revenir qu'à la fin du mois. Imprudent de quitter mon fourneau et d'arrêter de tourner mon salmis." (6)

La réponse qu'André Gide rend — immédiatement — à Jules Romains dit donc à la fois *oui* et *non*, et ni *non* ni *oui*...

Cuverville, 11 oct. 22.

Mon cher Romains,

C'est le grand embarras qui m'a retenu de vous répondre cet été — et tout à la fois le désir d'accepter et la crainte de vous faire faux bond — ne pouvant trop prévoir comment allait se dessiner mon hiver. Je crois bien que je le passerai tout entier à Cuverville, enfermé dans un livre avec très peu de fenêtres sur le dehors. — Et pourtant, s'il est chose qui me tente, c'est bien celle que vous me proposez.

Je pense aller à Paris dans quelques jours et vous y voir. Nous causerons. Bien vôtre,

André Gide.

P.S. Savez-vous que j'ai passé une partie de l'été à Porquerolles et à Hyères (7) — que j'ai été à Cromedeyre (8) ; que j'ai lu (tâché de lire) *Lucienne* (9) — c'est-

(5) *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. I (*Cahiers André Gide* 4), p. 158.

(6) GIDE - MARTIN DU GARD, *Correspondance*, t. I, pp. 193, 197 et 199.

(7) V. le *Journal*, *Pléiade* p. 733 (11 juillet 1922).

(8) Nous n'avons pas retrouvé trace précise d'un passage de Gide dans l'étrange et beau village de Touët-de-Beuil, haut perché sur un flanc de la vallée du Var, qui inspira en effet Jules Romains lorsqu'il conçut son drame de 1920 (v. les *Souvenirs unanimes* d'André CUISENIER, pp. 125-6). Il est d'ailleurs intéressant de re-

à-dire : que j'ai pensé à vous bien souvent. A bientôt.

Gide passera presque toute une semaine à Paris, du 16 au 22 octobre (10) : il est alors probable qu'il rencontre Jules Romains... et qu'il lui confirme le *oui* et le *non* de sa lettre du 11 ! Car s'il est bien vrai que ces "entretiens familiaux" sur le roman n'ont jamais vu le jour, le Vieux-Colombier annonçait encore, dans *La N.R.F.* du 1^{er} décembre, "Quarante-deux Leçons sur la Critique, le Roman, la Poésie, le Théâtre, par Albert Thibaudet, Benjamin Crémieux, Jacques Rivière (11), Edmond Jaloux, Valéry Larbaud, *André Gide*, Paul Valéry (12), Henry Ghéon, Jules Romains" (13)...

marquer que Romains, toujours fort discret sur la genèse de ses œuvres, avait fait à Gide une confidence qu'il ne devait livrer à son ami Cuisenier que quinze ans plus tard et ne jamais écrire lui-même nulle part (à notre connaissance) ; et Gide ne l'avait pas oubliée.

(9) Cf. *L'individu et l'unanime*, p. 69 (et p. 80).

(10) V. la *Correspondance GIDE - MARTIN DU GARD*, p. 194, la *Correspondance GIDE - VALÉRY*, p. 490, et *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. I, p. 159.

(11) Qui donnera les 10, 12, 17 et 19 janvier quatre leçons sous le titre "Quelques progrès dans l'étude du cœur humain (Freud et Proust)".

(12) Six leçons sur "La Poésie pure au XIX^e siècle", les 11, 13, 18, 20, 25 et 27 avril.

(13) Cahier publicitaire final de *La N.R.F.* n° 111 (1^{er} décembre 1922), p. (17).

ANDRÉ GIDE
CRITIQUE DE
GEORGES SIMENON

Les Éditions Diogenes, de Zurich, viennent de publier la traduction allemande de la Correspondance Georges Simenon — André Gide (v. plus loin notre Chronique bibliographique). En tête des appendices du volume (pp. 117-9), on trouvera, sous le titre "Gide über Simenon", la traduction de la page dont le texte original fut d'abord publié en 1969 dans la revue londonienne *Adam* (v. le BAAG n° 4, p. 9), puis recueilli dans le *Simenon* de Francis Lacassin et Gilbert Sigaux en 1973 (BAAG n° 21, p. 55). Mais l'éditeur allemand omet d'y joindre, on ne sait pourquoi, les quatre autres fragments de Gide sur Simenon déjà publiés en français (en dehors des mentions du *Journal*, naturellement, dont il existe une excellente traduction allemande, v. BAAG n° 21, p. 53) et dont la réunion peut donner une petite idée de ce qu'eût été la "grande étude" longtemps projetée, et préparée, par Gide sur le romancier belge : la page sur "la médiocrité des personnages de Simenon" publiée dans le *Simenon* de 1973, les deux fragments cités dans le dossier "Gide/Simenon" présenté dans *Le Figaro littéraire* en 1970 par Gaëtan Picon, et la page par laquelle Gide avait contribué au numéro d'hommage à Georges Simenon publié en 1939 par les *Cahiers du Nord* (revue trimestrielle fondée en 1927 et dirigée à Charleroi par le poète belge Nestor Mizeretz) — texte d'ailleurs très peu connu, et omis dans la grande *Bibliographie* gidienne de Jacques Cotnam (1).

Nous avons pensé qu'il serait intéressant de regrouper ici, pour la première fois, ces cinq fragments d'André Gide critique de Georges Simenon. Et cela, en attendant que soit publié l'ensemble du dossier que Gide avait, plusieurs années durant, grossi de notes, de citations, d'ébauches... en vue de l'étude qu'il n'a jamais menée à bien. Ce dossier, Mme Catherine Gide l'avait communiqué il y a déjà

(1) Où il prendrait place entre les numéros 649 et 650. Nous remercions ici vivement notre ami Victor MARTIN-SCHMETS d'avoir bien voulu nous procurer une photocopie complète de ce fascicule des *Cahiers du Nord*.

de nombreuses années à Gaëtan Picon, qui — lui non plus — n'eut pas le loisir d'en préparer la publication qu'il souhaitait ("l'ensemble", précisait-il dans *Le Figaro littéraire*, "ferait une plaquette de cinquante à soixante pages"). Faisons le vœu que ce dossier soit retrouvé, et bientôt livré aux fervents des deux écrivains...

Nos lecteurs trouveront donc dans les quatre pages suivantes :

I. — Le texte (sans titre) paru page 60 des *Cahiers du Nord* de 1939, n° 2/3 (13^e année n° 51/52), "consacrés à Georges Simenon", réunissant des contributions de Jean Cassou, Anatole de Monzie, Raymond Escholier, André Gide, Max Jacob, René Lalou, Henri Lavedan, Pierre Mille, G. W. Stonier, André Thérive, Vlaminck et Nestor Mizeret, et se terminant sur "Deux chapitres du roman inédit de Georges Simenon : *Malépin*" (cahier de 72 pp., numérotées de 53 à 124). Gide y fait allusion à un feuillet de André Thérive paru dans *Le Temps* du 1^{er} janvier 1939 (cf. le p.s. de sa lettre à Simenon du 6 janvier 1939, in *Simenon* de 1973, p. 395). Ce texte n'a jamais été réimprimé.

II. — La page, datée "30 mai 1941", où Gide a noté ses réflexions à la lecture du manuscrit de *Pedigree* ; il l'avait communiquée à Simenon (v. sa lettre du 5 juin 1941, *op. cit.*, p. 414) et devait lui savoir "grand gré" d'avoir "si bien pris" ses critiques (lettre du 19 septembre 1941, *ibid.*, p. 415). Ce texte fut publié en 1969 dans le n° 328-330 d'*Adam* (presque tout entier consacré à Simenon), en appendice à un choix de lettres de Gide à Simenon, pp. 48-9 ; puis repris dans le *Simenon* de 1973, pp. 450-1, mais sans la note de Miron Grindea, rédacteur en chef d'*Adam*, que nous traduisons ici : "D'après Simenon, Gide dut écrire au moins cent pages de son étude, dont la rédaction fut fréquemment interrompue. Un soir, se rappelle Simenon, Gide lui demanda de consigner par écrit ses réponses à une avalanche de questions : après dîner, Simenon s'assit et y alla d'une vingtaine de pages "explicatives". Nul ne sait ce qu'il est advenu du texte de Gide, mais ce feuillet, que j'ai trouvé dans les archives d'Épalinges, suggère ce qu'il a pu être."

III. — La page, sans titre ni date (mais postérieure à avril 1941, date de publication de *Bergelon* chez Gallimard), publiée dans le *Simenon* de 1973, p. 452 ; jamais réimprimée.

IV et V. — Les deux fragments cités par Gaëtan Picon à la fin de son "dossier" du *Figaro littéraire* (n° 1234, 12-18 janvier 1970, pp. 10-3 : "Quand Gide écrivait à Simenon (1938-1950)"), jamais réimprimés ; le second, écrit à Sidi-bou-Saïd, donc entre mai 1942 et mai 1943.

I

Depuis longtemps, je me propose d'écrire une étude sur Simenon ; et, si je n'ai pas répondu tout aussitôt à l'appel des *Cahiers du Nord*, c'est que les quelques lignes que je puis vous envoyer aujourd'hui me paraissent trop insuffisantes pour louer comme il convient un aussi important romancier.

Je fus l'un des premiers à l'admirer ; Simenon le sait. Voici quelques années, il y aurait eu quelque plaisir à le "découvrir". Mais (bravo, Thérive !), je me suis laissé distancer. Aujourd'hui, la partie est gagnée. Simenon a partout des admirateurs, partout des lecteurs enthousiastes. Pourtant, nombreux sont encore ceux qui, devant lui, font la fine bouche ; qui disent : "Simenon, oui... mais il écrit trop !" (car ce qui lui fit du tort, longtemps, c'est son extraordinaire abondance) et qui crieront au paradoxe si je déclare que je tiens Simenon pour un grand romancier ; le plus grand peut-être et le plus vraiment romancier que nous ayons eu en littérature française aujourd'hui. Tant pis pour ces faux délicats. Ne faites rien pour les conquérir, Simenon ! Continuez sans vous occuper d'eux ; ils viendront à vous tout de même.

Et c'est seulement alors que, dans le portrait que je voudrais tracer de vous, j'oserai quelques ombres et quelques critiques, à seule fin que vous y paraissiez plus ressemblant.

II

Une question se pose à laquelle Simenon seul peut répondre : j'ai pour lui admiration, affection, estime, des plus vives ; mais tout de même je ne le connais pas encore assez pour savoir s'il est homme à préférer la vérité à des compliments flatteurs, pour jurer qu'il ne prenne pas ombrage d'une sévérité qui, chez moi, ne serait qu'une marque d'estime mais que, précisément, je n'ose accorder qu'à bien peu ; si enfin il ne m'en voudra pas de lui dire que je ne reconnais pas, dans ces pages de dactylographie qu'il a la gentillesse de soumettre à ma jugette, toutes les qualités que je goûtais si fort, à l'ordinaire, dans ses écrits ; s'il n'accorde pas plus de crédit à ceux qui viendront lui dire qu'il n'a jamais rien produit de plus remarquable. Oui, je l'aime et l'estime assez pour ne pas pouvoir lui mentir, et, comme je tiens

beaucoup à son affection, préférerais me taire plutôt que de lui sortir une louange qui ne serait en rien sincère. J'ai donc lu ces pages avec une attention soutenue, mais avec étonnement, un étonnement dont toute ma sympathie préétablie ne parvenait à triompher ; comment expliquer, me demandais-je en avançant, que le romancier le plus romancier-né d'aujourd'hui, le plus habile à nous donner de la vie d'autrui une vision saisissante, hallucinante, à nous *intéresser* (et je prends ce mot dans le sens le plus fort, comme lorsque l'on dit qu'un banquier est *intéressé* à la réussite d'une affaire), à créer des personnages vivants, haletants, pantelants, réels — ne nous présente ici, alors qu'il s'agit d'êtres réels, que des ombres ? C'est, me dis-je (et précisément parce qu'il sait que ces personnages ont existé, qu'ils ont vécu), qu'il n'a pas cru devoir, pas pris la peine de les recréer ; qu'il a cru que le souvenir suffirait. Le souvenir suffisait à les lui faire revoir à lui-même et cette vision qu'il en avait lui donna le change ; plus besoin pour lui d'entrer dans cet "état de transe" créatrice où il savait si bien entraîner le lecteur ; plus besoin ici de ce choix si sûr du plus significatif, de l'indispensable ; mais bien hélas ! un "tout-venant" de ce dont il se souvient — ou même, souvent, que simplement il a entendu dire. L'*évocation* miraculeuse fait long feu. Il reste une sorte de... tendresse, charmante, inattendue et à laquelle, parbleu ! je suis sensible ; mais à laquelle je serais sensible bien davantage si ce n'était pas celle même de l'auteur, que j'épouse ; si l'auteur savait me la faire éprouver directement par son seul récit. Sans doute, en le relisant, s'en rendra-t-il compte lui-même et arrivera-t-il, de lui-même, à le tendre davantage par la suite, s'il le continue ; mais il n'est pas impossible que l'émotion qu'il éprouve à remuer ces souvenirs ne le blouse ; c'est pourquoi je le veux avertir, en ami. Et... non, je ne puis croire qu'il m'en veuille.

30 mai 1941.

III

Que Simenon soit aujourd'hui notre plus grand romancier, c'est ce que demain je ne serai plus seul à dire. Seul ? Non. Simenon compte dès aujourd'hui nombre de fervents admirateurs, à Paris, en province et à l'étranger. Je ne serais nullement surpris que, bientôt, certain snobisme s'en mêlant, il connaisse certaine vogue qui passe outre la critique et où le goût devienne engouement.

Mais, en attendant, Simenon reste victime de cette

paresse d'esprit du public qui s'en tient une fois pour toute à un premier jugement.

La réussite de certains de ses premiers livres a valu à Simenon une dangereuse réputation d'auteur de romans policiers, genre suspect et discrédité qui le confine dans la banlieue de la littérature. Il a beau publier ensuite coup sur coup dix, quinze, vingt livres excellents de nature toute différente ; rien à faire : je t'ai connu bon détective et détective tu resteras.

IV

A Sidi bou Saïd, je relis *Le Locataire*. Il n'y a pas meilleure peinture, meilleurs dialogues ; mais le sujet du livre reste (et devait rester) monotone et se développe, comme la musique arabe, sur un seul plan. Il n'y a pas, comme dans les livres de Simenon qui me plaisent le plus, double sujet ; pas de *sujet secret*. Et pourtant l'intérêt sans cesse accru que Mme Baron, la mère logeuse, porte à son locataire criminel, le sentiment quasi maternel qui se développe en elle, et protecteur, admirablement observé et indiqué par touches menues, donne au livre une valeur psychologique, une sorte de profondeur et de poids qui le fait rejoindre les meilleurs récits de Simenon, et par où il reste si remarquable. (Il faudra que je relise *Manon Lescaut* ; je veux voir si l'abbé Prévoist lui est supérieur, et en quoi). La peinture de l'égoïsme inconscient, de l'inconscience et inconvenance de Élie Nagear le criminel est excellente — et son envahissement progressif.

V

On a beaucoup insisté sur la médiocrité des personnages de Simenon. Il est vrai qu'elle est affligeante. Mais ce que je remarque et qui me touche, c'est le sentiment angoissant, atroce, qu'ils ont de cette médiocrité où ils vivent ; c'est l'effort, parfois, qu'ils font pour en sortir ; effort maladroit, absurde, et qui, le plus souvent, les plonge plus avant encore dans la gêne.

Même dans *Bergelon*, qui est loin d'être un de ses meilleurs livres, je retrouve encore cette angoisse :

"Il y avait en lui quelque chose d'un peu troublant, d'anxieux, un espoir, une attente, l'envie de faire un geste — mais lequel ? —, d'ouvrir, non pas une porte, mais une avenue, un monde, une perspective neuve, de s'é-

lancer..." (p. 138)

et, deux pages plus loin :

"Quelle est la minute exacte à laquelle on s'aperçoit qu'un vêtement est devenu trop étroit ? Pourquoi pas la veille ? Pourquoi pas le lendemain ?"

La vague aperception d'une vie plus riche, plus pleine, plus accomplie, de ce que pourrait être la vie, tourmente nombre des personnages de Simenon ; l'avocat des *Inconnus dans la maison*, entre autres, que nous voyons tourner, comme une mouche à viande auprès d'une charogne, autour de cette bamboche médiocre et de ce train dévergondé que sa fille menait et introduisait dans sa propre demeure, à son insu.

LES CITATIONS

DE M. BERL

GIDE ET ZOLA

GIDE ET LA "QUESTION JUIVE"

EMMANUEL BERL, bourgeois pourfendeur de la bourgeoisie (*Mort de la pensée bourgeoise, Mort de la morale bourgeoise, Frères bourgeois, mourrez-vous ?...*), auteur de quelques très beaux livres (*Sylvia, Présence des morts, Rachel et autres grâces...*), est mort le 22 septembre dernier ; né le 2 août 1892, il était dans sa quatre-vingt-cinquième année. Un mois plus tard — le 21 octobre — sortait des presses son dernier livre, un livre de "mémoires parlés" : *Interrogatoire par Patrick Modiano*, long entretien avec l'auteur des *Boulevards de ceinture*, suivi d'un texte que sa vue déclinante avait contraint à dicter celui qu'on appelait "le Voltaire de la rue Montpensier" : *Il fait beau, allons au cimetière* (1).

Gide apparaît dans une dizaine de pages de cet *Interrogatoire*, notamment dans un long passage qui, ayant fait l'objet d'une prépublication dans *Le Nouvel Observateur* du 11 octobre, n'a pas laissé d'indigner les lecteurs informés et de bonne foi. Les deux sujets abordés — Gide anti-Zola, et surtout Gide antisémite — sont assez importants pour que nous y revenions ici, dans l'espoir (peut-être illusoire, car le SAAG est, semble-t-il, moins lu que *Le Nouvel Observateur...*) de tordre le cou à certains canards qui ne demandent qu'à voler loin et longtemps.

Écoutons M. Berl évoquer le temps où parut *Mort de la pensée bourgeoise* (1929) :

En fait, *Mort de la pensée bourgeoise* est un livre d'un marxisme élémentaire, pour le certificat d'études. Quand ça a paru, Gide m'a engueulé. Il m'a reproché mon éloge de Zola. Et deux ans après, il faisait un discours sur la tombe de Zola. Il s'était converti. Mais à ce moment-là, faire l'éloge de Zola, c'était assez gonflé. Tout le monde trouvait Zola vulgaire. C'était très anti-N.R.F. La N.R.F. restait sur la critique d'Anatole France et de Jules Lemaitre.

(1) Gallimard, coll. "Témoins", un vol. br. 22 x 15 cm de 207 pp.

"Comment se fait-il que *Le Rêve* de M. Zola soit si plat ?" Et puis, malgré tout, ils n'aimaient pas Zola parce qu'il y avait un vieux fond antidreyfusard à la N.R.F. Etant donné l'antisémitisme avéré de Gide et l'antidreyfusisme patent de Valéry... (P. 48).

Il y revient vingt pages plus loin :

Quand je réhabilitais Zola dans *Mort de la pensée bourgeoise*, eh bien, ça scandalisait beaucoup moins Léon Daudet que Gide. Gide et Schlumberger, issus d'une bourgeoisie très riche, étaient certainement beaucoup plus éloignés du marxisme que Maurras, Gaxotte, etc. (p. 71),

mais un mot est déjà lâché, celui d'antisémitisme, thème que Berl va développer plus longuement :

— Puisque nous parlons de la N.R.F., vous avez eu des rapports avec Gide ?

— Oui, il l'a même écrit dans son *Journal*. Il a écrit qu'il ne pouvait pas nous suivre, Malraux et moi, quand nous discutions. Je ne l'aimais pas du tout. Lui ne m'aimait pas non plus. La dernière fois que je l'ai vu, après la mort de Drieu, il ne voulait pas qu'on republie Drieu. Il refusait qu'on réimprime les livres de Drieu.

J'ai bien aimé *Paludes* quand j'étais tout jeune. Déjà, je n'aimais pas *La Porte étroite* ; je me suis amusé avec *Les Caves du Vatican* ; *Les Faux-Monnayeurs*, j'ai trouvé que c'était tout à fait inutile. Je crois qu'il s'est mis grand écrivain comme on se met grand coiffeur, avec une boutique, un Littré, et en se demandant toujours : "Que ferait à ma place le grand écrivain ? Que dirait-il ?" Je me rappelle qu'il était venu à un film, au studio Diamant, où il y avait des surréalistes, et qu'il avait dit : "J'ai déjà bu de l'alcool." Ce n'était pas vrai visiblement, mais il ne voulait pas en boire. Au lieu de dire : "Je n'ai pas envie de boire de l'alcool", il essayait de mentir. Il avait peur des surréalistes. C'était la jeunesse et le dernier mouvement poétique, aussi. Il a eu peur de manquer des trains, plus encore peut-être que Cocteau. Il a eu peur de manquer le train communiste, et après, il est descendu en pleine marche.

Je ne peux pas lui pardonner son antisémitisme stupide. Autant je comprends quand Sartre écrit que Flaubert était antisémite comme tout le monde autour de lui — qu'est-ce qu'avaient donné les juifs, en France, à l'époque de Flaubert : des banquiers, des courtiers, des fourreurs, des intermédiaires...

— Non, il y avait eu Montaigne, et Racine, si l'on en croit Céline.

— Si vous voulez. Mais que Gide ait pu reprendre exactement le même point de vue que Flaubert, alors qu'il y avait eu Freud, Einstein, Kafka, Proust, Husserl, Bergson, etc..., c'est absolument incompréhensible ! Il n'en démord pas. Pour lui, le juif est quelque

chose d'intermédiaire entre Bernstein et Rothschild. Il n'y a pas de Durkheim ! Il y a tout de même la fondation de la sociologie par Durkheim et Lévy-Bruhl ! Ça ne s'appelle pas vendre des tapis ! Il pouvait tout de même en parler avec un minimum de respect. Durkheim n'était pas un homme qui cherchait à toucher une commission ! Bergson non plus ! Il y a eu, surtout après la guerre, quelque chose que je ne pouvais plus supporter physiquement, parce que rien n'avait changé dans sa mentalité. Alors, autant j'ai admiré Valéry à cause de son jaillissement d'étincelles, autant je n'ai pas admiré Gide. Je ne l'ai pas admiré du tout. Quand je pense qu'il a écrit dans son *Journal*, en 1914 : "Je ne nie point, certes, le grand mérite de quelques œuvres juives, mettons les pièces de Porto-Riche, par exemple. Mais combien les admirerais-je de cœur plus léger si elles ne venaient à nous que traduites... Car que m'importe que la littérature de mon pays s'enrichisse si c'est au détriment de sa signification. Mieux vaudrait, le jour où le français n'aurait plus force suffisante, disparaître plutôt que de laisser un malappris jouer son rôle à sa place, en son nom." C'est du mauvais Goebbels ! Et en 1931, quand Hitler pointe déjà à l'horizon, écoutez ce qu'il écrit, toujours dans son *Journal*, André Gide. Il parle d'un roman de Duvernois : "C'est un exemplaire spécimen de cette littérature juive qui mériterait bien que l'on en écrivit l'histoire. Mendès, Tristan Bernard, Sternheim, Bernstein, Coolus, Hirsch, Croisset, etc..., tant dramaturges que romanciers, tous ont ceci de commun que dans leurs œuvres toute idée de noblesse est exclue. C'est de la littérature avilissante." Mais pourquoi ne cite-t-il pas Kafka, Proust, Svevo, Hoffmannsthal, Zweig, Max Jacob, Durkheim, Einstein, Bergson, Freud, etc... ? Et en 1934, écoutez ce qu'il écrit : "Excellent discours de Hitler au Reichstag. Si le hitlérisme ne s'était jamais fait connaître autrement, il serait mieux que simplement acceptable." J'ai toujours pensé que Gide a échappé de justesse à la collaboration. C'était très mal parti en 40, 41, mais il s'est rattrapé à temps. Il était beaucoup trop prudent et trop frileux pour se faire fusiller.

— *Les Nourritures terrestres*, c'est illisible maintenant, non ?

— Illisible. *Les Nourritures terrestres* sont un des plus mauvais livres de la littérature française, un nietzschéisme de bazar, une camelote nietzschéenne, enrobée de vaseline protestante.

— Il ne faut quand même pas être trop injuste : c'est Gide qui a été un de ceux qui ont contribué à introduire Kafka en France. Et Kafka était juif.

— C'est vrai. C'est une circonstance atténuante. ✓

— Il a été un des premiers à défendre Dostoïevski, avant 14, quand Dostoïevski était mal connu et considéré comme un cas clinique...

— C'est vrai. Il a aimé la littérature. Et pour cela, je lui pardonne beaucoup de choses. (Pp. 120-3).

Passons sur le peu de goût qu'avait Emmanuel Berl pour *La Porte étroite* et pour *Les Nourritures terrestres* ; c'était son droit, ainsi que de mépriser *Les Cahiers d'André Walter* et *Corydon* ("Ce n'est pas très sexuel, tout ça...", déplore-t-il p. 49). Mais revenons à ce Gide que "scandalisait" une "réhabilitation" de Zola en 1929 — et qui, "converti", faisait deux ans plus tard son éloge sur sa tombe... Propos énigmatique, qui semble faire allusion à l'une de ces cérémonies annuelles où, à Médan, est rendu traditionnellement hommage au créateur des *Rougon-Macquart* ; mais si Gide y fut jamais, et qu'il y fit jamais l'éloge de Zola, ce ne put être qu'*in petto*, car jamais il ne fut appelé — sauf ignorance de notre part — à honorer de sa présence et de sa parole l'une de ces manifestations. Mais peu importe ce détail. La vraie question est de savoir s'il était nécessaire que Zola, en 1930, fût "réhabilité" aux yeux de celui qui, de sa jeunesse jusqu'à ses dernières années, n'a cessé de le lire et de le relire, parce qu'il voyait en lui un des plus grands romanciers.

"Grande puissance", "effet prodigieux", "presque tout est admirable", "prodigieusement grisé", "c'est très fort", etc... : voilà ce que notait le jeune Gide dans son "cahier de lectures" alors qu'en 1890-91 il dévorait une dizaine de volumes des *Rougon-Macquart* (1). En 1913, quand on vient lui demander d'indiquer les dix romans français qu'il préfère, il met sans hésiter *Germinal* dans sa liste, œuvre "admirable", "magistrale" (2)... Certes, il n'a jamais admiré "en bloc", et tant dans le *Subjectif* que dans le *Journal* on trouve nuances, réticences et critiques ; mais n'est-ce pas une réponse faite par avance aux allégations d'Emmanuel Berl que cette note du 1^{er} octobre 1934, dans le *Journal* (pp. 1220-1) :

Lu *La Fortune des Rougon* ; relu *L'Assommoir*.

Je voudrais écrire un article sur Zola, où protester (mais doucement) contre la méconnaissance actuelle de sa valeur. J'y voudrais préciser que mon admiration pour Zola ne date pas d'hier et n'est nullement inspirée par mes "opinions" actuelles (simplement ces opinions me permettent de mieux jauger aujourd'hui son importance) ; préciser que : à peine au sortir de nos classes et en plein cénacle mallarméen, Pierre Louÿs me récitait, pêle-mêle avec des suites de vers du *Satyre* de Hugo, de longs passages de *La Faute de l'Abbé Mouret* (entre autres) et m'entraînait dans son admiration juvénile. Depuis quelques années, je relis chaque été quelques volumes des *Rougon-Macquart*, pour me convaincre à neuf que Zola mérite d'être placé très haut — en tant qu'artiste et sans aucun souci de "tendance".

Ma prédilection, sitôt après *Germinal*, va vers *Pot-Bouille*.

Et lorsque, à Tunis en 1943, Gide s'attriste d'apprendre que le jeune François Reymond ("Victor") n'a encore rien lu de Zola, il court

(1) V. le *Subjectif* de Gide publié par Jacques COTNAM dans les *Cahiers André Gide* 1, pp. 107-13.

(2) V. "Les dix romans français que..." (art. paru dans *La N.R.* F. d'avril 1913), dans *Incidences* (1924), pp. 155-6.

"lui chercher *Germinal* à la bibliothèque municipale" (1), n'est-ce pas là constance de celui qui, en 1897, dédicait un exemplaire des *Nourritures terrestres* "à Monsieur Émile Zola, en témoignage d'admiration, respectueusement, André Gide" (2) ?...

Zola, l'affaire Dreyfus... Le "vieux fond antidreyfusard" de la N.R.F. ? Berl était assurément trop jeune en 1898 pour se rappeler quel franc parti avait alors pris Gide, et que sa signature avait paru en tête d'une liste en faveur de Zola (3). Mais ignorait-il qu'en 1913, c'est avec enthousiasme que Gide et la jeune maison d'édition de la N.R.F. avaient reçu et publié *Jean Barois* ?...

De l'antidreyfusisme, tout naturellement, on passe à l'antisémitisme ; celui de Gide, "avéré" et "stupide", impardonnable pour Emmanuel Berl, qui... approuve pourtant celui de Flaubert, car les Juifs n'avaient été, jusqu'à l'époque de celui-ci, que "des banquiers, des courtiers, des fourreurs, des intermédiaires"... Et ici l'interruption de Patrick Modiano, faisant observer à Berl que, tout de même, "il y avait eu Montaigne, et Racine, si l'on en croit Céline", évoque *Bagatelles pour un massacre*, dont Marcel Arland écrivait dans *La N.R.F.* :

Et Pacine aussi, Stendhal, Cézanne, GIDE (4) sont juifs aux yeux de Céline. Juifs, c'est-à-dire subtils, abstraits, tarabiscotés et déliquescents, en quoi ils soutiennent l'action de la race juive et son éternel besoin de domination. Qu'est-ce que le juif pour Céline ? C'est tout ce qui est corrompu, cruel et machiavélique. La critique est juive, la politique est juive, le cinéma est juif. Le juif a tout envahi ; par des voies tortueuses ou cyniques, il prépare sa suprématie définitive ; il abêtit et émascule ; il joue la victime pour mieux frapper ; il fomenté les révolutions, déchaîne les guerres (les guerres où il se garde bien de se faire tuer)... Et le mot *juif* prend un peu le sens qu'avait jadis et naguère encore le mot *bourgeois*. (5)

Mais, juif pour Céline, Gide ne l'est certes pas pour Berl, qui croit entendre Goebbels quand il lit le *Journal* de 1914. Et la citation est littéralement exacte (6), de même que celle de 1931 (7), et aussi celle de 1934 (8). Littéralement exactes. M. Berl ne cite pas

(1) *Journal*, 15 janvier 1943, Pléiade pp. 172-3.

(2) Ce volume appartient aujourd'hui à l'un de nos amis, qui a bien voulu nous communiquer le texte de la dédicace autographe.

(3) V. *La Maturité d'André Gide*, pp. 257 sqq.

(4) C'est nous qui soulignons.

(5) Marcel ARLAND, "Essais critiques : *L'Espoir*, par André Malraux ; *Bagatelles pour un massacre*, par Louis-Ferdinand Céline", *La N.R.F.* n° 293, février 1938, pp. 309-10.

(6) *Journal*, 24 janvier 1914, p. 398.

(7) *Journal*, 15 mars 1931, p. 1035.

(8) *Journal*, 20 mai 1933, p. 1169.

de mémoire, approximativement, il se reporte aux textes, qu'il transcrit soigneusement et date avec précision... — sauf une légère erreur, mais bien curieuse : le troisième texte n'est pas de 1934, mais du 20 mai 1933. Le cuistre le plus racorni lui pardonnerait sans doute cette erreur si, tout de même, la réaction d'un Français devant Hitler trois mois après sa prise du pouvoir ne devait pas être appréciée tout autrement que celle du même Français un an plus tard !... Il y a plus gênant : cette note du *Journal* de Gide comporte trois phrases : est-ce par étourderie, par économie, ou par..., que M. Berl n'en cite que les deux premières ? Voici le texte complet :

Excellent discours de Hitler au Reichstag (1). Si le hitlérisme ne s'était jamais fait connaître autrement, il serait mieux que simplement acceptable. Reste à savoir où cesse le vrai visage, où commence la grimace.

Il serait assurément imprudent de juger que la citation a été sciemment et habilement tronquée — s'il n'en était pas de même pour les deux autres, qui, privées de leur contexte, se trouvent elles aussi indéniablement gauchies, détournées de leur vrai sens.

Car la citation de 1914 n'est pas moins abusivement tronquée : paragraphe de huit lignes terminant en fait une longue réflexion qui s'est poursuivie sur plus de deux pages où, à propos de Léon Blum, Gide ne manque pas d'évoquer "défauts" et "qualités" de la "race juive" — mais s'attache surtout à saisir la spécificité juive : la reconnaître, l'analyser "mettrait un peu de clarté dans nos idées et retiendrait, sans doute, certaines haines, résultat de fausses classifications"...

Quant aux six lignes du 15 mars 1931, elles sont prises au milieu d'un paragraphe qui en compte quatorze, et ce paragraphe fait partie d'une longue page qu'il est indispensable de lire entière pour le comprendre — en y joignant d'ailleurs l'"entrée" du lendemain 16 mars. Gide est alors exaspéré par l'usage publicitaire abusif que Grasset et Duvernois font, pour "lancer" le nouveau livre de celui-ci, des louanges qu'il avait adressées, au cours d'une interview (2), au précédent roman d'Henri Duvernois :

(...) je me trouve ainsi, malgré que j'en aie, avoir plus fait pour Duvernois que pour aucun de mes amis, que pour aucun de ceux

(1) Le temps nous a malheureusement manqué pour rechercher de quel discours de Hitler il s'agit et ce que Gide a pu y trouver d'"excellent". Mais la précision est naturellement très importante, et nous la fournissons dans le prochain BAAG — puisque Emmanuel Berl a négligé de nous la donner...

(2) Interview accordée à André Lang et dont le texte avait été publié dans *Les Annales* du 1^{er} novembre 1929 : nous l'avons reproduit dans le dernier BAAG (n° 33), où l'on pourra relire, pp. 64-5, les propos de Gide sur *Edgar* de Duvernois.

dont j'aime, et estime, et admire les écrits bien davantage. (...) Qu'on me laisse donc louer doucement sans chercher à tirer parti de ma louange, et je ne chercherai plus à me défendre d'avoir loué. Ce que je disais au sujet d'*Edgar*, je le pense encore ; mais afficher mon éloge, c'est démesurément le grossir. Et je ne proteste pas contre l'éloge même, mais contre la disproportion qu'il doit à ce grossissement.

Et voici le paragraphe dont Emmanuel Berl n'a retenu que deux phrases — négligeant la dernière, qui les explique et les justifie et sans laquelle elles pourraient en effet relever d'un "antisémitisme stupide" :

Je viens de lire ce livre (1). Beaucoup de métier ; étourdissante habileté de présentation ; extraordinaire don d'animation et subtile pénétration de caractères ; justesse de ton dans le dialogue... Ai-je assez bien loué pour oser dire combien l'atmosphère même du livre m'est irrespirable ? C'est un exemplaire spécimen de cette (2) littérature juive qui mériterait bien que l'on en écrivit l'histoire. Mendès, Tristan Bernard, Sternheim, Bernstein, Coolus, Hirsch, Croisset, etc... tant dramaturges que romanciers, tous ont ceci de commun que, dans leur œuvre, toute idée de noblesse est exclue. C'est de la littérature avilissante. Chacun d'eux ne peint l'homme que tel qu'il devient lorsqu'il s'abandonne ; ne peint que des créatures *abandonnées*, des déchéances.

La Nouvelle Revue Française, il en faut convenir, n'avait pas toujours été gentille avec M. Berl : Drieu la Rochelle y donna une note bien mitigée sur son premier livre, *Méditation sur un amour défunt* (3), et Jean Prévost y éreinta très durement *Mort de la pensée bourgeoise* : "manque fâcheux de substance et de personnalité", "ouvrage surtout curieux par ses défauts", "ignorance et confusion encyclopédiques", "Qui pense confusément écrit mal : M. Berl écrit très mal", etc... (4). Quant à Gide, il avait, en effet, le mauvais goût de n'éprouver aucune sympathie pour l'homme et, partant, de ne point rechercher son commerce : ce qui ne l'empêchait d'ailleurs pas de trouver "remarquable" *Mort de la pensée bourgeoise* et d'avouer le

(1) Il s'agit des *Sœurs Hortensia*.

(2) Cette et non point la : le démonstratif a manifestement une valeur limitative ; Gide ne pense pas ici à toute la "littérature juive", et de la liste des noms qu'il cite, ce n'est pas par hasard que sont exclus ceux de Proust, Hofmannsthal, Max Jacob, Bergson, Freud, etc... (pour ne pas parler de Kafka, dont il est sûr que, en 1931, le nom était aussi ignoré de Gide que de Berl).

(3) Où Drieu reproche à l'auteur de prendre pour de la sincérité "une trivialité assez mince que ne relève pas un style au même moment relâché" (*La N.R.F.* n° 147, décembre 1925, p. 751).

(4) *La N.R.F.* n° 190, juillet 1929, pp. 118-23 (Berl écrit pour protester contre la sévérité du compte rendu : v. sa lettre, dans le n° d'août, pp. 291-2).

mal qu'il avait à suivre la conversation de Berl, "malgré la précision des propos et l'extraordinaire éloquence" de celui-ci (1) ; rien d'étonnant, donc, ni d'infamant, à ce que M. Berl n'ait trouvé cité son nom qu'une seule et unique fois dans le *Journal* de Gide. Cela n'eût toutefois pas dû le détourner de lire et de citer honnêtement ce même *Journal*, quand il croyait devoir en parler...

o

Le cadre restreint de ces pages ne nous permet pas de traiter en détail de la position de Gide à l'endroit de la "question juive", de ses nuances, de ses variations, de ses flottements, que dictaient tantôt l'exigence humaniste de justice, de vérité et de générosité, tantôt le sentiment plus spécifique de la tradition nationale, de la personnalité esthétique ou morale. L'étude serait longue — qu'il faudra faire, et qui devrait tenir compte non seulement de textes nombreux et dispersés, mais de leur "situation" par rapport à Gide : ainsi avons-nous un jour entendu tel journaliste faire allusion à "une page de *Corydon*, scandaleusement injurieuse pour les Juifs" ; on reprend le livre, et on y lit en effet ces lignes, à propos de l'essai de Léon Blum *Du Mariage* :

Oui ; j'ai lu ce livre. Je le tiens pour habile ; et, partant, pour assez dangereux. Les juifs sont passés maîtres dans l'art de désagréger nos institutions les plus respectées, les plus vénérables, celles mêmes qui sont le fondement et le soutien de notre civilisation occidentale, au profit de je ne sais quelle licence et quel relâchement des mœurs, à quoi répugne heureusement notre bon sens et notre instinct de sociabilité latine. J'ai toujours pensé que c'était peut-être là le trait le plus caractéristique de leur littérature ; de leur théâtre en particulier. (2)

Mais qui dit cela ? Le visiteur de *Corydon*, et non pas *Corydon* lui-même, et Gide moins encore, qui n'a jamais beaucoup lutté en faveur de "nos institutions les plus respectées, les plus vénérables", et se réjouissait lorsque Massis l'accusait de "remettre en cause la notion même de l'homme sur laquelle nous vivons"...

Il est aussi absurde d'accuser Gide d'antisémitisme que de prétendre que "la question juive" ne se posait pas pour lui. Bronchons-nous ici à mettre sous les yeux de nos lecteurs deux textes, l'un inédit, l'autre peu connu ou oublié, qui les aideront sans doute à nourrir leur réflexion sur le sujet.

o
o
o

(1) *Journal*, 10 février 1929, p. 912.

(2) *Corydon*, IV^e dialogue (éd. Gallimard 1948, p. 154).

LA "PLUS BELLE HISTOIRE JUIVE" DE GIDE
 "LE MALHEUREUX !... IL A RECOMMENCÉ !"

La matière des deux pages qu'on va d'abord lire n'est pas tout à fait inconnue : la mort de Léon Blum — son cadet de trois ans —, le 30 mars 1950, affecta beaucoup Gide, qui ne cessa, les jours suivants, de penser à celui avec qui il s'était lié d'amitié soixante années plus tôt ; le dimanche 2 avril, au dîner (1), le souvenir de Léon Blum le conduisit à raconter sa "plus belle histoire juive" à sa fille et à son gendre, et celui-ci (non sans hésitation, mais encouragé par Catherine) la nota aussitôt — et la publiera dans son *Gide familier*, en 1958 (2). La confrontation du récit mis par Jean Lambert dans la bouche de Gide avec le texte rédigé par celui-ci et dont nous avons retrouvé le manuscrit (3) fait d'ailleurs honneur à l'exacte fidélité de la mémoire du témoin (4).

L'histoire est amusante, conduite toute pour faire apprécier le mot final de Blum, savoureux. Toutefois, comme pour toute histoire de ce genre, on ne sourit pas sans un certain malaise, car elle ne prend tout son sel que si l'on participe, si peu que ce soit, au réflexe antisémite. Si, au moins, on admet l'existence de ce réflexe, en négligeant de s'en indigner. Gide antisémite ? Lui-même ne repoussait pas le mot, assurant aux Lambert que "cette histoire", précisément, avait "beaucoup contribué à nourrir (s)on antisémitisme" (5). Mais qu'entendait-il par là ?

Il va sans dire qu'il avait hérité, de son milieu social sinon de ses parents eux-mêmes, cette attitude traditionnelle dans la bourgeoisie occidentale, défensive ou hostile à l'égard des Juifs : position pour ainsi dire viscérale, irrationnelle, et qui n'acquiert de virulence ouverte que dans les occasions graves. Mais, pour Gide précisément, la première grave occasion de prendre parti fut l'af-

(1) Il réside alors dans la villa que M^{me} Florence Gould a mise à sa disposition à Juan-les-Pins, "L'Oiseau Bleu".

(2) Jean LAMBERT, *Gide familier* (Paris : Julliard, 1958), pp. 142-5.

(3) Coll. particulière, 4 ff. de cahier écolier, 228 x 175 mm, écrites au recto (la quatrième au recto et au verso) à l'encre noire. Nous indiquons ci-après en note les corrections : mots *biffés* entre crochets droits [], mots *ajoutés* entre crochets obliques < >.

(4) Les divergences de détail entre les deux versions sont peu importantes, et il est probable que, cinquante ans après les faits, le souvenir de Gide lui-même pouvait être flottant (ainsi a-t-il très bien pu parler d'Albert Démarest là où il nomme Marcel Drouin dans sa propre rédaction...). Sur un point, le récit rapporté par Jean Lambert est plus clair que celui de son beau-père, lorsqu'il précise que le camion qui écrasa les bras de Madeleine était "une de ces lourdes voitures qui transportaient des glaces de Saint-Gobain".

(5) *Op. cit.*, p. 145.

faire Dreyfus, et l'on sait qu'il n'hésita pas à prendre celui de la justice et de la vérité. Et c'est Blum qui lui demanda alors, et obtint aussitôt de lui, sa signature (1). "L'Affaire", et les violents heurts où elle l'engagea, par exemple avec les Rouart, lui fit même prendre conscience de ce qui restera toujours à ses yeux l'essentiel de la "pensée juive", opposée à la pensée chrétienne : en 1945 encore, il écrira :

Oui, c'est depuis ce jour que je compris l'opposition de ces deux éthiques et qu'en ces deux mots : Justice et Charité, s'affirmaient, s'affrontaient l'idéal juif et l'idéal chrétien. (2)

Mais, en 1930, dans une lettre à René Schwob, juif converti au catholicisme, c'est plus précisément aux catholiques qu'il opposait les Juifs :

Les juifs et les protestants ont un goût profond de la vérité, dont le besoin manque trop souvent aux esprits de formation catholique. De la vérité et de la justice. (3)

Très souvent, d'autre part, lorsqu'il lui arrive de parler d'un Juif connu de lui, c'est pour souligner ses qualités morales et intellectuelles qu'il trouve volontiers "spécifiquement juives", ainsi qu'il fait pour Blum :

(1914) (...) la figure de Blum — à laquelle je ne puis dénier ni noblesse, ni générosité, ni chevalerie (...). C'est une intelligence merveilleusement organisée, organisante, nette, classificatrice et qui pourrait, dix ans après, retrouver chaque idée exactement à la place où le raisonnement l'avait posée, comme on retrouve un objet dans une armoire. (4)

(1948) (...) Léon Blum, pour qui mon estime (et pourquoi ne pas dire : mon admiration) n'ont fait que croître depuis le long temps que dure notre amitié (...). Curieux de constater ici que, entre juif et chrétien, c'est de son côté que l'on peut trouver et reconnaître l'Espérance et la Foi. Mais j'ai rarement rencontré chez un chrétien pareil désintéressement personnel et pareille noblesse. (...) Ainsi que chacun de nous, il a, certes, des défauts ; et les siens m'apparaissent très particulièrement comme des défauts juifs. Mais combien ses qualités, même (ou surtout) celles que je crois spécifiquement juives, l'emportent ! (5)

(1) LAMBERT, *loc. cit.*

(2) "Justice ou Charité", art. paru dans *Le Figaro* du 25 février 1945 et incomplètement recueilli dans *Feuillets d'automne* (le long passage dont nous extrayons les trois lignes ci-dessus ne s'y trouve pas).

(3) Lettre à René Schwob des 26-30 décembre 1930, publiée dans *Lettres inédites sur l'inquiétude moderne* (Paris : Les Ed. Universelles, 1951), p. 104.

Mais, en somme, s'il désigne clairement ces *qualités*, mais sans guère préciser ce qu'elles ont de "spécifiquement juif", Gide s'en tient toujours à l'allusion lorsqu'il s'agit des *défauts*. "C'est curieux," remarque-t-il un jour, "ce point d'honneur que mettent tous les Juifs instruits que je connais, à n'avoir jamais lu la Bible... (...) cela leur permet de ne pas convenir de leurs laideurs ; oui, mais ils ignorent, et d'autant plus, leurs beautés" (6). Quelles sont donc ces "laideurs" ? Tout au plus devine-t-on son malaise et son irritation devant l'excessive gentillesse de Blum, toujours un peu "protecteur" et qui, vous rencontrant par hasard, "vous prend par la taille, par le cou, par les épaules et, ne l'eût-on pas revu de douze mois, donne à croire à chacun qu'il vous a quitté la veille et qu'on n'a pas de plus intime ami" (7) ; ou devant Thadée Natanson, dont l'"effusante amabilité (1)^e submerge" et qui "(1)^e traite avec une subite intimité qui ne s'encombre pas d'estime et qui, ma foi, est sa façon de dominer" (8)... Suffoqué, indécis, crispé comme l'est Édouard devant Douviers dans telle scène des *Faux-Monnayeurs* (9), il leur tient rigueur de ne pouvoir, avec eux, "être naturel". Mais il est trop fin psychologue pour jamais parler de *fausseté*, ni même d'affectation. De même, relatant par le menu telle discussion avec Alexandre Natanson au "bon sourire de crocodile", après laquelle, comme par hasard, sa dette envers *La Revue Blanche* "se trouve baissée de 102 à 50, et (s)on crédit monté de 17 à 34 frs", Gide s'abstient de tout commentaire (10).

En vérité, ce ne sont là que *brouilleries superficielles*, et il n'a pas sur "la question juive" de position réfléchie, raisonnée. Trop lucide pour jamais réellement sacrifier à l'antisémitisme — en 1946, il lui faudra toute son affection pour Marcel Jouhandeau pour "pardonner" à l'auteur du *Péris juif* —, Gide ne peut que circonscrire ce qui constitue à ses yeux la difficulté : l'existence d'une *race aux caractères originels* (et non acquis : il récusera, en 1948, la thèse de Sartre) (11), inassimilable ou en tout cas non intégré à

(4) *Journal*, 24 janvier 1914, pp. 396-7.

(5) *Journal*, 8 et 9 janvier 1948, pp. 319-20. Particulièrement intéressant est l'article sur Léon Blum que Gide publia dans l'hebdomadaire *Vendredi* du 5 juin 1936. Nous reproduirons dans le prochain BAAG ce texte oublié (omis dans la *Bibliographie* de Jacques Cotnam, où il porterait le n° 590 bis).

(6) *Journal*, février 1902, p. 132.

(7) *Journal*, 24 janvier 1914, p. 397.

(8) *Journal*, 7 janvier 1907, p. 229.

(9) "Ces scènes où l'un offre plus de son cœur qu'on ne lui demande sont toujours pénibles. (...) Eh ! parbleu, l'important n'est pas tant d'être franc que de permettre à l'autre de l'être." (*Les Faux-Monnayeurs*, I, xi, Pléiade p. 1006).

(10) *Journal*, 7 janvier 1902, p. 110.

(11) V. le *Journal* du 8 janvier 1948, p. 319. Cf. *infra* l'article sur Maritain.

la "civilisation française". Une race qui se considère elle-même "comme supérieure, comme appelée à dominer après avoir été longtemps dominée" (1).

(...) il y a tout de même une "question juive", angoissante, obsédante, et qui n'est pas près d'être résolue. Nous étouffons (le monde moderne), et demain ce sera pire, dans une épaisse forêt de problèmes insolubles... (2)

Telle est la constante pensée de Gide sur cette question : il y a une race juive. Dès avant la guerre de 1914 — en un moment où, il est vrai, il se laisse un peu entraîner par ses amis de la N.R.F. à un nationalisme, voire à un "chauvinisme occidental" qui, sans aller jusqu'aux outrances d'un Barrès, l'amènera à croire que "notre civilisation occidentale (j'allais dire : française) est non point seulement la plus belle (mais) qu'elle est la seule" (3) !... —, il a écrit :

Pourquoi parler ici de défauts ? Il me suffit que les qualités de la race juive ne soient pas des qualités françaises ; et lorsque ceux-ci (les Français) seraient moins intelligents, moins endurants, moins valeureux de tous points que les Juifs, encore est-il que ce qu'ils ont à dire ne peut être dit que par eux, et que l'apport des qualités juives dans la littérature, où rien ne vaut que ce qui est personnel, apporte moins d'éléments nouveaux, c'est-à-dire un enrichissement, qu'elle ne coupe la parole à la lente explication d'une race et n'en fausse gravement, intolérablement, la signification. (4)

Si exceptionnel que soit, dans la vie de Gide, le moment de cette embaardée nationaliste, ce texte existe ; mais sans doute, pour le mieux comprendre, faut-il le rapprocher de quelques autres, auxquels nous nous permettons de renvoyer le lecteur : la sixième "Lettre à Angèle" (1899) sur le "Nationalisme en littérature" (5), les deux articles de *La N.R.F.* de 1909 sur "Nationalisme et Littérature" (6) et le début du "Projet de conférence pour Berlin" de 1928 (7) — toutes pages appelant le "génie français" à s'ouvrir à l'étranger et à l'étrange, à rester lui-même tout en acceptant l'originalité qui s'est épanouie ailleurs, fruit d'autres traditions, d'autres races"...

... Et faut-il vraiment croire que les malheureux rapports de

(1) *Journal*, 24 janvier 1914, p. 396.

(2) *Journal*, 8 janvier 1948, p. 321.

(3) "La Marche turque", *Journal* 1889-1939, p. 416. Sur cette "crise nationaliste" de la N.R.F., v. l'ouvrage (à paraître, v. *Supra* p. 24, note 1) d'Auguste ANGLÈS.

(4) *Journal*, 24 janvier 1914, p. 397.

(5) *Prétextes* (éd. Mercure de France, 1963), pp. 58-62.

(6) *Ibid.*, pp. 177-87.

(7) *Œuvres complètes*, t. XV, pp. 507-8.

Gide avec MM. Blum, Fischer et Aaron, tels qu'on en va lire le récit, l'aient plus que jamais mis en garde contre le risque couru par la civilisation française de perdre sa "signification" ?...

Le juillet 1900 (je retrouverai aisément la date) (1), comme nous allions partir pour la campagne, ma femme trouva moyen de se faire écraser (2) tout d'un coup les deux bras. C'était en traversant la place de la Concorde ; elle était en voiture découverte ; une autre voiture vient à frôler la sienne ; et voyant se lever celui qui occupait l'autre voiture, ma femme prend peur, se dresse également sans (3) prendre soin de se retenir à rien ; les voitures (4) accrochent et voilà Madeleine précipitée (5) sur la chaussée (6). Avant qu'elle ait (7) eu le temps de se reconnaître un lourd camion qui passait et dont le cocher regardait ailleurs lui écrasait les deux bras qu'elle avait portés en avant. Si instinctivement elle n'avait un peu relevé la tête, c'en était fait d'elle ; elle garde encore la trace d'une légère éraflure au front. Mais ce n'est pas l'accident que je raconte...

Procès-verbal fut dressé de l'aventure ; mais je ne m'en préoccupai pas autrement, tout occupé à soigner et à plaindre ma femme. Cependant M.D. (8) qui venait prendre de ses nouvelles s'étonna lorsqu'il apprit que je n'avais pas porté plainte, et comme je m'écriais naïvement que je ne pouvais songer à réclamer rien contre un pauvre diable de cocher qui sans doute n'avait déjà pas trop pour vivre :

— Il s'agit (9) bien de lui, s'écria M. C'est la compagnie des petites voitures, la Compagnie de Saint-Gobain ou la société d'assurances qui paiera, — qui doit

(1) L'accident eut lieu en réalité le 18 juin 1900 (v. *La Maturation* d'André Gide, pp. 462-3).

(2) de se [casser] faire écraser

(3) [mais] sans

(4) les [roues] voitures

(5) et [la] voilà (Madeleine) précipitée [; elle tombe]

(6) [les deux bras étendus devant elle. Elle tombe entre les roues d'un camion, la face en avant, les deux bras étendus devant elle entre les roues d'un camion qui passait ; le conducteur du camion ne voit rien et continue tranquillement sa route de sorte que les roues de derrière]

(7) qu'elle [n']ait

(8) Marcel Drouin.

(9) [Ce n'est pas contre lui qu'il sied de porter] Il s'agit

payer (10). Les frais de chirurgien tout au moins ne doivent pas retomber à ta charge.

Puis il partit sans m'indiquer rien davantage.

Le lendemain, rencontrant Blum, à qui je savais beaucoup d'entregent (11), tandis que j'en avais fort peu, de sorte que pour une affaire de ce genre je restais (et je reste encore) le plus dépourvu (12), désarmé, le plus naïf des êtres et à la merci du premier faiseur (mais Blum était mon vieil ami (13)) — je lui demandai donc s'il ne connaîtrait pas un avocat (14). Il connaissait Fischer (15), un excellent ami, que j'allai trouver de sa part.

Fischer (16) occupait, dans l'immeuble qui fait le coin entre le boulevard et la rue Richelieu, un morceau d'appartement bizarre et dans lequel on accédait indifféremment par deux entrées (de même que l'on pouvait, pour l'aller voir, entrer par la rue de Richelieu et sortir par le boulevard, car l'escalier à hauteur du premier bifurquait, ou réciproquement entrer par le boulevard et sortir par la rue, ou sortir, ou rentrer sans être vu, etc. Ou, s'il me souvient bien (car j'eus soin d'oublier le plus possible cette désagréable histoire), une porte du palier ouvrait sur le domicile des parents, une autre porte, en face, sur ce qu'il appelait son cabinet, qui semblait (17) plutôt le salon d'un dentiste ; où tables et consoles (18) étaient couvertes de photographies d'actrices ou de dames de sa famille. Tout autre que moi se serait enfui aussitôt ; mais n'était-il pas l'ami de Blum ? Je restai. Fischer se montra des plus aimables, et pour m'épargner l'ennui des visites (19) à l'avoué, il voulut bien l'instruire lui-même de l'affaire et toucher pour lui la provision de trois cents francs qu'il me demanda, en plus de la sienne, de trois cents francs également.

Puis du temps s'écoula. De loin en loin, je retournai voir Fischer qui déplorait avec moi les retards ; l'affaire était inscrite et passerait du reste bientôt... Je ne sais quelle impatience (20) me prit un beau jour : je

(10) payer [au moins]

(11) [de relations] d'entregent

(12) le plus [désarm] dépourvu

(13) mon (vieil) ami

(14) un [avoué] avocat.

(15) Il connaissait [son bon ami] Fischer

(16) [Il] Fischer

(17) cabinet [; ce cabinet] [cela], qui semblait

(18) [meubles et] où tables et consoles

(19) l'ennui [d'avoir à] des visites

(20) sais [ce qui] quelle impatience

décidai d'aller trouver moi-même l'avoué. Dois-je dire qu'il avait nom : Aaron ; il habitait Bd Sébastopol, non loin de la place St-Jacques. Ah ! que de temps j'attendis là ! Je dus revenir trois fois avant de pouvoir parler au patron ; mais à présent rien (21) ne m'eût rebuté. Quand je contai mon affaire audit Aaron, il ne feignit même pas la surprise mais tout net déclara qu'il entendait parler pour la première fois de l'affaire et qu'aucune provision ne lui avait été versée.

Quelques jours (22) après, Fischer était traduit (23) devant le Conseil de l'Ordre. Mais quand je racontai l'affaire à Blum, pensant le voir tomber de son haut en apprenant quel chenapan était celui qu'il appelait son ami et qu'il m'avait recommandé avec une si tranquille assurance... savez-vous ce qu'il dit ? Il prit un air vexé et s'écria :

— Le malheureux ! Il a recommencé !!



Notre second texte n'est pas inédit, mais, publié dans *La N.R.F.* d'avril 1938, il y est resté enfoui et n'a jamais été recueilli ni réimprimé. De cet article, intitulé "Les Juifs, Céline et Maritain", nous ne reproduirons d'ailleurs que la seconde partie : la première, suscitée par le "raffut" que fait alors la publication de *Bagatelles pour un massacre*, porte en fait tout entière sur le *Voyage au bout de la nuit* et surtout *Mort à crédit* et leur "étourdissant lyrisme" qui séduit les lecteurs — "certains lecteurs" du moins...

Certains autres pourront trouver malséant un jeu littéraire qui risque, la bêtise aidant, de tirer à conséquence tragique. (...) S'il fallait voir dans *Bagatelles pour un massacre* autre chose qu'un jeu, Céline, en dépit de tout son génie, serait sans excuse de remuer les passions banales avec ce cynisme et cette désinvolte légèreté.

Ainsi s'achève la première partie de l'article. Et en voici la seconde (24) :

Et pourtant Dieu sait qu'elle existe, la question juive ! "Immense et douloureux sujet", dit Maritain au début d'une remarquable conférence sur *Les Juifs parmi*

(21) *d présent [j'étais résolu] rien*

(22) *[Plein d'indignation contre Fischer qui se révélait] [L'indignation] Quelques jours*

(23) Est-ce le mot exact ? (Note de Gide).

(24) *La N.R.F. n° 295, avril 1938, pp. 634-6.*

les Nations, que *La Vie intellectuelle* de février dernier reproduit, et dont le ton tout aussitôt nous rassure. Nous y retrouvons cette générosité éclairée, cette confiance chrétienne et cette sagesse qui nous font aimer Maritain, à travers tout ce qu'il écrit. Vais-je avouer pourtant que cette conférence me déçoit.

Je cherche à suivre Maritain lorsqu'il tente de réduire la notion de race et de celle des Juifs particulièrement (1), arquant que "des savants éminents ont pu dire qu'en l'état présent de l'humanité l'idée de race ne répond à aucune réalité anatomo-physiologique, à aucune unité de "sang", mais seulement à des "mentalités" typiques dues aux conditions historiques et sociales". Il ajoute : "Sa signification repose sur des charges historiques extrêmement complexes... qui se sont formées avec le temps beaucoup plus que sur les caractères héréditaires transmis par le sang."

Sous la pression d'un regard critique la notion de race s'éparpille et s'évanouit. Je consens que le martèlement constant qu'on leur a fait subir durant des siècles ait grandement contribué à marquer les Juifs, qu'il ait même aidé la formation de quelques traits de caractère qui paraissent les différencier des peuples auprès desquels ils cohabitent. Un pas de plus et l'on prétendra que ce sont les coups de bâtons reçus et les sacs de farine coltinés qui lentement ont tourné les chevaux en bourriques...

Il ne me paraît pas que cet effort d'effritement de la question puisse beaucoup aider à la résoudre. Elle subsiste, aussi grave, aussi urgente ; et lorsque tous les Juifs de la terre, par un subit effet du Saint-Esprit et soudain touchés par la Grâce, se convertiraient d'un seul coup, ils n'en resteraient pas moins Juifs pour cela. La question n'est pas confessionnelle, mais raciale. Il n'y a rien à faire à cela. Alors ce qui me laisse insatisfait, dans la conférence de Maritain, c'est que tout au plus nous présente-t-elle l'élément juif, dans chaque nation, comme un élément incommode qu'il faut charitablement tolérer (2) ; avec lequel il sied de trouver un mo-

(1) "A vrai dire, les Juifs ne sont pas une race au sens biologique du mot." "Au point de vue racé, il est impossible d'établir une division nette entre Juifs et non-Juifs", affirme également Arthur Ruppin, au début de son savant ouvrage sur *Les Juifs dans le Monde moderne* (Payot). (Note de Gide).

(2) Maritain protesta contre cette interprétation de sa pensée (v. sa "Réponse à André Gide sur les Juifs" dans *La N.R.F.* de juin 1938, pp. 1020-2).

du vivendi confortable aussi bien pour le Juif que pour nous. Il m'eût plu de lui voir examiner ce que cet élément hétérogène apporte ; se demander s'il pourrait être impunément supprimé ; si, une fois omis ce sentiment urgent de justice, de loi, qui est le propre d'Israël et son message un peu limité dont la charité chrétienne viendra fort heureusement tempérer l'intransigeance, un certain relâchement moral n'est pas à craindre. Et c'est là ce que me paraît vouloir dire Léon Bloy dans l'admirable phrase que cite Maritain : "L'histoire des Juifs barre l'histoire du genre humain comme une digue barre un fleuve, pour en élever le niveau." Et certes je ne prétends pas que le Chrétien soit incapable de justice, ou le Juif incapable de charité ; mais c'est en débordant leur domaine propre, leur spécialité ; j'allais dire : leur spécificité. Ici nous touchons au problème des minorités (c'est en paraît des malédictions de notre époque, ce foisonnement incessant de "problèmes"). Il me paraît imprudent, et d'assez courte vue, de considérer dans n'importe quelle société, quel état, les minorités (soit politiques, soit raciales, soit confessionnelles et de quelque ordre de qualité ou de grandeur qu'elles soient) uniquement comme des éléments gênants. Que ces éléments puissent gêner, il va sans dire ; mais j'estime que bien souvent c'est tant mieux, et que cette gêne peut devenir salutaire, d'autant plus utile et prémonitoire que la tendance à l'uniformisation se fait plus outrancière. J'estime qu'il n'est pas une de ces minorités qui ne présente, en plus de son caractère négatif, un caractère positif qu'il serait sage de considérer ; autrement dit : que l'élimination de la minorité, lorsqu'elle serait possible, ne serait pas aussi souhaitable qu'il paraît d'abord à quelques esprits "totalitaires" ; qu'il en résulterait en fin de comptes une rupture d'équilibre, par défaut de contrepois, et un appauvrissement certain. Ce côté positif de l'apport de la race juive, j'aurais souhaité voir Maritain s'en occuper davantage. Mais l'avenir ne lui apportera, sans doute, que trop d'occasions d'y revenir.

RÉCEMMENT PARUS EN LIBRAIRIE :

MARTINE MAISANI-LEONARD
 ANDRÉ GIDE
 OU L'IRONIE DE L'ÉCRITURE

Martine Maisani-Léonard, docteur ès Lettres de l'Université de Paris, professeur au Département d'études françaises de l'Université de Montréal, propose une approche purement formelle du texte gidien, mettant ainsi en lumière toute la modernité d'une écriture dont la principale qualité est le refus de la transparence. Dans son analyse, l'auteur cherche à traquer, au cours des Récits d'André Gide, la présence d'un narrateur qui, bien plus qu'il ne raconte une *histoire*, se trouve raconté par son récit ; présence revendiquée, présence implicite ou présence niée : tels sont les niveaux textuels qui stratifient ironiquement l'œuvre selon le jeu d'une *dialectique* inquiète, superposant des *discours* répercutés sans fin, comme par un jeu de glaces.

Un vol. broché 21,5 x 14 cm de 276 pp. 89,35 F
 Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal, 1976 (Diffusion en France : C.L.U.F., 11 rue de Sèvres, 75006 Paris).

BÉATRICE DIDIER
 UN DIALOGUE À DISTANCE
 GIDE ET DU BOS

Le dialogue entre Gide et Du Bos se situe au-delà des "empoignades" d'un Voltaire et d'un Rousseau, ou d'un Sartre et d'un Camus. Gide et Du Bos continuent en fait l'éternel entretien de Montaigne et de Pascal, Gide demeurant plus fidèle à l'homme, Du Bos lui demandant quelque chose de plus. Or ces deux amis, si proches par leurs recherches, différaient dans leur nature même. "Gide est un animal à sang froid, je suis un animal à sang chaud", disait Charles Du Bos. Béatrice Didier fait revivre ce qu'elle appelle leur *Dialogue à distance*. Elle nous apporte en quelque sorte une "radioscopie" des deux interlocuteurs et les découvre qui s'interrogent avec toute l'étendue de leur personnalité. De la même origine sociale, étant attachés à une même conception de la littérature, celle que Jacques Rivière traduisait par cette devise : "écrivain sans politique, citoyen sans littérature", ils sont les représentants de cette "merveilleuse culture inactuelle" que Du Bos se plaisait tant à reconnaître à l'enseignement d'Oxford. La confusion est courante aujourd'hui entre l'"inactuel" et le "dépassé" ; en fait l'inactuel est toujours en avant. Aussi Gide et Du Bos continuent à attirer les esprits qui ont soif d'absolu.

Un vol. broché 21,5 x 14 cm de 256 pp. 54 F
 Paris : Desclée de Brouwer (76 bis, rue des Sts-Pères), 1976.

LE DOSSIER DE PRESSE
DE "GENEVIÈVE"
V (1)

CHRISTIAN MICHELFELDER

(Cahiers du Sud, mars 1937, pp. 216-8)

(Né en 1912, professeur de lycée, Christian Michelfelder devait publier son premier livre en janvier 1939, chez Gallimard : Jean Giono et les religions de la Terre.)

L'École des femmes parut en 1929. C'est l'histoire d'une désillusion ; et cela justifie le titre. Évelyne, pendant ses fiançailles, admet fort bien qu'elle devra vivre pour son mari, mais que celui-ci préservera son œuvre : "Je trouve tout naturel, en épousant Robert, de renoncer à mon indépendance ; mais chaque femme devrait pour le moins rester libre de choisir la servitude qui lui convient." Voilà, au début de l'œuvre, le degré de liberté que demande la jeune fille : être libre de choisir sa servitude. Il n'est pas douteux que Gide réclame pour elle la libération totale, jusqu'au degré de liberté du "plus irremplaçable des êtres", Nathanaël. Cette liberté, ce n'est d'ailleurs point celle de faire n'importe quoi au gré du vent qui passe. Gide n'a pas cessé d'abattre les morales, mais parce qu'elles s'opposaient aux besoins de sacrifice des hommes tout aussi bien qu'à leurs désirs.

"Vingt ans après", Éveline est tout autre ; elle voudrait pousser sa libération jusqu'au divorce. C'est qu'à l'école du mariage, elle a changé ; à proprement parler, elle est devenue indépendante ; elle se déclarait enchantée d'avoir à vivre à l'ombre de l'homme. Conséquence tragique d'une éducation qui tenait la femme sous le boisseau pendant toute sa jeunesse : elle naissait vers la vingtième année.

Il ne faudrait pas chercher là seulement la cause du désaccord entre Évelyne et Robert. Le désaccord est très profond, plus intime, à tel point que si dans le récit ce

(1) Voir les sept premiers articles de ce dossier dans les n° 29, 30, 31 et 33 du BAAG.

sont deux êtres qui s'affrontent, dans la vie bien souvent un tel conflit est intérieur et suffit à briser toute unité chez un individu.

Évelyne vit véritablement, elle joue franchement le jeu, sans ruse ni restriction mentale. Robert, catholique d'intention devant cette protestante qui s'ignore jouer un rôle, mais sans bien s'en apercevoir. Il croit sincèrement que mieux il jouera le rôle, mieux il vivra la vie véritable. Alors qu'Évelyne vit le jeu, Robert prétend le mener d'après ses principes. Il y a bien chez lui un peu de cabotinage, mais il ne joue pas seulement pour la galerie ; il veut devenir meilleur et croit le devenir en répétant sans cesse son rôle. Évelyne ne peut se satisfaire de l'apparence. Avoir un idéal ne lui suffit pas, il lui faut le vivre. Elle n'admet pas la pureté d'intention. Le conflit qui oppose les deux êtres est irréductible. C'est ce conflit qu'expose la première trilogie : Évelyne jeune fille, désillusion d'Évelyne, plaidoirie de Robert.

Avec *Geneviève*, tout change. Geneviève à quinze ans est arrivée au degré extrême de la libération intellectuelle d'Évelyne et de plus elle est décidée d'aller jusqu'au bout dans ses actes. C'est là la différence entre deux générations. Grâce d'ailleurs à Évelyne. Geneviève n'a pas été tenue sous le boisseau. Elle vit déjà, et solidement. Malgré son enthousiasme devant Sara qui déclame *La Mort des amants*, elle avoue : "Cet échappement au réel m'apparaît une sorte de désertion", et elle se répète cet enseignement final des *Nouvelles Nourritures* : "Il ne tient qu'à moi". Évelyne peut se reconnaître en elle ("Ma chère Geneviève non plus, ne peut se satisfaire de l'apparence", lit-on dans le journal d'Évelyne) ; elle s'y reconnaît même jusqu'à l'effroi.

Geneviève n'est pourtant point une réaliste sans sensibilité. Loin de là. C'est un héros gidien, épris d'absolu. Son émotion devant la confession que lui fait sa mère de son amour pour le docteur Marchand, amour d'ailleurs sacrifié, nous montre que c'est une nature riche et ardente et sensible. Ce n'est pas un garçon manqué, c'est une femme.

Tout cela est terriblement excitant, et nous sommes anxieux de connaître la suite du Journal de Geneviève, de savoir ce qu'apportera la vie à cette fille si bien douée pour la vivre. Geneviève doit avoir maintenant quarante ans ; que fait-elle ? Que pense-t-elle ? Gide nous le dira-t-il ? La question est délicate. *Geneviève* peut très bien se concevoir comme une dernière lueur jetée sur *L'École des Femmes*. Pourtant, le personnage est tellement

vivant que nous voulons espérer une suite. D'aucuns diront que ça tournerait au roman fleuve. Non, car si un homme a marqué la vie d'Évelyne, je ne crois pas qu'il en soit ainsi pour Geneviève, ou bien cet homme, bouleversant totalement la vie de cette femme, n'éprouvera nullement le devoir de justifier l'homme en face de la femme.

Nous voudrions une suite à *Geneviève* pour une autre raison. C'est que Geneviève représente dans l'œuvre de Gide la femme vivante comme la nature. Nous aimerions voir cette sœur plus grave de Nathanaël vivre sa vie de femme, et semblables au Chœur mystique du *Second Faust*, être entraînés en haut par cet Éternel Féminin.

LE DOSSIER DE PRESSE
DE "THÉSÉE"
VII (1)

ALBERT BÉGUIN

(*Une Semaine dans le Monde,*

(*Le grand critique catholique Albert Béguin (1901-1957), exégète du Romantisme allemand et futur successeur d'Emmanuel Mounier à la direction d'Esprit, tient alors dans Une Semaine dans le Monde une chronique intitulée "Les Idées et les Lettres".*)

LE DIALOGUE D'ŒDIPE ET THÉSÉE

André Gide : *Thésée et Journal 1939-1942* (Gallimard)

En même temps que Paul Valéry choisissait pour son ultime porte-parole un "Faust" mis au goût du XX^e siècle, André Gide chargeait "Thésée" d'exprimer les actuelles conclusions de toute son œuvre. On voit bien pourquoi, jadis, Gide se plut à emprunter les traits de Narcisse penché sur son miroir, et on ne serait pas trop surpris de le voir un jour épouser les métamorphoses du sinueux Ulysse. Mais Thésée, qui n'a jamais passé, chez les anciens, pour un modèle de subtilité, Thésée qui fonce à l'exploit, qui se trompe et qu'on trompe, qu'a-t-il en quoi Gide puisse se reconnaître ?

Comme Gide n'ôte rien à son héros de son caractère traditionnel, et commence même par insister sur sa maladresse de jeune niais bataillard et tout d'une pièce, on se demande un instant s'il n'en va pas faire sa tête de Turc. Puis, égaré par les plaisanteries faciles des premiers épisodes, on se prend à douter si Gide, cédant à son vieil usage de désorienter le lecteur, n'a pas élu par simple gageure ce personnage le plus opposé à lui-même. Il faut en venir à l'histoire du labyrinthe et au dialogue final entre Œdipe et Thésée pour comprendre que ce petit traité est fort sérieux. C'est pour ces deux brefs passages qu'ont été écrites, avec une application qui ne dut pas toujours aller sans ennui pour l'auteur,

(1) Voir les seize premiers articles de ce dossier dans les n° 27, 29, 30, 31, 32 et 33 du BAAG.

les pages vaines, vainement amusantes, qui les précèdent. Et Gide nous livre son ouvrage sans se soucier d'établir aucune cohérence entre le jeune tueur de monstres et le très moderne moraliste qui, au nom d'André Gide, répond à Œdipe. C'est ce second Thésée qui nous intéresse, car jamais Gide n'en avait tant dit, et si clairement, sur le sens qu'après coup il voudrait donner à son aventure intellectuelle.

Même le "Journal" du temps de guerre reste moins explicite, bien qu'on puisse y suivre, à travers les mille méandres d'une intelligence indéfiniment abandonnée à sa propre mobilité, une préoccupation qui est celle même de "Thésée". Seulement, cette préoccupation, le traité l'avoue mieux, parce qu'il la dépouille de tout l'accessoire, tandis que le "Journal" (dont c'est le mérite et l'agaçant excès) ne laisse rien choir de ce qui distrait un esprit de sa vocation, rien même de ce à quoi il peine à s'intéresser. Que nous importe, par exemple, que dans la nuit du 20 mai 1940, Gide ait été tenu éveillé par d'intolérables démangeoisons, ou qu'un autre jour, ayant lu Lessing, il se borne à noter : "Ce que j'en pense ? Il faudrait nuancer. Pas d'humeur à cela" ? Les remarques qu'il fait en marge de ses lectures sont parfois importantes, et ailleurs banales, ou visiblement inspirées par l'humeur d'un moment. On n'en retient que l'extraordinaire étendue de ces lectures et leur surprenante diversité : septuagénaire, Gide reste ouvert à tout, offert aux séductions, travaillé par le besoin de se fuir pour coïncider avec autrui, quitte à s'évader ensuite de modèle en modèle. Pourtant, au-dessus de tous autres maîtres, et malgré des instants de désaffection à son égard, Goethe garde un rang privilégié. A lui seul Gide s'attache avec constance, et ce n'est pas l'un des moindres paradoxes de ce journal que de montrer le plus excessif des individualistes, le plus soucieux, aujourd'hui comme autrefois, de sauvegarder "sa différence", ne vivre sa vieillesse qu'en la modelant sur l'exemple d'un autre vieillard.

Cette même défaite de l'individualisme, n'est-ce pas elle surtout que l'on discerne dans les passages du journal qui ont trait aux événements des années quarante ? On a diversement interprété ces pages, dont la subtilité est si mobile, les déductions au jour le jour si changeantes, qu'il serait fort malaisé d'y relever une ligne de conduite un peu sûre. Aussi bien faut-il les lire dans la seule perspective du drame personnel d'André Gide, et non point pour y chercher quelque appréciation objective des faits. On y voit se poursuivre ce dialogue sans conclusion possible qui aura duré autant que sa vie même, et dont chaque réplique est toujours prononcée par Gide con-

tre Gide. S'il se tait quand la guerre réclame de chacun une adhésion, c'est, il le dit bien, parce qu'il ne lui importe de s'exprimer que lorsqu'il se sent différent du grand nombre. Mais ce repli sur soi ne demeure pas sans une ironique revanche du destin : l'évolution de Gide, en 1940 et 1941, suit de si près l'évolution générale de l'opinion qu'il est impossible de nier que le sentiment de la foule n'influence fortement le sien. Il faut être de mauvaise foi pour prétendre qu'il ait jamais éprouvé autre chose que de l'horreur pour l'esprit et le langage de Vichy ; mais il a désespéré de la France tant que les Français semblaient désespérer, cédé lui aussi à cette manie d'auto-accusation qui fut une forme de l'esprit de défaite, et c'est seulement lorsqu'il sentit monter un peu partout la volonté de résistance, qu'il se décida à préférer enfin "la lutte de l'esprit contre la force" à l'acceptation de l'"inévitabile".

o

Mais ce sont là encore les aspects superficiels du drame gidien. Le *Journal* trahit et *Thésée* confirme la permanence d'un débat dont les termes n'ont pas beaucoup changé depuis que *Les Nourritures terrestres* et *André Walter*, *L'Immoraliste* et *La Porte étroite* en posaient les termes alternés. C'est, plus profondément que le dilemme de l'individualisme et du besoin d'assentiment, l'hésitant débat entre la tentation chrétienne et la sagesse humaniste. Ou, pour mieux dire, entre le désir métaphysique d'éternité et le choix d'une éthique enclose dans le temporel, d'une sagesse accomplie dans l'instant. Les pages de *Journal*, tout en confessant le désir persistant d'un "état de communion" avec "je ne sais quoi d'adorable où l'individuel se fonde et résorbe", renferment le refus explicite de toute foi, et ce cri sans ambiguïté : "Heureusement que je ne crois pas !" Gide peut bien, ensuite, affirmer que, dans le communisme, c'étaient les vertus chrétiennes qu'il croyait trouver ; il sait bien que ces vertus ne sont plus chrétiennes dès qu'on les sépare de la croyance. Fixé sur ce point, son défi au christianisme se précise et s'irrite jusqu'à lui faire écrire assez grossièrement : "N'était cette sacrée question de croyance... je m'entendrais bien avec ceux-ci (les chrétiens)." Ou encore, après avoir fait la louange de la vie parce qu'elle est ce qui ne dure pas, il s'écrie, à l'adresse de ceux qui espèrent la contemplation de l'éternel : "C'est ça qui serait gai, d'avoir toujours en face de soi l'immuable."

Les quatre pages finales de *Thésée* confrontent encore une fois l'actuelle attitude gidienne et la position

chrétienne, telle du moins que Gide croit pouvoir la définir. C'est Œdipe qui en devient le symbole : en se privant de la vue du monde extérieur, il pense avoir découvert un regard nouveau, ouvert en lui "sur les perspectives infinies d'un monde intérieur", qui est "le seul vrai". Coupable, et voyant sa faute se transmettre à ses fils, il tient que "quelque tare originelle atteint ensemble toute l'humanité", que l'homme "ne saurait s'en tirer sans je ne sais quel divin secours qui le lave de cette souillure". Et, en s'infligeant de sa propre main le terrible châtement, il a appris ce que la souffrance, en même temps que d'héroïque, a "d'auguste et de rédempteur". Tout ce discours d'Œdipe, à peine se douterait-on que, dans l'esprit de Gide, il est illusion et fausseté, si dans le Journal du 13 mars 1942 on ne trouvait des propositions analogues, empruntées à Rancé et tournées en dérision.

Mais voici que répond Thésée, et son discours aussi reprend certains passages du journal. Non, pour lui, le monde intemporel n'est point ailleurs que dans cette vie "où nous vivons et agissons". Non, il n'admet pas "cette sorte de sagesse surhumaine" que professe Œdipe, car il tient à rester "enfant de cette terre" et veut que l'homme "fasse jeu des cartes qu'il a". Non, il n'attend aucun secours divin, car il lui suffit de pouvoir se dire qu'il a fait son œuvre, goûté des biens de la terre, travaillé au "bien de l'humanité future". Il lui est doux de penser qu'après lui, grâce à lui, "les hommes se reconnaîtront plus heureux, meilleurs et plus libres".

Conclusion de l'œuvre de Gide ? Décision finale et joyeux acte de foi humaniste ? Message de vie ? Mais alors, pourquoi faut-il que le discours de Thésée soit fait d'une série de négations ? Pourquoi Gide n'a-t-il pu l'écrire sans que ce fût *contre* Œdipe ? A vrai dire, cette croyance au progrès temporel, dont Gide désormais ne demordra plus, n'a guère la force rayonnante d'un credo. Il y manque une flamme, un amour. Ce qui prend fin, c'est bien un débat ; une idée est choisie, une autre rejetée. Mais le désir, mais la vie de l'âme en sont, semble-t-il, absents. Serait-ce pas que, chez Gide, le vieux dialogue d'Œdipe et de Thésée se poursuit, dans la tragique indécision, dans la redoutable réclusion d'un cœur qui, depuis tant d'années, vainement souhaite de "se déséprendre de soi-même" ?

GAËTAN PICON

(Fontaine, n° 56, novembre 1946, pp. 614-25)

(Collaborateur régulier de la revue, Gaëtan Picon (1915-1976, v. le BAAG n° 32, p. 76) saisit ici l'occasion de faire de sa chronique, écrite "en marge du *Thésée* et du dernier volume du *Journal* 1939-1942", une mise au point générale sur Gide.)

ACTUALITÉ D'ANDRÉ GIDE

Thésée vient de nous avertir qu'André Gide n'est pas seulement parmi nous un illustre survivant. S'il est assez naturel que ce petit livre nous offre l'exemple d'une perfection, d'une science de composer et d'écrire désormais sans égale, il est plus surprenant que la présence dont il rayonne n'ait rien perdu de son ancien pouvoir. Nous ne songeons pas un instant à l'accueillir avec cette vénération indifférente que nous réservons aux monuments classiques, et comme un supplément à des œuvres complètes qu'il nous serait maintenant loisible de faire relier et de laisser dormir sur nos étagères. Non moins qu'à notre sensibilité formelle (qui se refuse à privilégier les valeurs d'actualité), *Thésée* s'adresse à notre vie, à notre inquiétude. En même temps que le dernier acte créateur d'une œuvre admirable, le fruit tardif et parfait qu'elle a patiemment mûri pendant vingt ans, *Thésée* nous apporte une voix précieuse et vigilante qui a sa place dans le dialogue présent.

C'est la vertu des grandes œuvres de pouvoir, en ne s'inquiétant que de soi, répondre à ce que nous en attendions. C'est leur inimitable secret qu'elles ne soient attentives qu'à elles-mêmes et que nous ne les interrogeons jamais en vain. Du *Voyage d'Urien* à *Thésée*, l'œuvre de Gide se développe comme sur le plan d'une logique intemporelle, imperméable à l'événement. Rien d'extérieur n'est venu l'infléchir, la dévier. Sans doute Gide a-t-il subi des influences, et, comme il le dit justement dans les derniers carnets de son *Journal*, c'est le défaut de *Si le grain ne meurt* de ne pas les avoir mentionnées. Sans doute aussi a-t-il connu une évolution. Mais ces influences, il semble les avoir tirées de son propre fond. Elles n'agissent jamais comme une pression extérieure modelant du dehors son visage : il ne faut voir en elles que des points d'appui qu'il a non seulement choisis, mais encore façonnés à sa guise et à sa mesure. Et Gide est le seul maître de son évolution. Le seul choc vraiment extérieur que son œuvre ait reçu (la découverte de la question sociale (1)), on sait combien peu, à la fin, elle en fut altérée. On peut tout ignorer de ce qui s'est

(1) "Si j'avais rencontré ce grand trébuchoir au début de ma carrière, avoue Gide, je n'aurais jamais écrit rien qui vaille." (*Journal*, p. 38).

passé, dans la Littérature et dans l'Histoire, entre 1890 et 1940 : il suffit de reprendre les premières œuvres gidiennes pour que *Thésée* nous soit pleinement intelligible. Tout eût-il été différent, les aventures de notre esprit comme les avatars de notre existence, qu'à partir des mêmes prémices, Gide eût abouti aux mêmes conclusions. A tout prendre, il n'est pas d'œuvre plus inflexible et moins dictée que cette œuvre hésitante, apparemment sensible au moindre souffle : ses hésitations ne viennent que d'elle-même, et c'est elle qui secrète tout ce qui la trouble et la divise. Pas d'œuvre moins circonstancielle, et dont l'engagement soit moins extérieur. Au moment où, lorsqu'on ne lui demande pas de "servir", on attend du moins de l'écrivain qu'il fixe la conjoncture et réponde à l'instant, nul ne maintient plus fermement que Gide l'identité classique du valable et du permanent.

Le miracle est que cette permanence ne fasse pas obstacle à l'actualité. C'est sans doute que toute position suffisamment profonde contient dans ses limites tout ce que l'on peut trouver en dehors d'elle — et le propre des grandes œuvres est bien cette universalité de signification, cette ambiguïté inépuisable qui nous permet de les lire dans le sens de notre inquiétude, comme, selon le parti pris qui nous inspire, nous voyons les figures les plus diverses dans certains dessins ménagés à cet effet.

Cette œuvre qui semblait "dépassée" demeure étonnamment proche de nous. Son intempestivité, néanmoins, n'est-elle pas entière ? André Gide ne cesse d'affirmer la valeur suprême de la forme, au moment où la meilleure littérature est tentée de ne plus voir en elle qu'un simple moyen d'expression, dont on doit exiger qu'il soit entièrement transposable et traduisible. Gide rappelle la volonté classique de l'œuvre composée à des générations qui voient dans l'œuvre une aventure ou une révélation, bien plus qu'un patient édifice. Enfin, lui qui, avec *Les Caves du Vatican* et *Les Faux-Monnayeurs*, a donné l'exemple de quelques mythes modernes, ce n'est peut-être pas sans intention qu'il couronne son œuvre de ce *Thésée* — comme s'il voulait indiquer que les grands mythes traditionnels conservent un pouvoir de suggestion incomparable. Ce recours à la mythologie traditionnelle : rien de plus insolite aujourd'hui. Car les uns n'attachent de prix qu'à l'invention, et les autres ne veulent que la saisie dépouillée du réel.

Mais le mythe, pour Gide, n'est pas un jeu de l'imagination. Il nous vient chargé d'une lourde signification

humaine qui a précisément besoin, pour éclater, de son *détour*. C'est cet usage, et cette supériorité du mythe dans la connaissance elle-même que Gide met en évidence en opposant ce *Thésée*, où il ne se révèle qu'en se cachant, à ce *Journal* dont nous avons pu croire qu'il consacrait le désaveu de toute fiction. Mais ce mythe, qu'a-t-il donc à nous révéler ?

Rien d'autre, semble-t-il, que l'homme — rien d'autre qu'un individu. Par le détour du mythe, dans *Thésée*, ou sans le détour du mythe, dans le *Journal*, il semble que la seule ambition de Gide soit cette parfaite possession de l'humain à travers soi. Propos éminemment classique de la connaissance de l'homme, repris dans les perspectives de l'individualisme moderne, Rousseau s'ajoutant à Pascal : le souci de l'enquête, du document devient exclusif de tout autre. "Car il s'agit d'abord de bien comprendre qui l'on est", dit *Thésée* à Hippolyte.

Or tel n'est plus notre souci. La préférence accordée à l'enquête sur la fiction nous semble toute naturelle, mais l'homme a cessé d'être pour nous ce qu'il est pour Gide : l'être intérieur et individuel. Désertant les rivages de la différence, nous nous sommes installés dans le commun : c'est là que nous croyons découvrir l'homme véritable. Nous ne pensons plus que l'homme puisse se définir à partir de sa vie intérieure : nous pensons qu'il doit être saisi dans sa forme et son existence extérieure, dans sa situation sociale, dans sa situation métaphysique. L'homme, dans les œuvres les plus récentes, c'est n'importe qui — le plus remplaçable de tous les êtres. Nous sommes moins sensibles à ce que vit la conscience qu'à ce qu'est l'homme — un homme implacablement dessiné par sa place dans le temps, sa relation à l'univers, ses gestes et ses choix, son reflet dans le regard d'autrui. Délaissant l'algèbre classique des sentiments, notre littérature ne se veut plus littérature d'introspection, d'analyse psychologique : l'effacement de l'individu au ciel de la littérature actuelle (l'individualisme psychologique ne se survivant que dans des œuvres extrêmes et comme monstrueuses, se repliant sur les confins après avoir régné sur le centre du paysage humain) accompagne cet effacement de la description. A l'inventaire de la conscience se substitue la définition de la situation. L'homme est toujours notre problème : mais la conscience qu'il a de soi nous semble dissoudre plus que sculpter son image. C'est de l'extérieur qu'il faut l'appréhender : dans son acte, dans son choix. Ici, Malraux disant que l'homme est ce qu'il fait, non ce qu'il cache, Sartre affirmant qu'il n'y a d'autre possible que le réel, et que l'acte n'est pas la manifestation d'un sentiment,

mais ce sentiment même — orchestrent la même transformation décisive de l'esprit. La réalité humaine est au delà des vagues remous que Narcisse découvre quand il se penche sur son image.

o

D'autre part, *Thésée* nous redonne tous les problèmes gidiens — et il est juste de voir dans ce livre sinon le chef-d'œuvre, du moins l'expression la plus complète peut-être de son auteur. Lorsque Thésée, impatient de son règne, oublie de mettre à son bateau les voiles blanches, nous réentendons l'ancien "Familles, je vous hais...". *Passer outre* : c'est l'impératif qui gouverne le héros à travers ses aventures, ses travaux, ses périls et ses amours : c'est aussi la loi de *L'Immoraliste*, comme celle de *La Porte étroite*. Toutes les tentations de Gide se reconnaissent. Thésée sauvé par Ariane et trahissant Ariane, c'est le heurt de la disponibilité et de la fidélité, de l'aventure et de l'ordre. Icare vaincu et Thésée triomphant, c'est le conflit de l'excès et de la mesure. Les séductions du Labyrinthe — construit, nous dit Dédale, "en sorte, non point tant qu'on ne pût... mais qu'on n'en voulût pas sortir" —, ce sont celles de l'instant : et la mort du Minotaure, c'est la victoire sur ces séductions. Enfin, Thésée contre Pirithoüs, Thésée contre Œdipe, c'est, contre le pessimisme et l'inquiétude, l'affirmation d'un humanisme qui croit à la perfectibilité de l'homme — et que l'existence terrestre a un sens suffisant.

Je me demande d'ailleurs si, plutôt que de débats et d'incertitudes, il ne conviendrait pas de parler de *position*. L'indécision gidienne est un lieu commun peut-être moins fondé que l'on ne croit. Car enfin n'y a-t-il pas chez Gide d'autres constantes que celles de l'inquiétude et du trouble, — et un bon nombre d'affirmations qui ne sont jamais sérieusement mises en doute et qui suffisent bien à l'ordre d'une œuvre et d'une vie ? Il m'a toujours paru que l'œuvre de Gide était l'exemple d'une œuvre *centrée*, construite tout entière autour d'une attitude parfaitement ferme et consistante — et *Thésée* ne peut que confirmer cette impression. Que la pensée de Gide ne soit pas une pensée simple et sans nuances ne veut pas dire qu'elle soit une pensée indécise. Qu'elle pense son contraire, le comprenne, le respecte et peut-être même l'envie ne veut pas dire qu'elle s'identifie à lui. Et sans doute procède-t-elle par dialogue, n'étouffe-t-elle pas brutalement la voix de l'adversaire : il n'en reste pas moins que sa propre voix est toujours située du même côté du dialogue. Ce que l'on prend pour une indécision,

n'est-ce point plutôt ce respect, cette considération de la pensée adverse — tant il est facile de confondre l'assurance avec l'ignorance et l'incompréhension ? Ce que l'on prend pour une contradiction, n'est-ce pas plutôt une tendance à réunir dans une même attitude des données le plus souvent dispersées ? C'est ainsi qu'il est inexact de présenter Gide comme déchiré entre l'hédonisme de *L'Immoraliste* et des premières *Nourritures* et l'austérité de *La Porte étroite*, entre les séductions du Labyrinthe et la volonté de triompher du Minotaure. Lui-même n'a-t-il pas écrit des *Nourritures terrestres* qu'elles étaient un "manuel du dénuement" ? N'a-t-il pas recommandé à son lecteur de jeter le livre ? La jouissance de l'instant n'a jamais été pour Gide un absolu, un terme où il soit acceptable de se tenir : le "passer outre" demeure la loi suprême et dépasse la jouissance, s'il la traverse. "Sache ne chercher de repos que, ton destin parfait, dans la mort", conseille Dédale à Thésée. La sensation n'est qu'un moment dans le développement illimité de soi-même, et ce serait trahir l'exigence qui la suscite que de s'y arrêter. Par l'effet d'une démarche voisine, l'individualisme devient chez Gide une voie de l'humanisme, bien plus qu'un absolu qui s'oppose à lui. L'on dira que Gide manque du sens des incompatibles et qu'il ne sert de rien de vouloir concilier l'inconciliable. Mais la question n'est pas là. Il reste que Gide ne pense pas sous l'angle de l'inconciliable et que cette tendance de son esprit lui permet de choisir sans brutalement rejeter.

Je ne veux pas dire que Gide s'identifie consciemment et pleinement à Thésée. Mais je ne crois pas non plus que Thésée corresponde seulement à l'une de ses mille possibilités contradictoires, comme on le dit à la légère, et qu'il eût été aussi facile à Gide de se peindre en Œdipe (1). Car enfin, si Gide hésite, c'est plus entre les moyens qu'entre les valeurs. Déchiré entre l'ordre et l'aventure, la tradition et le progrès, l'individu et l'homme, la fidélité et l'abandon, le risque et la sagesse, la jouissance et le dépouillement, Gide, en tout cas, ne nourrit pas d'autre volonté que celle d'offrir, comme il le dit de Goethe, l'image exemplaire "de ce que, sans aucun secours de la Grâce, l'Homme, de lui-même, peut obtenir". — "J'ai rempli mon destin," dit Thésée, "derrière moi, je laisse la cité d'Athènes". "Je laisse mon œuvre", pense Gide. Une certitude échappe totalement au doute : à condition de ne pas laisser fuir les chances qu'elle nous offre, à condition d'agir selon notre plus

(1) Ainsi que le prétend par exemple Armand Hoog, dans une récente chronique de *La Nef*. (Voir BAAG n° 31, pp. 51-5.)

haute loi (la plus difficile à suivre), la vie humaine, restreinte à l'horizon terrestre, possède un sens suffisant. La sensibilité de Gide au Christianisme est une sensibilité morale, nullement religieuse : nul incroyant n'est sans doute plus proche des valeurs chrétiennes, mais bien peu, parmi ceux qui rejettent ces valeurs avec le plus de passion, sont à ce point fermés à la métaphysique chrétienne : lui-même le dit très nettement dans une page de son plus récent *Journal* (1). Lorsque Œdipe comparait devant Thésée, je ne pense pas qu'à aucun moment Gide se sente du côté d'Œdipe : sans doute le comprend-il mieux que Thésée ne le fait, mais cette intelligence de l'autre n'engage pas la moindre complicité. "Je reste enfant de cette terre", dit Thésée. De même Gide. Il n'a jamais cessé de penser que notre seule vie est sur cette terre, et qu'elle se suffit bien. Que la vraie lumière est celle qui habite le jour, et non point celle qui sort des ténèbres et que l'on ne peut voir qu'avec les yeux crevés du vieil Œdipe. Que la volonté de l'homme, exigeant la pleine réalisation de soi-même, dispense d'attendre "d'un divin secours" le sens de cette vie. Que notre destin n'a pas à être éclairé du dehors, sauvé et pardonné : qu'il porte sa rédemption en lui-même. Gide n'a pas le sens chrétien de la faute, de la tare originelle souillant toute vie. A l'égard de ce qui est hors de l'horizon terrestre — l'éternel, l'invisible —, il n'éprouve ni inquiétude ni nostalgie. Nul n'est plus solidement installé que cet inquiet dans le temps et dans l'apparence. Que de pages de son *Journal* pourrait-on citer en commentaires du dialogue d'Œdipe et de Thésée ! Lorsque Gide écrit : "C'est ça qui serait gai, d'avoir toujours en face de soi l'immuable !" (2), je ne parviens pas à déceler l'accent de sourde inquiétude qu'il est de règle de suspecter dans de semblables déclarations. L'acceptation gidiennne est l'une des plus sereines, des plus entières qui soient : bien plus proche de celle de Goethe que de celle de Nietzsche. Et la grande tristesse des derniers carnets du *Journal* n'est point la hantise de la mort, mais le regret de la vieillesse — le remords d'une vie magnifique et pourtant incomplètement remplie.

Il semble que Gide ne conçoive pas un autre conflit que celui de l'inquiétude religieuse, niant que la vie ait par elle-même un sens suffisant, opposant à cette vie une insatisfaction profonde, un constant appel vers l'au-delà, — et de l'acceptation humaniste, accueillant sans l'ombre d'un regret et sans vain désir de l'impossible la

(1) P. 21. (Éd. "Pelliade" du Journal 1939-1949, p. 15.)

(2) P. 30. ("Pelliade", p. 20.)

condition terrestre de l'homme. C'est à la transcendance religieuse que l'humanisme gidien s'oppose — et cet humanisme apparaît comme une attitude allant de soi. Or cette assurance, cette sérénité humaniste est plus classique que moderne. L'image de l'homme que Gide nous tend est plus rassurante qu'exaltante, plus sage que grandiose : image assez proche, au fond, de l'optimisme du XVIII^e siècle. Thésée croit au progrès ; il ne craint pas d'utiliser contre Pirithoüs cette arme un peu ébréchée. Et je ne sais si Gide croit au progrès social, après sa brève expérience communiste : au moins croit-il à la perfectibilité indéfinie de l'individu. Son idée profonde est que la condition naturelle de l'homme est acceptable, et qu'il dépend de nous d'en tirer le meilleur parti. Pour Gide, le tragique est surajouté — le malheur de l'homme tient moins à la fatalité de sa nature qu'au mauvais usage qu'il en fait. Nous ne sommes pas très loin de Rousseau : la Société, l'Histoire viennent troubler un état de nature fait pour le bonheur. "Que l'homme est né pour le bonheur — certes toute la nature l'enseigne", disaient les premières *Nourritures* — et malgré le malheur des temps, le *Journal* ne parvient pas à oublier cette vérité. "Jours splendides de plein été," note Gide le 19 juillet 1940 (1), "où je me redis sans cesse qu'il ne tiendrait qu'à l'homme qu'elle soit si belle, cette triste terre où nous nous entre-dévorons."

Tout cela est fort peu actuel. Car il semble bien que l'une des grandes découvertes de la pensée moderne soit le caractère profond et inéluctable du tragique. Sur le plan des événements, le tragique ne vient pas du hasard, de l'artifice social, de la folie des hommes : il est la résultante nécessaire des conditions de fait de la société actuelle, ou, plus inexorablement encore, de la nature sociale elle-même. Dans l'ordre de l'existence, le tragique ne fait qu'un avec notre situation dans le monde. A cette place même où nous avons vu s'effacer le visage de Dieu et l'image de la Raison, surgit la vision d'un monde absurde, ouvert sur le Néant, et où l'homme délaissé s'épuise en gestes inutiles. A la pensée religieuse s'oppose maintenant une image tragique de l'homme, si bien que la Religion qui semble, aux yeux de Gide, marquée par l'inquiétude nous paraît définie par la sécurité. Gide n'a pas le sens moderne de l'absurde, et l'on peut dire que notre problème est l'inverse du sien, puisqu'il s'agit pour nous de dépasser l'angoisse naturelle de notre condition en retrouvant sinon une satisfaction, du moins une justification de la vie, si tendue et si fragile qu'elle

(1) P. 67. ("Pleiade", p. 43.)

soit. Ce qui est pour Gide le point de départ naturel, le lieu qu'habite sa pensée, est pour nous l'horizon lointain et improbable vers lequel nous marchons douloureusement.

o

Pour une grande part, la valeur de cette œuvre co-existe avec son inactualité. Pourquoi s'en étonner ? Il serait absurde de croire que nous n'aimions que ce qui va dans notre sens. Nous ne nous acceptons jamais assez complètement pour ne pas être bientôt las de nous-mêmes. Et ce que nous sommes, nous le sommes autant par contrainte que par choix. L'inactuel profite de la séduction qui s'attache à ce que nous laissons derrière nous : il a pour lui la nostalgie puissante du passé. Et ce qui nous émeut et nous ravit devant Gide, c'est un peu ce sentiment que nous sommes en présence d'une œuvre comme il n'y en aura plus — du fruit tardif et succulent d'une culture qui prend déjà les couleurs de l'âge d'or. Nous l'aimions pour deviner en elle des secrets perdus, la trace de bonheurs égarés. Elle nous apparaît parfois comme le dernier produit d'une liberté, d'une oisiveté et d'une discipline de l'esprit que nous n'espérons plus connaître, tant étaient multiples et fragiles les conditions qui les protégeaient. Elle nous apparaît aussi comme le dernier exemple d'une œuvre vraiment classique — je veux dire d'une œuvre avant tout *artisanale*, construite au fur et à mesure qu'elle s'écrit, issue d'un lent travail de l'écrivain sur son propre style, et s'identifiant ainsi à un moment de la langue française. L'œuvre de Gide n'est pas l'expression d'un système de pensée ou d'une personnalité donnée : elle est d'abord la recherche et l'élaboration d'un style. Ni Proust ni Valéry ne donnent une semblable impression. Leur œuvre ne nous permet pas d'assister à cette naissance progressive d'une forme : elle ne nous fait pas pénétrer à l'intérieur de l'atelier. Leur style est l'expression d'une nature toute faite : il est, comme elle, un absolu. Le rapport entre la sensibilité, la biographie et l'œuvre, chez Proust, entre la pensée et l'œuvre, chez Valéry, est celui de la chose à exprimer et de l'expression ; chez Gide, il s'agit du rapport intime, réciproque et mouvant de deux réalités qui se transforment en agissant l'une sur l'autre. Autant que l'expression d'un *moi* donné, l'œuvre est la construction d'un style — et le style est l'histoire d'une personnalité qui se transforme avec lui. Il y a un style de la jeunesse, de la maturité et de la vieillesse de Gide — parce qu'il y a aussi une jeunesse, une maturité et une vieillesse de Gide dans son œuvre. La plupart des œuvres contemporaines ont je ne sais quoi d'ar-

rêté, de définitif. Celle de Gide est peut-être la dernière qui supporte une étude chronologique, la distinction des phases du style et de la pensée. Et l'on peut imaginer que c'est là l'un des signes d'une culture révolue. C'est qu'en effet, si l'on y prend garde, cette intimité d'une œuvre et d'une vie implique une sorte de valeur incommensurable donnée à l'œuvre — puisque les balbutiements, les variations d'une vie acceptent de se confier à elle, puisque la transposition dans l'œuvre suffit à tout valider. Nous pouvons penser qu'il y aura désormais peu d'exemples d'une vie mettant assez haut l'œuvre d'art pour accepter de ne pas s'en distinguer.

o

Mais l'inactualité ne fait pas que nous séduire en nous tournant nostalgiquement vers le passé. Elle est aussi une valeur d'avenir toujours possible. Si nous vivons de nous dépasser, ce moment toujours arrive, où le dépassement prend la forme d'un retour. Chaque voie nouvelle rencontre bientôt sa saturation ou son terme, et il faut alors que la métamorphose accepte d'être une restauration. Non seulement chaque aventure tend à faire surgir le besoin d'un ordre, mais encore chaque aventure, de la Pléiade au Romantisme et au Surréalisme, fut partiellement un retour. Il se peut que très tôt (déjà, peut-être) l'œuvre de Gide acquière une sorte d'actualité posthume qui nous permette de l'utiliser contre nous-mêmes, comme son actualité vivante nous a permis jadis de l'utiliser contre le Symbolisme, le Naturalisme ou les Morales de la tradition.

Lorsque nous serons las d'explorer notre condition métaphysique et de nous saisir de l'extérieur comme objet dans le monde, l'œuvre de Gide pourra nous rappeler la fécondité non tarie du moralisme. A l'image externe et commune de l'homme à laquelle nous aboutissons elle rappellera la valeur de l'intériorité et de la différence. Non que l'œuvre de Gide — encore qu'elle se nourrisse du lyrisme discret d'une vie intérieure personnelle — soit le moins du monde représentative d'une littérature de l'introspection. Les reproches que Sartre adresse à Proust, par exemple, ils ne pourraient être retournés contre Gide. Cet écrivain classique, adonné à l'étude de l'homme, n'a jamais utilisé l'analyse. C'est d'abord pour des raisons esthétiques : tenant d'un art de la suggestion et du secret, Gide a toujours été choqué par l'excès de clarté de l'analyse, par son déploiement, par le fait qu'elle réduit à néant l'activité du lecteur : elle dit tout, elle dit trop. C'est aussi qu'il lui semble plus facile de décrire, de noter au fil des sensations et des

pensées, que de ramasser et de formuler : l'art commence au delà de l'analyse. Mais il y a des raisons plus profondes. Gide est parfaitement averti du caractère illusoire de l'introspection : sans doute même fut-il l'un des premiers à en prendre conscience. Le caractère ambigu, vague, au fond inconsistant et *inexistant* de l'être intérieur, quand on le considère comme une réalité substantielle à décrire, indépendante de la pensée qui le regarde comme une réaction chimique est indépendante du savant, n'a pas échappé à celui qui a dit qu'il ne voyait pas de différence entre ce que l'on éprouve et ce que l'on imagine éprouver et qui a écrit plus nettement encore : "Je ne suis jamais que ce que je crois que je suis." Qu'est-ce à dire, sinon qu'il n'existe pas une vérité intérieure qui attendrait, toute faite déjà, qu'on la vienne découvrir — sinon que nous sommes non pas une chose, mais un *projet* — l'image que nous croyons et voulons être ? Plutôt que de conscience de soi, il faudrait parler de conscience d'une image de soi — celle du rêve, du désir, de la volonté, de l'interprétation. De là vient que Gide n'a pas écrit de *Maximes*, et que ce n'est pas non plus sur le *Journal* qu'il a joué sa partie. La connaissance de l'homme est pour lui inséparable de sa formation : aussi bien l'a-t-il demandée à la fiction des *Faux-Monnayeurs*, des *Caves*, au Mythe de *Thésée* — non pas à une observation directe et nue. Gide peut avoir la mission de nous rappeler à la fois la valeur d'une connaissance morale et la signification du *détour* et de l'hypothèse — qu'une littérature revenue de la fiction écarte aujourd'hui dangereusement.

A ce propos, sans doute convient-il de préciser la place du *Journal* dans l'œuvre gidienne. Ce n'est pas sur le *Journal* qu'il faut la juger, pas plus qu'on ne juge un texte sur son commentaire. Mais le *Journal* de Gide est bien moins un exercice de connaissance qu'un exercice de formation. Son sujet n'est pas la description de ce qu'est une personnalité en elle-même, et comme antérieurement à l'appel qui lui est lancé (un pur néant, ou quelle somme d'insignifiances !) — mais précisément cet appel. C'est toujours tendu vers le développement de soi-même que nous voyons André Gide : cette image, féconde et riche, c'est elle qu'il nous propose, non pas son être dépouillé. Gide qui reproche au Chateaubriand des *Mémoires d'Outre-Tombe* d'avoir pris une attitude, que fait-il d'autre, au sens profond du mot, dans son *Journal* ?

o

Cette œuvre, dont nous avons dit qu'elle était avant tout l'élaboration d'un style, et dont Gide lui-même entend que nous la jugions du seul point de vue esthétique,

elle est aussi la proposition d'une attitude : un exemple de vie. Reste à savoir quels titres possède André Gide pour redevenir, demain, l'un de nos "directeurs de conscience".

Je me bornerai à dire que les circonstances présentes sont telles que ce qui apparaissait hier illusion ou insuffisance peut apparaître demain comme une vérité salutaire. L'individualisme gidien a pu faire obstacle à un sentiment de l'homme plus général et plus fécond ; son goût de la nuance, son perpétuel état de dialogue a pu menacer la nécessité de l'ordre auquel nous avons aspiré. Mais la scène n'a-t-elle pas changé ? L'ordre, la simplification, l'unanimité que nous souhaitions se sont à tel point rapprochés de nous que nous pouvons voir que leur visage n'est pas exactement celui que nous avions rêvé. C'est contre la simplification, l'abolition de tout dialogue et de toute nuance que nous sommes tentés aujourd'hui de reprendre des valeurs qui semblaient désuètes il y a peu de temps. Et je ne veux pas dire qu'il suffise d'opposer à l'ordre l'individualisme, la liberté anarchique, l'étouffante pluralité de jadis : je veux dire que cet ordre ne pourra être fécond et viable que s'il nous est possible de retrouver en lui la meilleure part des richesses menacées. A quoi précisément peut nous aider Gide.

Je ferai la même remarque à propos d'un autre caractère de l'esprit gidien, cette anti-historicité que l'écrivain avoue lui-même dans son *Journal* (1) — excusant ainsi l'incertitude et, souvent, la naïveté des jugements dont on s'est tant et si vainement indigné. Hier encore preuve de sa limite et de son vieillissement, cette tendance n'apparaîtra-t-elle pas bientôt comme le signe d'une nouvelle jeunesse de l'œuvre ? Après nous avoir paru un mythe exaltant, l'Histoire a pris les couleurs de l'Apocalypse. Après nous avoir proposé une notion de l'homme dont il paraissait vain de vouloir sortir, hors de laquelle il n'y avait, nous semblait-il alors, qu'inconsistance et illusion, l'Histoire n'est-elle pas devenue une menace et un esclavage ? Notre problème n'est-il pas désormais d'établir, entre elle et nous, de suffisantes distances ? Il est remarquable qu'un esprit comme celui de Malraux, qui a plus que tout autre senti l'Histoire et associé l'homme et le temps, en vienne, dans le "Colloque de l'Altenburg", à affirmer une permanence humaine qui

(1) A quoi il doit, dit-il, sa disposition au bonheur, mais qui peut "présenter des inconvénients graves" (p. 93). (Ed. "Pelléade", p. 59.)

donne à l'Histoire ses limites et à l'homme un efficace moyen de protection. C'est aussi dans ce souci de préserver l'homme de l'Histoire que communient des esprits aussi différents qu'Albert Camus et Roger Caillois. Sartre lui-même n'abandonne l'idée de nature humaine que pour retrouver dans celle de condition humaine une stabilité suffisante et n'accepte l'idée d'engagement et de révolution qu'après avoir réservé, du côté de la subjectivité, les droits et la place d'une *philosophia perennis*. Il est naturel que les générations qui ont découvert l'Histoire aient maintenant à se mesurer avec elle au nom de l'homme. Nous avons à penser l'homme hors du changement et à le soustraire au déterminisme des conjonctures, si nous voulons pouvoir attacher à son existence une valeur et un sens. Si tel est notre problème, nous ne devons pas manquer de nous retourner vers André Gide, à la fois parce qu'il n'a jamais cessé de nous proposer l'exemple des permanences essentielles et qu'il a affirmé plus hautement que quiconque les vertus de la liberté.

JEANNE DE BEAUFORT

QUELQUES NUITS,
QUELQUES AUBES

(1916-1941)

avec des lettres inédites
d'ANDRÉ GIDE

(V. le BAAG n° 33, p. 81)

Madrid, 1973, hors commerce. Un vol. br. 17,5 x 15,5 cm
de 79 pp. 16 F

(Prix, franco de port et d'emballage, réservé aux Membres de l'AAAG. Commandes à adresser au Secrétaire, accompagnées de leur règlement par chèque à l'ordre de l'AAAG.)

POUR RECEVOIR RÉGULIÈREMENT
LES PUBLICATIONS DE L'AAAG
ET POUR QUE L'AAAG
POURSUIVE ET ACCROISSE SES EFFORTS
ÊTES-VOUS BIEN A JOUR
DANS LE RÉGLEMENT
DE VOS COTISATIONS ?

CHRONIQUE
BIBLIOGRAPHIQUE

TRADUCTION

Nous avons reçu le volume annoncé dans le dernier *BAAG*, traduction allemande de la Correspondance Gide-Simenon : Georges SIMENON - André GIDE, *Briefwechsel*. Aus dem Französischen von Stefanie WEISS. Zürich : Diogenes Verlag AG, 1977. 1 vol. relié toile tête de nègre, 19 x 12 cm, 188 pp. (ISBN : 3.257.01547.X). Ce volume contient : une note de l'Éditeur (p. 7), le texte des 41 lettres constituant la Correspondance (pp. 9-114) et un Appendice (pp. 115-88) contenant un texte de Gide sur Simenon ("Gide über Simenon", pp. 117-9, cf. p. 39 du présent *BAAG*), un texte de Simenon sur Gide ("Simenon über Gide", pp. 121-2, extrait de *Writers at Work*, ed. by Malcolm Cowley, New York : Viking Press, 1958), un texte de Simenon sur lui-même ("Simenon über Simenon", pp. 123-5, extrait de *Des traces de pas*, Paris : Presses de la Cité, 1975), une chronologie biographique de Simenon ("Lebensdaten", pp. 127-32), une bibliographie de Simenon ("Bibliographie", pp. 133-77), une filmographie de Simenon ("Filmographie", pp. 179-86) et une théâtrographie de Simenon ("Theater-Bearbeitungen", pp. 187-8) — toute cette partie documentaire étant due à Claudia SCHMÖLDERS.

DANS LES REVUES ET LES JOURNAUX

SOUVENIRS ET ÉTUDES

Signalons, bien tardivement, deux articles parus dans la revue *Arcadia* (éditée à Berlin par le Germanistisches Seminar de l'Université de Bonn), vol. 10 n° 1, 1975 : "Stoffgeschichte und Poetik : Literarischer Vergleich von Ödipus-Dramen (Sophokles, Corneille, Gide)", par Xolfgang THEILE (pp. 34-51), et "Eine literarische Reminiszenz ? Thomas Manns *Doktor Faustus* und André Gides *Les Faux-Monnayeurs*", par Margaret KLARE (pp. 52-64). Cette seconde étude a fait l'objet d'un bref compte rendu, signé H.-J. G., dans la *Revue Canadienne de Littérature Comparée*, n°

d'automne 1976, pp. 296-7.

Avec, aussi, beaucoup de retard, nous avons reçu l'article de François J.-L. MOURET paru dans la *Revue de Littérature Comparée* de juillet-septembre 1975 (pp. 483-502), "Quatorze lettres et billets inédits de Lord Alfred Douglas à André Gide, 1895-1929".

Mentionnons enfin, avec retard encore, le texte de Marcel SCHNEIDER paru dans *La N.R.F.* de mars 1976 (n° 279, pp. 23-33) sous le titre "André Gide" : souvenirs curieux et attachants d'une rencontre avec Gide et réflexions sur l'importance qu'elle eut dans sa vie.

La même *N.R.F.* vient de publier (n° 292 d'avril 1977, pp. 20-36) des extraits du *Journal* de Robert LEVESQUE, dont nous avons eu, voici deux ans, la tristesse d'apprendre la mort subite (v. *BAAG* n° 27, p. 63) : ces pages racontent trois entretiens avec Gide, à la Villa Montmorency (en décembre 1926), quai Malaquais chez M^{me} de Les-trange (le 7 janvier 1927), et chez Jouhandeau (le 20 mars 1927), ainsi que "trois jours à Saint-Benoît avec Max Jacob" (en janvier 1927). Il faut lire cette dizaine de pages fort émouvantes — qui font souhaiter que soit bientôt plus largement publié le *Journal* de Robert Levesque — ainsi que sa correspondance avec André Gide.

A la *Revue d'Histoire Littéraire de la France* (n° de janvier-février 1977, pp. 48-74), David STEEL a donné sur un sujet fort important une excellente étude, très précise, minutieusement documentée et des plus intelligentes : "Gide et Freud".

Universitaire polonais, spécialiste de sémiologie théâtrale, ancien professeur associé à l'Université Lyon II, Tadeusz KOWZAN a publié dans la revue *Diogenes* (n° 96, octobre-décembre 1976, pp. 74-99) un intéressant article intitulé "L'Art en abyme" qui étudie dans les œuvres dramatiques la fortune de la célèbre formule de Gide.

Walter GEERTS (Université d'Anvers) a donné dans *Orbis Litterarum* (1976, n° 31, pp. 302-7), sous le titre : "L'épigramme ou l'exergue intégré : Contribution à une sémantique littéraire", une manière de petit supplément à la longue étude qui doit incessamment paraître dans *La Revue Romane* ("Sur *L'Immoraliste* d'André Gide : titre, unités de signification, discours d'auteur, mise en abîme").

Dans *Le Monde* daté du 18 janvier 1977 (p. 4), un article-reportage de Paul BALTA sur Biskra, intitulé : "André Gide, aujourd'hui, ne reconnaîtrait guère Biskra..."

Introduites par Pierre SIPRIOT, rédacteur en chef du

Figaro littéraire, des "bonnes feuilles" de *La Maturité d'André Gide* de Claude MARTIN ont été publiées en tête du n° du 19-20 mars de ce supplément hebdomadaire du *Figaro* : "Le dialogue Gide-Barrès" (pp. I et III).

COMPTES RENDUS

Dans le *Times Literary Supplement* du 10 décembre 1976 (p. 1569), notre ami Peter FAWCETT a publié un article sur la *Correspondance Gide-Ghéon*, sous le titre "The Illicit Pleasure Principle", qui suscita une lettre de protestation de notre ami Patrick POLLARD, parue dans le *TLS* du 24 décembre, p. 1613 ("The Ghéon-Gide Letters").

D'Alain GOULET, dans la *Revue d'Histoire Littéraire de la France* (n° de janvier-février 1977, pp. 150-1), un compte rendu du tome III des *Cahiers de la Petite Dame*.

De David STEEL, dans la *Modern Language Review* (vol. 72, n° 1, 1977, pp. 208-9), compte rendu de la *Bibliographie chronologique de l'Œuvre d'André Gide* de Jacques Cotnam.

Et voici des articles qu'a suscités la publication de *L'Individu et l'Unanime (Correspondance André Gide - Jules Romains)* de Claude Martin :

Jean MISTLER, "Littérature et politique", *L'Aurore*, 18 janvier 1977, p. 7.

Jean GUÉHENNO, "L'Individu et l'Unanime", *Le Figaro*, 3 février 1977.

Maurice CHAVARDÈS, "Échanges entre Gide et Romains", *Témoignage Chrétien*, 3 février 1977.

Ernest DUTOIT, "Prends et lis : Correspondance André Gide - Jules Romains", *La Liberté* (Fribourg), 5-6 février 1977.

Jacques BRENNER, "Correspondance André Gide — Jules Romains", *Lire*, n° 19, mars 1977, p. 202.

(X...), "Correspondance André Gide — Jules Romains", *Bulletin critique du Livre français*, mars 1977, p. 455.

Louis BOURGEOIS, "Des sources intarissables", *Résonance* (Lyon), n° 151, 1^{er} mars 1977, p. 9.

Rudolf MAURER, "Jules Romains und André Gide. Zum Erscheinen ihres Briefwechsels", *Neue Zürcher Zeitung*, 5-6 mars 1977, p. 62.

A TRAVERS LES LIVRES

On lira le chapitre sur "L'École des Femmes" pp. 125-34 du livre de Fernande GONTIER, *La Femme et le Couple dans le Roman de l'entre-deux-guerres* (Paris : Klincksieck, 1976, coll. "Femmes en littérature", 21 x 13,5 cm, 192 pp., 40 F).

Gide est souvent cité dans le dernier volume paru de la grande *Histoire de la Poésie française* de Robert SABATIER : *La Poésie du dix-neuvième siècle, 2. Naissance de la Poésie moderne* (Paris : Albin Michel, 1977, 22,5 x 14,5 cm, 655 pp., 65 F), mais son œuvre poétique (essentiellement *Les Nourritures terrestres*) est expressément étudiée pp. 601-4.

De nombreuses mentions de Gide dans le dernier volume paru (tome X) du *Journal* de Julien GREEN, *La Bouteille à la mer (1972-1976)* (Paris : Plon, 1976, 20 x 13 cm, 459 pp.). Des remarques souvent critiques, mais Green reste toujours attentif, curieux de tout ce qui concerne Gide : la lettre de rupture de Gide avec Louÿs, publiée dans le BAAG d'avril 1973, ne lui a pas échappé (p. 134) ; et il a lu *Les Cahiers de La Petite Dame* (v. pp. 113, 114, 115, 116, 416), où il a trouvé "un portrait saisissant et parfois inattendu de Gide", un Gide qui le rend "perplexe" ; on est pourtant surpris de le voir juger que "Gide ne sort pas grandi de ce livre"... parce que la Petite Dame "n'a eu, en somme, que le Gide qu'elle pouvait comprendre. (...) Goethe méritait mieux qu'Eckermann, et Gide mieux que..." (*Sic*). V. aussi pp. 186-7, 259, 263-4...

THÈSE

Voici, comme nous l'avions annoncé dans le dernier BAAG, le résumé de la thèse de doctorat qu'a soutenue devant l'Université de Liverpool, le 2 juillet 1976, notre ami David H. WALKER : "*Les Nourritures terrestres* : œuvre Lyrique" :

Les Nourritures terrestres constituent une importante ligne de partage des eaux dans la vie et la carrière littéraire de Gide. Psychologiquement, l'œuvre exprime son rejet des inhibitions intellectuelles et spirituelles qui ont corrompu sa jeunesse et le début de son âge d'homme. Esthétiquement, capituler devant les exigences intimes de son être ouvre pour Gide un domaine de matériaux thématiques qui, s'il n'est pas totalement neuf dans son œuvre, prend néanmoins alors une force et une acuité inusitées.

Conçues et écrites sous l'influence des expériences heureuses qu'a menées Gide au cours de ses voyages de 1893-96 en Afrique du Nord, *Les Nourritures terrestres* sont caractérisées par leur auteur comme un volume de "pur lyrisme". La présente thèse cherche à interpréter le livre comme une œuvre engendrée par des élans lyriques et composée de telle sorte qu'on la puisse lire comme un poème. Le but est de montrer que *Les Nourritures terrestres* stimulent les facultés intuitives du lecteur, plutôt que celles que met en jeu le contenu narratif d'un roman. L'enchaînement des causes et des effets est ici remplacé par une démarche lyrique, fondée sur la modulation des images et sur des phénomènes de réflexions et d'échos à l'intérieur de l'œuvre.

De là, la première grande partie de cette thèse, consacrée aux principaux thèmes qui constituent la base du livre de Gide. Ils ressortent de l'examen et de la confrontation de fragments que n'unissent aucuns liens logiques mais que rapprochent des analogies de style, d'image ou de sentiment. On se sert du contexte biographique, ainsi que d'œuvres contemporaines ou proches de Gide et d'autres auteurs, afin de corroborer ou d'éclairer les résultats, qui sont présentés dans cinq grands chapitres.

Le premier est consacré au thème du voyage, qui imprime à l'œuvre un exotisme particulier et un rythme caractéristique. Dans le suivant, se trouve étudiée, et illustrée de documents, la conscience approfondie de la Nature, à la fois objective et subjective. Le chapitre IV traite de ce qui est au cœur de la découverte faite par Gide de son moi authentique, le souhait délibéré de céder à ses impulsions homosexuelles, que révèlent plusieurs constellations de motifs associés et d'évocations allusives. L'ironie lyrique, qui constitue un thème important, fonde la satire gïdienne, d'abord des "milieux" dont il s'est efforcé de s'affranchir, puis de ses propres efforts pour parachever sa libération ; cela conduit à un sens du détachement assez particulier et qui préfigure le "point de vue esthétique" d'où Gide souhaitera que l'on considère son œuvre. Le besoin de détachement artistique est ensuite mis en relief à travers une analyse des efforts déployés par Gide pour parvenir à l'état d'extase lyrique, dont la nostalgie se perçoit clairement dans l'importance attachée à la ferveur poétique et dans les attitudes prises au même instant en face de la réalité. Il est enfin montré qu'une expérience durable du moment lyrique ne peut être obtenue qu'artificiellement, suivant des voies esthétiques.

La deuxième partie étudie comment le contenu thématique donne naissance à une structure esthétique qui restitue la réalité de l'expérience lyrique en substituant à la progression dans le temps, et à l'évolution par causes et effets, la juxtaposition dans l'espace. La progression linéaire est remplacée par des systèmes variés de répétitions et d'échos qui créent des réseaux de reflets internes, de sorte que le lecteur est invité à voir dans l'œuvre un ensemble autonome qui vise à produire un impact instantané et une unité d'effet.

Une section finale, sur le style, met également en lumière la correspondance qui existe entre les thèmes exprimés et la manière dont ils le sont. Le poète use de son art non pas pour orner ou transposer l'expérience, mais pour en livrer la réalité viscérale. De même, l'œuvre lyrique exige du lecteur qu'il suspende le fonctionnement de ses mécanismes rationnels et s'efforce de faire s'élever en lui une réponse intuitive à ce que lui propose l'écrivain.

D.H.W.

VARIA

● **COMITÉ D'HONNEUR** ● Ainsi que nos lecteurs ont déjà pu le remarquer, l'AAAG a eu le plaisir d'accueillir au nombre des membres de son Comité d'Honneur M. Jacques Drouin, fils de Marcel Drouin et de son épouse née Jeanne Rondeaux, neveu d'André et de Madeleine Gide.

● **SUBVENTION** ● Par Décision en date du 14 décembre 1976, M. Jean-Claude Groshens, président du Conseil d'administration du Centre National des Lettres, a bien voulu allouer à l'AAAG une subvention de 1 500 F "au titre de ses activités littéraires pour l'année 1976". Notre Secrétaire général l'en a naturellement remercié — et a tout aussitôt adressé au Président du C.N.L. une nouvelle demande d'aide pour l'année 1977.

● **GIDE EN ITALIE** ● Le Pr. Luigi Martellini, de l'Université d'Urbino, dont nous avons annoncé (BAAG n° 28, p. 65) la prochaine publication d'une monographie sur Gide (il n'en existe encore aucune en Italie, à notre connaissance !), nous a simultanément envoyé un recueil de poèmes récemment paru (*Quasar*, con una presentazione di Mario Petrucciani, Manduria : Lacaita Editore, coll. "I Testi", 1977, un vol. br., 19 x 13 cm, de 87 pp., L. 3.000) et le manuscrit d'une longue étude intitulée "L'Ultima Estate (Documenti inediti del soggiorno di André Gide a Torri del Benaco, 1948-1949)", dont le BAAG se propose de publier prochainement une version française.

● **NOS MEMBRES PUBLIENT** ● Jean-Yves Debreuille, assistant à l'Université Lyon II, vient de publier *Eluard ou le Pouvoir des Mots : Propositions pour une lecture* (Paris : A.G.Nizet, 1977, un vol. br., 23 x 14 cm, de 190 pp., 38,50 F).

● **SOUTENANCE DE THÈSE** ● Claude Foucart, membre de l'AAAG, lecteur à l'Université de Heidelberg, a soutenu le 17 mars dernier en Sorbonne sa thèse pour le doctorat d'Etat ès Lettres sur *les Idées littéraires de Louis Veillot*. Il prépare actuellement l'édition de la correspondance échangée entre André Gide et Klaus Mann.

● **VENTES PUBLIQUES** ● Lors d'une vente aux enchères publiques qui a eu lieu à Angers le 16 février (expert : Mme Vidal-Maigret), trois manuscrits de Gide ont été vendus : *Le Voyage d'Urien* (40 pages) a atteint 42 000 F, *Typhon* (en partie autographe seulement) 3 750 F, et des fragments des premier et deuxième livres des *Nouvel-*

les Nourritures 3 150 F. — Lors d'une autre vente, qui s'est déroulée le 28 mars à Paris (expert : M. Pierre Bérès), un exemplaire de l'édition originale du *Voyage d'Urien* (illustrée par Maurice Denis) a été adjugé 5 080 F. (Rappelons qu'à ces prix viennent s'ajouter les frais, soit 16 %).

● DESMOND PACEY ● Nous avons appris — avec retard — le décès, survenu le 4 juillet dernier, du Professeur Desmond Pacey, de l'Université du Nouveau Brunswick (Fredericton) : nos lecteurs se souviennent que nous avons mentionné ses recherches concernant la mystérieuse personnalité de "Felix Paul Greve - Frederick Philip Grove" (v. BAAG n° 32, p. 23). Signalons en complément de nos informations l'article intitulé : "Frederick Philip Grove : An International Novelist" (*The International Fiction Review*, janvier 1974, pp. 17-26), qu'il avait écrit en collaboration avec le Professeur J. C. Mahanti, de la même Université, qui continue aujourd'hui ses recherches sur Greve/Grove.

● CERISY 1977 ● Voici les colloques qui se dérouleront cet été au Centre Culturel International de Cerisy-la-Salle : "Roland Barthes" (22-29 juin), "Cinéma de la modernité : films, théories" (1-11 juillet), "Psychanalyse des textes littéraires" (13-23 juillet), "Duchamp / tradition de la rupture ou rupture de la tradition ?" (25 juillet - 1^{er} août), "L'archéologie du signe" (2-12 août) "L'analyse du destin" de L. Szondi" (20-30 août) et "Lectures d'Asurias" (2-8 septembre). Renseignements et inscriptions au C.C.I.C., 50210 Cerisy-la-Salle. — Rappelons que c'est à cette même adresse qu'on peut encore se procurer le volume intitulé *Entretiens sur André Gide* (recueil des actes de la "Décade André Gide" de 1964), dont il ne reste plus que quelques exemplaires.

● ENQUÊTE ● Pour son soixante-quinzième anniversaire, le *Times Literary Supplement* a demandé à quelques personnalités du monde littéraire et artistique quels avaient été, à leurs yeux, les écrivains de ces trois derniers quarts de siècle les plus surestimés et les plus sous-estimés. Pour Roland Barthes et Hugh Trevor-Roper, c'est de Malraux qu'on a le plus exagéré l'importance ; et, pour Barthes, c'est Queneau le grand méconnu. Quant à Anthony Burgess, il trouve surestimés : E.M. Forster en Angleterre, Hermann Hesse en Allemagne, et Gide en France...

● DONS A LA BIBLIOTHÈQUE ANDRÉ GIDE ● La "Bibliothèque André Gide" du Centre de Bron adresse ses vifs remerciements au Prof. Stuart Barr, qui lui a offert plusieurs livres et numéros de revues, au Prof. David Steel (pour des tirés à part), à Mme Catherine Gide (plusieurs livres) et à M. Claude Martin (livres). Il est rappelé qu'elle accueillera toujours avec reconnaissance les dons de livres, d'articles et de documents divers qui lui seront adressés.

● LES AMIS DE PIERRE LOUÏS ● Le n° 1 du *Bulletin des Amis de Pierre Louÿs* est daté de mars 1977 ; et la petite revue, qui annonce une parution trimestrielle, promet pour son n° 4 un article de notre ami Claude Sicard, consacré à André Gide et Jean de Tinan et qui pu-

bliera le texte de sept lettres jusqu'ici inédites de Tinan à Gide. Adresse des "Amis de Pierre Louÿs" : 79, rue du Barbâtre, 51100 Reims (Président : Dr Robert Fleury, Comité directeur : Dr Pu-Dumont, Jean-Louis Meunier, Jean-Paul Goujon, Nojorkam et William Théry. Précisons que MM. Meunier et Théry sont membres de l'AAAG) ; cotisations annuelles (donnant droit au *Bulletin* trimestriel et au *Cahier* annuel) : 50 F (membre actif) et 100F (membre bienfaiteur). — A propos de Pierre Louÿs, signalons que le *Bulletin* n° 32 de la Librairie Coulet & Faure (de Paris), récemment distribué, offre sous le n° 265 (et pour 4 500 F) un "manuscrit autographe de 393 pages relié molesquine noire", qui n'est autre que le journal intime tenu par Louÿs en 1887-88 et publié dès 1926 (Ed. Excelsior) et 1929 (Ed. Montaigne) ; mais l'édition en fut-elle complète, et correcte ?...

● ERREUR A CORRIGER ● M. Francis Pruner, professeur à l'Université de Dijon et membre de l'AAAG, nous signale "une grave erreur de fait et de date" qu'il a relevée dans *La Maturité d'André Gide*, où l'auteur a étourdiment assuré, dans la note 8 de la page 564, que "c'est par Pierre Herbart que Gide avait connu deux ans plus tôt (i. e. en 1939) Henri Thomas". M. Pruner, qui fut le condisciple de celui-ci à la khâgne du lycée Henri IV de 1932 à 1935, peut en effet attester que "Thomas n'a demandé à personne de le présenter à André Gide : il s'est contenté de lui écrire" ; et il nous révèle qu'au tome II des *Cahiers de la Petite Dame*, p. 281, c'est d'Henri Thomas et de sa lettre qu'il est question, le 17 janvier 1933. L'auteur de *La Maturité d'André Gide* a trop grand souci d'une exactitude rigoureuse pour n'être pas vivement reconnaissant à son Collègue de lui avoir signalé cette défaillance — comme il le sera à quiconque concourra ainsi à établir la vérité en tous ses détails.

NOUVEAUX MEMBRES
DE L'ASSOCIATION

Voici la liste des Membres de l'AAAG dont l'adhésion a été enregistrée entre le 10 janvier et le 23 mars 1977 :

- 813 Mlle Marie-Rose ROSSETTI, étudiante, 37100 Vérone, Italie (Titulaire).
- 814 M. Daniel LAUDIC, enseignant, 13100 Aix-en-Provence (Titulaire).
- 815 Mlle Serena MENDES MERCANTE, étudiante, 33100 Udine, Italie (Etudiant).
- 816 BIBLIOTHÈQUE de l'UNIVERSITÉ de MELBOURNE (French Dept.), Parkville, Australie (Titulaire).
- 817 Mme Jeanne M. LÉVY, Athènes 134, Grèce (Fondateur).
- 818 Dr Jacobo MUÑOZ, Barcelone 6, Espagne (Titulaire).
- 819 Mlle Jacqueline DARRICARRÈRE d'ETCHEVERS, journaliste retraitée, Guéthary, 64210 Bidart (Titulaire).
- 820 M. Fathi CHLAMALLAH, Alger, Algérie (Titulaire).
- 821 Mme Germaine SOL, 45160 Olivet (Titulaire).
- 822 CENTRE de DOCUMENTATION du C.N.R.S. (Sciences humaines), 75260 Paris (Abonné RAAG).

VOTRE ASSOCIATION
DOIT
SE DÉVELOPPER
AMENEZ-LUI
DE NOUVEAUX MEMBRES !

LIBRAIRIE
DE L'AAAG

Les Membres de l'AAAG ont non seulement droit au service de toutes les publications de l'Association pour l'année au titre de laquelle ils cotisent, mais peuvent aussi se procurer les publications antérieures encore disponibles, aux prix nets (franco de port et d'emballage) indiqués ci-dessous.

Les commandes sont à adresser au Secrétaire, accompagnées de leur règlement par chèque postal ou bancaire libellé à l'ordre de *L'Association des Amis d'André Gide*. (Rappelons que tout mandat ne peut être reçu que par la Trésorière : v. en page 96).

BULLETIN DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

(Revue trimestrielle)

Vol. I	(n° 1-17, 1968-72)	27 x 21 cm,	360 pp.	40 F
Vol. II	(n° 18-24, 1973-74)	20,5 x 14,5 cm,	464 pp.	35 F
Vol. III	(n° 25-28, 1975)	20,5 x 14,5 cm,	290 pp.	30 F
Vol. IV	(n° 29-32, 1976)	20,5 x 14,5 cm,	338 pp.	30 F
Vol. V	(n° 33-36, 1977)	20,5 x 14,5 cm.	En préparation	

Le numéro séparé : N° 1 à 20, 4 F ; N° 21 à 28, 6 F ; N° 29 et suivants : 7 F. (Plusieurs numéros sont épuisés ou en voie de l'être : se renseigner au préalable auprès du Secrétaire).

PUBLICATIONS ANNUELLES

(Les *Cahiers André Gide*, vol. brochés, 20,5 x 14 cm, en ex. numérotés du tirage réservé à l'AAAG — seul tirage numéroté : 500 ex. pour les n° 1 à 3, 600 ex. pour les n° 4 à 7 ; *La Maturité d'André Gide*, vol. broché, 24 x 16 cm, en ex. numérotés du tirage réservé à l'AAAG — seul tirage numéroté : 650 ex. ; les ouvrages de S.M. Stout et de J. Cocteau, en ex. du tirage de 500 ex. hors commerce réservé à l'AAAG. Les prix indiqués entre parenthèses sont ceux des volumes en ex. ordinaires vendus en librairie.)

Nous ne pouvons plus fournir les *Cahiers André Gide* 2 et 3 qu'en ex. non numérotés, le tirage AAAG étant épuisé — ainsi, d'ailleurs, que l'édition ordinaire aux Ed. Gallimard. Celles-ci envisagent leur réimpression.

1969. — CAHIERS ANDRÉ GIDE 1. *Les Débuts littéraires, d'André Wal-*

- ter à *l'Immoraliste*. Gallimard, 1969, 412 pp. (40,10 F) . 32 F
1970. — CAHIERS ANDRÉ GIDE 2. *Correspondance André Gide - François Mauriac (1912-1950)*. Gallimard, 1971, 280 pp. (28,85 F) . 23 F
 Susan M. STOUT, *Index de la Correspondance André Gide - Roger Martin du Gard*. Gallimard, 1971, 64 pp., mêmes cov. & format que la *Correspondance* (hors commerce) Épuisé
1971. — CAHIERS ANDRÉ GIDE 3. *Le Centenaire*. Gallimard, 1972, 364 pp. (40,10 F) 32 F
 Jacques COTNAM, *Essai de Bibliographie chronologique des écrits d'André Gide*. Bulletin du Bibliophile, 1971, 21 x 13,5 cm, 64 pp. (hors commerce) Épuisé
1972. — CAHIERS ANDRÉ GIDE 4. *Les Cahiers de la Petite Dame, I (1918-1929)*. Gallimard, 1973, 496 pp. (52,90 F) 42 F
1973. — CAHIERS ANDRÉ GIDE 5. *Les Cahiers de la Petite Dame, II (1929-1937)*. Gallimard, 1974, 672 pp. (71,65 F) 57 F
1974. — CAHIERS ANDRÉ GIDE 6. *Les Cahiers de la Petite Dame, III (1937-1945)*. Gallimard, 1975, 416 pp. (57 F) 46 F
1975. — CAHIERS ANDRÉ GIDE 7. *Les Cahiers de la Petite Dame, IV (1945-1951)*. Gallimard, 1977, env. 310 pp. Sous presse
- 1976-77. — Claude MARTIN, *La Maturité d'André Gide : de "Paludes" à "L'Immoraliste"*. Klincksieck, 1977, 688 pp. (112 F) 90 F
1978. — CAHIERS ANDRÉ GIDE 8. *Correspondance André Gide - Jacques-Émile Blanche (1891-1939)*. Gallimard. En préparation
1979. — CAHIERS ANDRÉ GIDE 9. *Correspondance André Gide - Dorothy Bussy (1918-1951)*, I. Gallimard. En préparation

PUBLICATIONS DU CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES

(Volumes exclusivement diffusés par l'AAAG, mais non automatiquement ni gratuitement servis à ses Membres.)

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE. *Études et travaux : Histoire de la Revue, Documents rares ou inédits, Liste chronologique des sommaires, Index des auteurs et de leurs contributions, Index de la rubrique des revues*. Vol. brochés, 20,5 x 14,5 cm, tirage limité à 250 ex. numérotés.

1. *La première N.R.F. (1908-1914)*. En préparation
2. *La N.R.F. de Jacques Rivière (1919-1925)*. 160 pp., 1975. . 15 F
3. *La N.R.F. de Gaston Gallimard (1925-1934)*. 248 pp., 1976. . 33 F
4. *La N.R.F. de Jean Paulhan (1935-1940)*. 166 pp., 1977. . . 30 F
5. *La N.R.F. de Drieu la Rochelle (1940-1943)*. 90 pp., 1975. . 15 F

ANDRÉ GIDE : PROSERPINE & PERSÉPHONE. *Édition critique établie et présentée par Patrick POLLARD*. Un vol. broché, 20,5 x 14,5 cm, tirage limité à 250 ex. numérotés. Sous presse

PUBLICATIONS DES LETTRES MODERNES

(Le Secrétariat de l'AAAG est en mesure de fournir à ses Membres, avec une réduction nette de 20 % sur leurs prix de vente en librairie, tous les volumes publiés aux Éditions des Lettres Modernes dans la série annuelle *André Gide* et dans les collections *Archives André Gide* et *Bibliothèque André Gide*. Commandes à adresser au Secrétaire, accompagnées du règlement par chèque à l'ordre de l'Association.)

ANDRÉ GIDE. Cahiers annuels, vol. 19 x 14 cm, couv. balacron.

- 1 (1970). *Études gidiennes*. 192 pp. (21 F). 17 F
- 2 (1971). *Sur "Les Nourritures terrestres"*. 200 pp. (27 F) 22 F
- 3 (1972). *Gide et la fonction de la Littérature*. 240 pp. (34 F) 27 F
- 4 (1973). *Méthodes de lecture*. 272 pp. (43 F). 34 F
- 5 (1975). *Sur "Les Faux-Monnayeurs"*. 200 pp. (45 F). 36 F
- 6 (1977). *Le Romancier*. En préparation

ARCHIVES ANDRÉ GIDE. Coll. non périodique, vol. br. 18,5 x 13,5 cm.

1. Francis PRUNER, "*La Symphonie pastorale*" de Gide : de la tragédie vécue à la tragédie écrite. 1964, 32 pp. Épuisé
2. Elaine D. CANCALON, *Techniques et personnages dans les récits d'André Gide*. 1970, 96 pp. (11 F) 9 F
3. Jacques BRIGAUD, *Gide entre Benda et Sartre : un artiste entre la cléricature et l'engagement*. 1972, 80 pp. (11 F). 9 F
4. Andrew OLIVER, Michel, Job, Pierre, Paul : *Intertextualité de la lecture dans "L'Immoraliste"*. Sous presse

BIBLIOTHÈQUE ANDRÉ GIDE. Coll. non périodique, formats divers.

1. Enrico U. BERTALOT, *André Gide et l'attente de Dieu*. 1967, relié toile, 22 x 14 cm, 261 pp. (35 F). 28 F
2. André GIDE, *La Symphonie pastorale*. Edition critique avec introduction, variantes, notes, documents inédits et bibliographie. 1970, couv. balacron, 18 x 12 cm, 440 pp. (30 F) 24 F
3. Claude MARTIN, *Répertoire chronologique des Lettres publiées d'André Gide*. 1971, couv. balacron, 19 x 14 cm, 240 pp. (70 F) 56 F
4. Philippe LEJEUNE, *Exercices d'ambiguïté : Lectures de "Si le grain ne meurt" d'André Gide*. 1974, br., 18 x 12 cm, 108 pp. (25 F) 20 F
5. *André Gide : Perspectives contemporaines*. (Actes du Colloque de Toronto, octobre 1975). En préparation
6. George STRAUSS, *André Gide et la part du Diable*. En préparation

AIDEZ VOTRE ASSOCIATION

ET FAITES PLAISIR À VOS AMIS :

OFFREZ-LEUR DES LIVRES PUBLIÉS PAR L'AAAG

A P P E L

Madame de Bonstetten, qui assure — avec le dévouement, le zèle et l'efficacité que nous lui reconnaissons tous — les fonctions de Trésorière de l'AAAG depuis bientôt cinq ans, souhaite que lui soit trouvé un successeur dans les délais les plus brefs.

Nous ne devons pas cacher que l'exercice de cette fonction — bénévole — demande du temps, beaucoup de temps : tenir les comptes d'une société de huit cents membres ne s'expédie pas en une matinée par quinzaine... Du temps, du dévouement, un certain goût pour les chiffres (qui peut coexister avec l'amour des lettres...), et les qualités de précision, d'ordre, voire de minutie, qui font un bon comptable. Pour que la transmission des dossiers et la mise au courant se fassent aisément, il serait naturellement plus commode que le successeur habitât Paris ou sa banlieue, ou à une distance telle que soient possibles les entretiens probablement fréquents qui seront (pendant une certaine période de transition) nécessaires entre l'ancien et le nouveau Trésorier.

Qu'une bonne volonté se manifeste ! IL Y VA DE LA SURVIE MÊME DE L'AAAG... On peut prendre immédiatement contact, par lettre ou par téléphone, avec Madame de Bonstetten.

A P P E L

ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE
COTISATIONS 1977

Membre fondateur . . . minimum 100 F
Membre titulaire 50 F
Membre étudiant 35 F

BULLETIN DES AMIS D'ANDRÉ GIDE
TARIFS 1977

Prix du N° : France, 7 F — Étranger, 8 F

Abonnement annuel (4 numéros) :
France, 30 F — Étranger, 35 F

Règlement par :

- virement ou versement au CCP de l'*Association des Amis d'André Gide*, PARIS 25.172.76

- chèque bancaire libellé à l'ordre de l'*Association des Amis d'André Gide*, et envoyé à Madame de BONSTETTEN, Trésorière de l'AAAG, 14 rue de la Cure, 75016 PARIS

- mandat envoyé au nom et à l'adresse de Madame de BONSTETTEN (En cas de mandat international : prière d'augmenter la somme envoyée de 2 F pour compenser la taxe perçue à l'encaissement)

Tous paiements uniquement en FRANCS FRANÇAIS.

Prière de n'user du mandat comme mode de règlement qu'en cas de nécessité : il est plus onéreux pour celui qui l'envoie, et procure un surcroît de travail à la Trésorière.

M. Claude MARTIN
Secrétaire général
3, rue Alexis-Carrel
69110 STE FOY LÈS LYON
Tél. (78).59.16.05

Mme Irène de BONSTETTEN
Trésorière
14, rue de la Cure
75016 PARIS
Tél. (1).527.33.79

Publication trimestrielle
Comm. paritaire : N° 52103

Dépôt légal : Avril 1977
Directeur responsable : Claude MARTIN